






LE TOMBEAV
DES DELICES
DV MONDE.
Cy git la Volupte.

LE TOMBEAV DES DELICES DV MONDE

PAR LE S^r. DE LA SERRE
Historiographe de France.

Second Edition.



A BRVSSELLES,
Chez FRANÇOIS VIVIEN,
derriere l'hostel de Ville:
Au bon Pasteur. 1632.
Auec Approbation & Priuilege.



I. Serclaes DE TILLI



BOSSIMEL.



DAVE.



BVRABASSE.



SCHIRSTET.



WOLFF.



GERSDORF.



KRACHT.



OOSTFRISE.



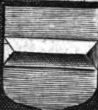
RITBERGE.



LEMP.R MAXIM.



AVSTRICE.



LALAING.



LVXEMBOVRG.



RENENBOVRG.



CVLENBOVRG.





Ne vantez plus Hercule oubliez sa memoire
Destruisez les autels qu'on erige a sa gloire
Puis que ce Grand Heros est plus vaillant que luy
Hercule ne domptoit auec ses artifices
Que des Monstres affreux, dont on parle aujourd'huy
Mais ce genereux Conte a dompté tous les vices.

Dela Serre.

A TRES NOBLE
Et Illuſtre Seigneur
MONSEIGNEVR
IEHAN
CONTE DE TILLY
BARON DE HESEWICK
ET DE MARBAYS.

ONSEIGNEVR

Apelles ne peignoit jamais Alexandre, qu'en tremblant, Parce qu'il voyoit tant de Maiesté ſur ſon front, tant de foudres dans ſes yeux, & tant de nouueles merueilles ſur le reſte de ſon viſage, que de l'admirtion il en venoit à l'eſtonnement

nement, & de l'estonnement à la crainte, ne sçachant comme quoy rehussir en vne entreprise, où la confusion & le desordre luy arrachoint, à tous momens le pinceau de la main. I'en suis reduit à ce point là, Monseigneur, dans le dessain que i'ay de vous tirer en relief, pour enrichir la Posterité de vostre Statue, comme d'vne huitiesme Merueille: car soit que ie contemple, toutes ces Douceurs, & ces Graces, qui sont nées auec vous, les vnes sans nombre, les autres sans comparaison: soit que j'admire la Prudence & l'Humilité de vos actions, toutes egalement dignes de memoire, ou l'esclat & le lustre de mille autres qualitez aymables, qui vous sont vni-

que-

quement affectées. De la meditation i'entre dans le rauissement, & de l'extase, dans une respectueuse timidité, qui me fait tomber le ciseau, & le marteau des mains, n'ozant commẽcer vn ouurage qui ne peut representer, que ma temerité, & mon ignorance. Vous me permetrez donc, s'il vous plait Monseigneur, de me seruir de l'artifice de Thimante, & de couurir vostre visage (ie veux dire la plus belle partie de vos Perfections) du voile de mon silence, puis qu'en effect ie n'ay ny plume, ny voix, pour d'escrire, ou pour publier la grandeur du plus petit de vos merites. De metre en auant, que vostre Vertu peut seruir de miroir à tous les sages du monde, cete Verité est

trop eclatante pour demeurer cachée: De soustenir que vos pensées, vos paroles, & vos faitz, sont autant de reigles, de loix, & de leçons pour nous aprandre tout ce que la Pieté nous peut enseigner; l'Enuie mesmes, l'a des-ia publié par tout. Que diray-ie donc pour vous louer, si les Louanges n'ont point d'autre nom propre, que celuy de vos actions. De parler de vostre Valeur, vostre humilité me fermeroit la bouche, sçachant bien qu'encore que vous ayez le courage de moissonner vn champ de lauriers, vous n'auez pas l'humeur de vous parer de leurs Couronnes. Mais quoy? tous ces ruisseaux d'honneur procedant d'vne source glorieuse, remportent auec eux leur

beauté

beauté dans cete, mesme source, dont ils ont pris leur origine. Ie veux dire, Monseigneur, que tous ces merites, que ie vous attribue si iustement, perdent une partie de leur esclat, dans l'admiration necessaire de la Grandeur de vostre Illustre Race; comme estant toute plaine de Couronnes. Vos Ancestres, Artus & Theodore Serclaes, issus des Roys des Gots firent paroitre leur Valeur, auec tant d'estonnement contre Attila, qu'encore que le Sort des armes les rendit ses prisoniers, ilz menoient en triomphe le vainqueur, dans leur seruitude. Quels seruices ne rendirent pas aussi leurs successeurs à Charle Magne? l'importance en a esté tousiours aussi remarcable, que le nom-

nombre, dont il furent recompensez, par le present que ce Grand Monarque leur fit, de plusieurs terres en la Frise Orientale, comme de Marienhoue où vos Ayeulx sont enseueliz, ou pour mieux dire, où ils se sont renduz encore vne fois immortels, en donnant cete mesme Terre à S. Norbert. Que ne fit pas encore ce Braue Daniel, à la compagnie de S. Louis Roy de France? Quels stratagemes de guerre ne mit il point en employ, contre les infideles, au siege de Cartage, l'histoire en est toute admirable. Il me seroit impossible de raconter les exploitz genereux de Desiderius, lequel au fort de la bataile contre ceux de Staden, & de Prusse, mourut à la teste de sa

Ca-

Cauallerie Belgique, auec son frere Gerard, ayant tous deux une mesme Biere de troncs de Lauriers; où ils furent enseuelíz. Que scauroy ie dire de la Vaillance si renomée d'Euerard? Car tout le monde scait, que ce fut luy, qui remit le Duc de Brabant dans son premier Empire, aprez auoir conquis en Escalade, l'Estendart des Flamãs: Et quoy qu'il fust aßisté des bourgeois de la Ville de Bruxeles, on ne peut derrober cet honneur à sa memoire. Que son seul courage inuincible, desarma ses ennemis, & qu'il les força en fuyant d'horreur, & d'effroy, d'aler porter eulx mesmes le Renom de sa victoire, auec les nouueles de leur Defaite, aux Pays les plus estrã-

ges.

ges. D'où vint qu'apres ce signalé Triomphe, l'Espouse de ce Duc de Brabant voulut estre sa seconde Marrine, luy donnant un nouueau nom: car Elle ne l'apeloit iamais que son Bouclier. *Son petit fils fut aussi General du Duc de Brabant, Iehan quatriesme, comme heritier de sa Valeur. Ie ne parleray point de Conrard, qui fut tué deuant Nancy, auec le Duc de Bourgoigne, Charle le Hardy, il me sufit, que les Suisses tremblent encore de peur, au seul recit de son Nom. Et moins encore de Thomas, bien qu'il soit mort deuant S. Quentin à la teste de cinqcens cheuaux, apres auoir acquis le sur-nom de Tres-vailant. Que pourrois ie dire de feu Monseigneur vostre*

Pere,

Pere, d'heureuse memoire, si la moindre de ses actions estoit remarcable. Qui ne sçait pas encore, que commandant à cinq cens Lances, en Lorraine, il s'en alla en Poulogne, où il fut fait Grand Mareschal de Camp, soubs le Roy Etienne second, & despuis Sergent de Batailles en Hongrie pour l'Empereur Rodolphe. Mais tous ces Astres, quoy qu'esclatans d'vne lumiere de Gloire, s'eclipcent d'eux mesmes, deuant ce grand Soleil, Ce grand Conte de Tilly, *Monseigneur* vostre Oncle, puis que des seules Couronnes de Palme, qu'il merite, & de celles de Laurier, qu'il a remportees, on en pourroit faire vn Colosse & plus grand, & plus fameux, que celuy de Rodes,

pour

pour en illustrer tout l'Uniuers.
Qu'on ne parle plus d'vn Alexandre, d'vn Scipion, n'y d'vn Pōpee: car ces trois Monarques n'ont vaincu que des Pigmees, & ce genereux Conte n'a subiugué que des Geants, en dixs sept Batailles rangees: en plus de cent Rencontres, & à vn nombre infiny d'Assauts, tous auancoureurs de la conqueste. Que diray ie en effect, pour parler dignement de luy? Si les merueilles qu'il a faictes, pour estre trop grandes, seront mises au rang des fables, deuant ceux qui n'adioutent point foy aux miracles. C'est vn autre Godefroy de Bouilon, qui respondoit aux infideles, estonnez de ses victoires, qu'il combattoit auec vne main chaste. Et sa Gloire s'est

s'est terminée à ce point. Que la Renomée a composé vn nouueau langage, que dez le berceau, les enfans aprenent, lequel ne parle que de sa Valeur, de sa Chasteté, de sa Prudence, & d'vn nombre infiny d'autres Vertus, qui estonnent les plus parfaitz. De sorte que le bruit de son Los resonne si puissament par toute la Terre, que les oiseaux aprandront en fin son nõ par cœur, pour le mettre au rang des Dieux, auec beaucoup plus de raison, que ce faux Prophete, dont les histoires nous ramenteuent la folie. C'et à ce coup qu'il peut dire auec Cesar, qu'il est venu, qu'il a veu, & qu'il a vaincu. Qu'il est venu en Alemaigne, y estant apelle du Ciel; Qu'il y a veu enterrer tous ses ennemis. Et

** qu'il

qu'il y a vaincu l'Enuie, la Rage, & le Desespoir mesmes, ayant fait treuuer le Port à ceux qui ne cherchoient que les Ecueils. De vouloir en fin publier les naissantes merueilles, mais toutes-fois prodigieuses, que Monseigneur vostre frere est ale sur le Theatre de l'Europe, où il fait le personnage, d'vn des plus vaillans, des plus sages, & des plus accomplis Princes de son siecle, ce seroit inutilement puis que ses enuieux mesme sont forcez d'en estre les trompetes, aussi bien que les admirateurs. Qui s'estonnera donc maintenant, Monseigneur, du nombre de vos perfections, si le Tige, dont vous sortez, est celuy la mesme de la Gloire. I'aduoue que vous estes chaste; mais vous

en

en auez succé l'humeur, auec le laict: Ie confesse que vous estes vaillant, mais la valeur vous est echeue en succeßion, außi bien que les grandeurs, & les richesses, puis que vos Ayeuls, & vos plus proches encore, sont contrains de fouler les lauriers pour en estre trop couuerts. Que vous soyez deuot iusques à l'estonnement, & charitable par admiration. Ne scait on pas que toutes les vertus ensemble sont nées auec vous, & qu'ainsi sans vn dernier effort de liberté, ou vn excez de violence contre vous mesmes, il vous seroit impoßible de mal faire. Viuez, viuez donc Monseigneur heureux, & contant dans vn comble d'honneur, & de felicité, fatal à vostre Race, Et souffrez que ie

ioigne aux Raisons qui m'obligent à vous honnorer, & à vous estimer sur toutes les personnes du monde, mon inclination particuliere, puis qu'il faut necessairement que i'emporte dans le Tombeau la qualité

MONSEIGNEVR

De

Vostre treshumble, tres-fidele & tres-obligé Seruiteur

PVGET DE LA SERRE.

STANCES

A LVY-MESMES.

Onte, dont la Vertu merite des
Autels,
On te peut bien placer au rang des Immortels,
Puis que l'Eternité sert d'objet à ta Gloire:
Tu ne pretens plus rien au Royaume des morts,
Et quoy que ton Renom s'epande en mille bors,
Tu ne veux que le Ciel, pour Temple de memoire.

On croit que la Vertu loge dans les Deserts
Despuis que la fureur de nos espritz peruers,
La força sans respect, d'abandonner les Viles:
Qui s'estonnera donc, si dans ces mesmes lieux
Tu tiens ta chaste court, malgré les enuieux,
Puis que tes beaux Palais sont ses plus grands Asiles.

AV LECTEVR.



E ne ſuis pas d'humeur à t'entretenir long temps: Aprens donc, ſi tu veux, que la premiere penſée de compoſer ce liure, me vint à Tilly, comme vn lieu, où les delices du monde ſont enſeuelies. Ce n'et pas qu'on n'y viue contant, mais les plaiſirs qu'on y reçoit, & les douceurs qu'on y goute, ne ſentent pas la terre, quoy qu'elle les produiſe; parce que les plantes en ſont arrozées de la meſme liqueur que la Vertu arroze ces fruictz. D'ailleurs, la Pieté eſpure telement tout l'air qu'on y reſpire, que les ames n'y ſont iamais malades, & les corps n'y meurent que de vielleſſe. Que ſi la curioſité y guide tes pas, ſouuienne toy de laiſſer tes paſſions au logis: car les

cœurs profanes n'y entrent point. Ie changeray de discours pour m'acquitter des plus iustes debuoirs, que i'aye iamais rendu à la Vertu, & au Merite en publiant les loüanges de deux fameux Escriuains de nostre siecle, Monsieur, l'Euesque du Belay, & le Reuerend Pere Binet de la Compagnie de IESVS. Ce sont deux Aigles qui en leurs differentz essors, s'elleuent au de là de nos pensees, puisque leur Science, leur Fecondité, & leur Eloquẽce, sont autãt de Cieux incognus, où ils marquent le but de leur Gloire. Qui pourroit jamais comprendre la grandeur des merueilles, dont ce Grand Euesque enrichit tous-les-jours l'Vniuers; si le nombre en sera bientost incomprehensible. C'et vne source inepuisable d'inuentions, où tout le monde se desaltere, faisant des volumes entiers de ses pensées. De sorte qu'il pourra à bon droit, se dire autheur de tous les

liures

liures qu'on imprimera d'oresenauāt, puis que son bel esprit en aura fourny la matiere. Le Reuerend Pere Binet, m'estonne aussi, & me rauit tout ensemble, lors que ie lis ces beaux ouurages. Mais sans mentir à force de les admirer ie n'en puis goutter les douceurs, parce que mon admiration est si grande, que i'oublye l'art de raisonner, pour aprendre celuy de m'esgarer delicieusemēt, dans de si beaux labirinthes. C'et vn nouueau Soleil, qui eblouit, pour trop esclairer. Toutesfois comme il n'esclaire que les ames, les esprits le peuuent contempler, & se seruir de sa lumiere, pour suiure la Vertu, puis qu'il ne luit dans le Ciel de sa compagnie, que pour nous en mōtrer le chemin. Que si j'ose prendre la plume apres de si grands personnages, ce n'est que pour confesser mes defaults deuant leurs perfections. Ie scay trop bien le respect que ie leur doibs pour m'en departir ja-

mais

mais. Ie tireray tousiours Vanité de rendre les armes à ces Inuincibles. Adieu. Ie suis las de te demander pardon des fautes qui suruiennent à l'Impression de mes liures, ne m'espargne pas, pour voir si tu medis de bonne grace.

APPRO-

APPROBATION.

CE *Tombeau des Delices*, de linuention *du Sieur de la Serre*, *Historiographe de France*, sera sans doubte vn nouueau Mauzolee en Renom: Car l'industrie en est si merueilleuse, qu'on le doibt mettre au rang de Merueilles du monde. I'en ay leu exactement le liure, où je n'ay rien trouué qui ne soit conforme à la foy Catholique, Apostolique & Romaine. Ce qui m'oblige d'en authoriser l'impression, d'en louer l'autheur, & d'inciter vn chacun à faire son profit d'vne si belle moisson de fruits de Pieté & d'Eloquence. Mon seing, seruira de caution à toutes ces Veritez. Fait à Anuers ce 16. Iuillet 1630.

ZEGERVS van HONTSVM
Chanoine & Penitentier d'Anuers & Censeur de Liures.

PRIVILEGE.

PHilippe par la Grace de Dieu, Roy de Castille, de Lion, d'Aragon, &c. A permis & octroyé à François Viuien, marchant Libraire, & Imprimeur juré de nostre ville de Brußelle, de pouuoir luy seul imprimer ou faire imprimer, vendre, & distribuer vn liure intitulé Le Tombeau des Delices du monde, par le Sr. DE LA SERRE, & ce pour le terme de six ans, auec deffences à tous aultres Imprimeurs & Libraires, ou aultres de quelle qualité qu'ilz soyent, d'imprimer ou contrefaire ledict liure, où ailleurs imprimé & contrefaict apporter, vendre ou distribuer es pays & Signeuries de sa Maiesté, durant ledict terme, à peine de confiscation des exemplaires & aultres amendes, contenus plus amplement es lettres patentes dudit Priuilege, donné à Brussele le 20. de Iuillet 1630.

Par le Roy en son Conseil.

Prats.

Et par le Conseil de Brabant

Signé Cools.





LE TOMBEAV DES PLAISIRS DE LA VUE.

CHAPITRE I.



N fin il en faut tousjours venir là, qu'il n'est point d'autre contentement au monde que celuy d'aymer Dieu : C'et l'unique plaisir, qui peut combler nos ames de ioye, parmi la foule des ennuis, qui nous viennent sans cesse ac-

cueillir. Mais toutes-fois quoy que cete verité ſoit plus cognue que le Soleil, & plus claire encore que luy-meſmes, nous tournons viſage du coté de la terre, pour y chercher d'autres felicitez; cõme ſi le mõde en auoit iamais produit vne ſeule: Car je prens tous les ſiecles à temoing, s'ils ont jamais veu vn hõme contant. Salomon à bien gouté toutes ſortes de plaiſirs, mais la cognoiſſance qu'il auoit de leur vanité, adjoutoit les eſpines à leurs roſes. De ſorte que dans tous les bouquetz que la Volupté luy preſentoit, il y trouuoit tous-jours des ſoucis. Que Ceſar aye acquis toute la gloire de ſon ambition, & poſſedé les grandeurs d'vn ſouuerain Empire; ne ſçait on pas, qu'il n'a vaicu que dans les alarmes de la guerre, où les lauriers arozez de ſang, ne croiſſent que ſur les Tombeaus, & que de cete ſanglãte moiſſõ, aprez en auoir fait mille

cou-

couronnes, la mort en vn moment, les fit secher sur sa teste, pour en partager la poudre, & à l'Air, & au vent. Qui ozera donc se dire heureux, puis que la Nature si feconde, puis que le Mõde si agé, & puis que la Fortune si puissante, n'ont encore jamais peu faire porter ce titre à vn seul des mortels. Ie sçay bien qu'Arpilaus, qu'Eliogabale, & que Thimocles l'insatiable, en ont voulu vsurper la souueraineté; mais l'horreur de leurs tres-pas nous force de les mettre au rang des plus miserables de la terre. Il est impossible de separer les racines des miseres, du tronc de nos corps, sans en destruire l'arbre: Car ce que nous apelons en Philosophie Accident inseparable, n'est autre chose, que la misere qui nous accompaigne iusques au cercueil. Alexandre Seuere a beau faire parade de ses felicitez, dans la sale des nopces de sa fille Cleopatra,

le rideau eſt bientoſt tiré, ſes ſuperbes habits ſe metamorphoſent en ſuaire, & de la table du feſtin, vn coup de poignard le fait precipiter dans la ſepulture.

Le Monde n'a point changé de nature, ny de viſage, deſpuis le premier iour de ſa Creation, c'et touſjours luy-meſmes. Ses biens ſont encore à naiſtre, & ſes maux regnent touſ. iours; De dire que ſes faueurs ſont de neige, la neige eſt quelque choſe, & ſes faueurs ne ſont rien; de comparer ſes faueurs au vent, il ny a point de raport, comme eſtant millefois plus legeres. Ce n'et pas qu'il n'aye des trones à donner, mais il faut eſtre fol pour les ſouhaiter, puis que la poudre, & la cendre, de tous ceux qui s'y ſont aſſis nous volent aux yeux; comme ſi elles nous en vouloient deffendre les aproches.

Ie ne fay point de difference, entre les

les grandeurs, & les infortunes, si tous les grands sont malheureux, & moins encore des richesses, auec les miseres, puis que les plus riches sont les plus miserables. Rome a eu beaucoup d'Empereurs, mais ce n'et que pour les empoisonner, pour les etouffer, pour les dechirer en pieces, ou pour en balier les rues.

Cirus a esté vn des plus grands Monarques du monde, & pour exprimer ses grandeurs, il faut necessairement les comparer auec ses infortunes, ne pouuant trouuer d'autre raport, ny d'autre conuenance, qu'auec elles. Cresus de mesmes a possedé des tresors sans nombre; Aussi at'il ressenti des miseres sans exemple. Telement qu'il faut aduouer que ce seroit vn prodige, de voir vn grand heureux, ou vn riche contant; parce que les grandeurs & les felicitez, sont naturelement contraires. Et pour les plaisirs, ilz ne se peu-

uent trouuer que dans la pauureté, où personne ne les cherche.

Ie remarque tous les jours que les Histoires profanes des Roys, & des Princes, qui ont regné icy bas, sont autant de funestes Theatres, où la memoire nous represente encore vne fois, mile sanglantes tragedies, plaines d'horreur & d'effroy. Ce qui me fait croire que la Fortune vendoit autres-fois les Sceptres, & les Couronnes, à qui en vouloit, au prix du glaiue, du licol, ou de poison, comme les trois sorties du Palais de ces felicitez. Et tout cela pour maintenir ceste vicissitude continuelle du monde, où les veritables douleurs, suiuent les faux plaisirs, je dy les faux plaisirs: Car jamais homme ne se peut vanter d'en auoir gousté vn seul en sa pureté, non pas mesmes en imagination, & en idee.

Combien voit-on pourtant dans le monde des vaines delices, qui comme

me des Idoles de terre, ou de bouë, sont adorées des mortels en qualité des Dieux. Les vns ne sacrifient qu'au plaisir de l'amour; mais leurs ames, aussi bien que leur corps, sont vne partie du sacrifice. Les autres à celuy de la cruauté, prenant autant de plaisir à se venger de leurs ennemis, comme à en faire des nouueaux. Celuy-cy ne iurera que par son Dieu Bachus, luy dressant des autels dans son ventre, où il immole tous les iours, les plus beaux de sa vie.

Et celuy là, metant ses richesses au nombre de ses plus grandes felicitez, enuiera secrement l'Empire de Pluton: Cela veut dire en bon François, qu'il ne se souciera pas de se dampner, pourueu qu'il meure riche; N'est ce pas vne bele ambition?

On en voit beaucoup encore qui cherchent leurs plaisirs dans les sciences, s'imaginant d'estre sages à l'egal

qu'ils sont sçauans; Mais comme ils ne sçauent rien de necessaire, ils passent Docteurs en folie sans y penser, & le pis est d'ordinaire, qu'ils ne guerissent de ce mal, que lors qu'ils sont attaints de celuy de la mort. De sorte qu'ils recouurent l'esprit, quand ils perdent la vie. Ie vous laisse à penser maintenant s'ils ont assez de loisir pour souspirer leurs erreurs, puis qu'il ne leur reste encore, que deux ou trois soupirs dans le sein.

Il y en a d'autres qui ne s'estudient qu'à passer leur temps, sans considerer qu'il se passe si viste, que leur imagination est trop foible pour conceuoir la vitesse de sa fuite. Ceux là chercheront leurs esbats dans le ieu, ne pouuant treuuer vn diuertissement plus agreable, Mais ils s'imaginent de mestre au hasard seulement vne partie de leur bien, & d'ordinaire ilz couchent sur vne carte, toute la part qu'ils pre-

pretendent en Paradis, adjoutant les blaſphemes aux tromperies. Dailleurs quoy qu'ils facent ils ne peuuent iamais gaigner, puis qu'à la fin du ieu, il faut touſ-jours payer les chandeles. C'et adire, qu'il faut rendre conte iuſques à vn moment, de tout ce temps qu'on a ſi mal employé; & iugez, ſi les ſoings de cete neceſſité, valent la centieſme partie de tout ce que les plus heureux peuuent remporter de profit.

Nous en cognoitrons d'autres, qui ne prendrõt plaiſir qu'à courre la poſte, de contree, en contree; comme s'ils ponuoient changer de lieu, en changeant de place: Car aprez tout, de quelque coté qu'on tourne, ce n'et qu'aler d'un bout de la galerie à l'autre. Nous reſſemblons au papillon qui vole autour de ſon flambeau mortuaire, ſans ſe pouuoir iamais arreter, qu'au millieu de ſes flames. Ainſi volons nous d'vn meſme eſſor, au tour

de noſtre cercueil. Et cõme noz paumons deuident en reſpirant le fuſeau de la vie, tous les logis du mõde ſont desja marquez pour noſtre ſepulture. Courons du leuant au couchant, & du ſeptentrion, au midy, l'orloge de nos iours va bien encore plus vite, & deſpuis que nos Peres le volurent remonter à leur fantaſie, il eſt touſjours debauché. De ſorte que ſonnant en tout temps, ſans garder ny ordre, ny meſure, il marquera quelques fois l'heure de noſtre occident, dans noſtre midy; Mais le tout pourtant, ſelon les reigles, de cete Prouidence trois fois adorable, qui donne le poix, & le branle, à toutes choſes.

Ceux cy n'auront de joye qu'à danſer, mais ilz ne conſiderent pas que le Temps leur ſert de violon, & qu'il ne leur ioue que les branles de la mort. D'ailleurs nos cœurs ſonnent ſans ceſſe vne courante de ſoupirs

con-

continuels, qui nous menent en cadence dans le Tombeau, & quoy que nous nous tenions trestous par la main, chacun a son chemin limité. De maniere que l'vn ne marchera que sur des fleurs, & l'autre sur des espines, rencontrant des differentes morts, dans vne mesme cariete de vie.

Il y a vn nombre infini de ces sortes de plaisirs, apelez tels de ceux du monde, qui seruent de but à leur ambition, & d'objet à leurs desirs. Ilz ne se soucient de rien pourueu qu'ils passent le temps, & ie ne trouue rien de plus insuportable dans le monde, que sa vitesse. Car quand ie pense apart-moy, que ie ne sçay rien faire que viellir, & que pourtant de tous les momens de ma vie ie n'en puis disposer d'vn seul absolumẽt, ie m'esgare dans cet meditations. Le Temps passé n'est plus à moy, le present ne se laisse jamais posseder, parce qu'il n'a point

d'ar-

d'arrest, ny d'assiete : Et quel aparance de disposer de l'aduenir. Telement que nostre vie, n'est qu'vn viuant trespas, & noz Corps des tombeaux ouuerts à toutes sortes de malheurs, & de miseres qui nous rongent d'vn coté, & les vers de l'autre, tandis que le Soleil va chercher dans les ronds espaces de son cercle, cete funeste nuit qui en deliurant nos ames de ces effroyables cercueils, enferme les portes à noz corps, pour estre tout à fait reduitz en poudre, & en cendre, comme n'estants formez d'autre chose.

Que les hommes du monde cherchent donc à passer leur temps, ils arriueront plutost qu'ils ne s'imaginent au bout de leur cariere. De móy ie ne pense iamais qu'à faire durer ce morceau de chandele que Dieu a allumee dans la lanterne de mon corps, puis que ie n'ay rien fait encore de bon, ny de louable. Il y a tantost trente sept-

ans que ie suis au monde, & à peine pius-je entendre le langage de la Raison, ie dy entendre. Car de le parler, ie begaye si fort, qu'on diroit à m'ouir, que ie ne fais que sortir du berceau.

Passe donc le temps qui voudra, soit en dormant comme ce Diciple, d'Etnius, soit dans les festins comme Lucule, soit dans les dances comme Menander, soit en courant le monde comme Bias, soit en conquerant les Royaumes comme Cipion, soit en prenant les viles comme Policrates, soit en amassant des richesses comme Caligula, soit en courtisant les Dames, comme Marcantoine. Soit en riant comme Democrite, ou soit en chantant comme Amphion. Il est bien aizé de rouler sur le penchant d'vne montaigne quand le corps est en branle, & dessors que la nature a rompu les premiers fers de nostre captiuité, & qu'elle nous iette dans le

berceau,

berceau,comme sur le penchant d'vn montaigne de mal-heurs, & de miseres, nous roulons incessament vers le Tombeau,sans auoir le loisir de prendre halene. Toutes ces gens là ont bien passé leur temps,& elles sont passées aussi : De mesme qu'vn Torrent, & n'ont rien laissé d'elles que de la bouë. Et si ce n'et rien encore : mais quand la mort eueille ce Diciple d'Etnius,pour le faire veiller eternellemẽt dans les Enfers : Quand elle fait leuer Lucule de table, pour l'inuiter au festin que les Demons preparant à leurs nouueaux hostes:quãd elle fait chãger de branle à Menander,pour venir voir les dances que les damnez font en ces lieux tenebreux : Quand elle arrete tout court le pauure Bias,pour luy faire faire le voyage du Pays des malheureux:Quand elle courone de poudre & de cendre, le corps du renomé Cipion, tandis que son Ame trop ambi-

ambitieuse, est couronée de feu & de flame: Quand elle donne vn adiournement personel à Policrates, & qu'elle le somme de comparoistre sur la roue d'vne potence, & vn moment apres sur celles des Enfers: Quand elle se sert des tresors de Caligula pour luy acheter vn poignard d'acier, ou vn licol de soye, comme ayant commandement de le mener deuant le trone redoutable du Dieu viuant: Quand elle assiege de si prez Marc Antoine, qu'il est contraint de se rendre à la mercy des Demons. Quand elle change les Ris de Democrite en grinsemés de dens en ce dernier instant, où le procez de la conscience, auec le Diable se juge en dernier ressort. Et enfin: Quand elle fait changer de ton, & de voix à cet Amphion, pour tenir sa partie dans cet effroyable concert des ames infortunées. C'et alors, c'et alors, qu'on cognoit s'il fait bon, ou mau-

uais

uais, paſſer le temps. Ouy, c'et alors qu'on aprend, chachun à ſes deſpens, de qu'el prix eſt vn ſeul moment en ce monde. Mais l'arreſt eſt donné. Il n'y a plus droit d'apel. La tragedie eſt iouée, on ne peut plus remonter ſur le theatre. De ſorte que pour punition d'auoir voulu paſſer trop vite le temps, on eſt condempné à vne Eternité de ſuplices. Ie dis à vne *Eternité*, Lecteur, & ie te le dis encore à vne *Eternité*. Ce n'et pas durant cent milions de ſiecles, c'et durant vne *Eternité*. Cela veut dire en autres termes à *Iamais*, *ſans fin*, *& à touſiours*, ou pour le mieux comprendre, *tant que Dieu ſera Dieu*. Il ne te faut point d'autre guide, que la ſeule meditation de cete verité, pour te conduire en Paradis, ſi tu n'es tout à fait reſolu de te perdre.

C'et bien en vain que l'homme cherche le repos & le contentement

en

en ce monde, si c'et vne mer tousjours orageuse, où le vent des malheurs souffle incessament. Au jourd'huy on rit, demain on pleure. Si l'esperance de quelque bien nous rejouit, la crainte de quelque infortune nous afflige. Celuy là nous viendra prier à des nopces, & celuy cy à des funerailles. Nous n'aurons pas plus tost preté vne oreille au recit de quelque agreable nouuele, qu'il nous faudra tendre l'autre pour ouïr des discours, qui nous choqueront l'esprit. Si on ayme la solitude, nos pensees nous entreteindront le plus souuent de noz malheurs passez. Si on se plait dans les compagnies, la jalousie, l'enuie, la curiosité, la cholere, la rage, l'amour, l'orgueil, & la gourmandise, toutes passions crimineles, & dangereuses, s'emparent à mesme temps de nos ames, estant contrains d'aboyer auec les chiens, & de hur-

ler auec les loups; n'eſt ce pas vne vie d'Enfer plutoſt que de Paradis?

Ie ne ſçaurois m'imaginer comme quoy ces hommes du ſiecle, n'ont de paſſion que pour paſſer leur temps, dans la crainte cōtinuele, où ils ſont de la mort, puis que le temps n'eſt autre choſe qu'vne ſuite de momens, & de minutes, qui marquēt la duree de noz iours. De maniere qu'en deſirāt paſſer le temps, ils ſouhaitent de mourir promptement, & toutes-fois le ſeul nom de la mort leur eſt effroyable. De moy ie veux croire que c'et vne punition du ciel, & que Dieu permet que ces ames impies, qui ne viuent que pour les vers, & pour les demons, ſoient auueugles dans leurs crimes, pour adjouter ſuplice, ſur ſuplice. Car quoy qu'ils paſſent le temps à leur fantaſie, & qu'ils prenent leurs esbatz, ſelon l'humeur qui les poſſede, ilz ne laiſſent pas d'eſtre tourmen-

tez dans leurs delices mesmes ; parce que tous les fauls Plaisirs n'ont que la douceur en aparance, & l'amertune en effect. Ie te prens à temoing Lecteur ; ne celes point la verité à ta concience ; As tu jamais gouté vn seul contentement, sans estre affligé de corps, ou d'esprit, ie veux dire sans ressentir quelque douleur, ou sans auoir quelque tristesse ? Et confesse encore hardiment si cete affliction, cete douleur, ou cet ennuy, ne t'ont pas arraché du sein beaucoup plus de soupirs de regret, que tu n'en as jetté de joye, au millieu de tes voluptez? As tu jamais rien veu de beau, que tu n'en ayes achepté l'admiration de mille plaintes, soit pour son eloignement, soit pour sa perte, ou soit du desespoir de la posseder ? Mais as tu jamais jouy de quelque bien sans en payer l'interest de beaucoup d'inquietude ? Car si tu t'es veu elleué

au plus haut de ton ambition, la crainte de choir s'est assise auec toy, sur ton trone. De sorte qu'encore qu'il fut couuert de veloux, ou de toile d'or; il estoit tousjours fait de bois de roses, où les espines naissent, & croissent à tous momens. Si tu as maintenant beaucoup de tresors, ne m'aduoueras tu pas; que les jardins de tes Palais sont tous plains de soucis; dans le soing où tu vis de les conseruer, dans l'aprehension de les perdre; ou dans le regret de les auoir mal acquis? T'es tu iamais treuué en quelque festin, où ton esprit aye fait aussi bône chere que tô corps; & où le dessert t'aye esté aussi agreable que la premiere entrée? As tu assisté aucunes fois aux Comedies, sans que le Badin de la farce se soit moqué de toy, voyant qu'auec tes folies, tu venois estre encore spectateur, ou plustost admirateur des siennes? En fin choisis vne heure dans les iours les plus heu-

reux de toutes tes années, & forcera memoire de te representer l'image de tous ces faux Plaisirs, d'ont tu as esté idolatre, durāt ce petit space de temps, & tu cognoitras, si tu en fais l'anatomie, que tu t'es contenté de rien, puis que ta joye, & ton bonheur ne subsistoient que dans ton imagination blessee.

Ie ne te fay point toutes ces demandes mal à propos, puis que ie suis contraint de publier, aprez vne trop longue experience, que ie n'ay iamais trouué le plaisir, dans les plaisirs mémes, d'ont i'estois comblé. Car si ie jettois les yeux sur quelque objet agreable, la cognoissance que j'auois de sa fragilité, & de ses miseres, m'en ostoit tout à coup le plaisir, sçachant bien que le terroüer, qui le produisoit n'auoit rien en soy de propre que l'inconstance. Si ie prestois mon attention à quelque armonie, mon

 ima-

imagination, me representoit à mesme temps que ce n'etoit qu'vn air doucement batu; auec ordre, & mesure qui me chatouilloit l'oreille. D'ailleurs il y auoit tous-jours quelque chanterele rompue, ou quelque faux ton laché, qui me choquoit l'esprit, & qui le reueilloit de son assoupissement, où les charmes trompeurs de ces sirenes l'auoient presque reduit. Ie me suis trouué aussi trop souuent dans des superbes festins, mais à ne mentir point, je n'y ay jamais gouté les douceurs, d'ont on presche l'excez si hautemẽt; au contraire mon corps y a souffert mille fois la geenne, aussi bien que mon ame, soit par la contrainte de boire, sans auoir soif, de manger, sans auoir faim, ny apetit, ou pour estre forcé encore, à demeurer à table autant que dans le lict, sept ou huit heures pour le moins. Et auec tout cela estre obligé de s'entretenir auec

des

des personnes, qui auront oublié leur esprit au logis, & qui ne parleront plus à vous, qu'en rotant, comme s'ils estoient deuenus muetz, en deuenant yures. Ie m'estendray ailleurs plus auuant sur ce sujet; passons outre.

I'ay en fin couru aprez tous ces faux Plaisirs, qui auueuglent nostre esprit, & qui charment nostre raison, dans nostre foiblesse volontaire, mais ie n'ay pas eté fort loing, ie me suis bien-tost lasśé de courre apres leur vent: Car aprés tout quoy qu'on aye à souhait, on ne possede rien de souhaitable. La grandeur, la richesse, la santé, le grand nombre d'amis, & d'enfans & mille autres felicitez semblables; tout cela n'est qu'vn surcroy de malheur, & vn nouueau fardeau de misere, sans l'amour de Dieu, & de son prochain. Et quelle aparance, qu'vne ame, qui sera attachee dans

 le

le monde, auec de si fortes chenes, puisse prendre souuent son essor vers le ciel, pour s'entretenir de pẽsée, auec son bien-aymé. Il faut auoir le cœur grandement epuré, pour faire cete petite diuorce auec soy mesmes, par ce que nostre esprit suit tousjours nos passions, & nous n'en auons iamais de petites, sans vne grace particuliere, en presence des objetz si sensibles; comme sont ceux des grandeurs & des richesses D'où vient que les sages mettent cete sorte des biens au rang des choses qu'ils doiuent craindre, plustost que souhaiter.

Ie voudrois bien sçauoir ce que c'et que les hommes apellent Plaisir, si c'et de posseder beaucoup de richesses, encore faut il qu'ilz ayent la santé, pour gouter les douceurs qu'il s'imaginent, mais accordons leur & l'vn, & l'autre, puis que tous deux ensemble ne sont rien.

les

les voila donc & bien sains, & bien riches. Or qu'est ce que c'et que la santé, qu'vne maladie incurable d'vne fiebure lente : Car il n'est point d'homme si sain, qui n'aye le pouls tant soit peu alteré, & pour si petite que soit la fiebure, c'et tousjours la fiebure de la mort, puis quelle ne nous quitte jamais. Et en effect, la santé, n'est qu'vne mort insensible, si nous mourons continuelement, & sans relache. Et pour la richesse, ce n'et que l'vsus-fruit d'vn peu d'air temperé, c'et à dire, auoir vn petit abri à l'espreuue des necessitez de la vie, mais non pas des malheurs ny des miseres, d'autant que les racines en sont antees dans nos entrailes. Tellement que si auec tous les tresors, on n'en peut faire que des petites cabanes contre les incommoditez du monde, les pauures n'ont pas beaucoup à souffrir, la pluye, & la grele

de leurs necessitez sont bien-tost passees, & aprez l'orage ils jouissent d'vn calme, qui n'aura iamais fin.

Voila donc en quoy concistent la santé & la richesse; où en sont maintenant les Plaisirs? Vous me direz, qu'vn hommeriche peut faire tout ce qui luy plait,& posseder les choses qui luy semblent les plus agreables: ie vous le confesse; mais c'et de là, d'où je tire l'argument de ses malheurs: Car c'et vne merueille de voir vn homme puissant & vertueux tout ensemble, parce que la tentation est beaucoup plus forte, & le danger plus euident, lors que la volonté ne trouue point de resistence. De sorte, qu'auec vne puissance souueraine on est tous-jours en branle dans les perils d'offencer Dieu; & d'autant plus aisement, que les objetz de l'offence nous enuironnent de tous cotez. D'ailleurs le contentement ne conciste pas à posseder

tout

tout ce qu'on desire, puis que les biens mesmes, d'ont on jouit, sont des veritables maulx. Ie veux qu'on consulte les oracles de toutes les histoires, pour sçauoir, si jamais homme a possedé vn seul bien de la terre, sans voir esclore peu, à peu, la douleur de son changement, & de sa ruine, ineuitables. De maniere que les riches, aprez auoir vaicu malheureux auec leurs tresors, n'ayant jamais peu trouuer les contentemens qu'ils cherchoient, meurent encore miserables, auec leurs richesses, n'en portant rien dans le Tombeau, que la copie de l'arrest de leur dampnation.

Si vous me metez encore en auant, que la santé est vn des plus riches dons de la nature, & qu'auec elle, on peut gouter les douceurs qui se trouuent icy bas: Ie le veux croire aussi: mais où sont ces douceurs? Ne sçait on pas que nos Peres en ont fait mou-

rir la ſemence, que Dieu auoit eſpanduë ſur la terre, auec le jus de cete funeſte pomme, dont ils volurent aſſouuir leur damnàble apetit, & que deſpuis ce malheureux moment, toutes nos moiſſons, ne ſont que de ronces, & d'eſpines, ou du fiel, & du vin aigre. D'abondant je ne fay point de difference entre la maladie, & la ſanté, hors de l'intereſt de ma conſcience, à cauſe qu'eſtant detenu dans le lict, par quelque douleur, il ny a que mon corps qui ſupporte le plus grand fardeau du mal, & eſtant en ſanté, la fiebre des paſſions afflige bien plus fort mon ame. Tellement que de ces deux maux, j'apprehende plutoſt le dernier, que l'autre. De quelles debauches encore n'eſt point capable vn homme qui ſe porte bien? La ſanté d'ont il jouit, le rend ſi orgueilleux, qu'il ſe laiſſe gouuerner à l'humeur qui

le

le posſede, quelque fole qu'elle ſoit; jugez des dangers qu'il court puis qu'vn auueugle luy ſert de guide.

Il eſt important auſſi de conſiderer que la ſanté n'eſt ſouhaitable, ny vtile, que pour le ſalut de l'ame; s'il eſt vray, & comme il eſt infalible, que la vie ne nous a eſté pretée, que pour faire valoir les talens que Dieu nous a mis en main, chacun ſelon ſon induſtrie. Si bien que celuy qui aura plus labouré, & mieux employé ſa journée, aura plus de moiſſon, & ſera recompenſé à l'egal de ſes trauaux. Combien y en a't'il, qui tireront vanité de n'auoir jamais eſté malades, & ſi on leur demandoit, en quoy ils ont employé tout ce beau temps de ſanté, ils ſeroient contrains de confeſſer, pour ne mentir point, qu'ils l'ont paſſé le plus delicieuſement qu'ils ont

peu,

peu, parmy la presse, & dans la foule des vanitez du siecle Les vns à courtiser les dames, tous les matins, dans l'eglise mesmes, à les mener aux commediens les aprees dinees, & sur le soir, à les accompaigner au bal; n'est ce pas faire valoir son talent de bonne grace? Les autres l'auront fait escouler dans les berlans, où ils auront volé l'argent à la mode, c'et à dire à la vue, & en presence de son proprietere; Que vous semble t'il de ce passetemps? Voila des fruitz que ce bel arbre de la santé produict. Soulez vous en tant qu'il vous plairra: j'aymerois mieux mourir de faim auant qu'en gouter tant soit peu, puis que ce sont de nouueaux fruitz deffendus, d'où depend nostre salut, & nostre perte.

Ie commenceray de suivre l'ordre que j'ay resolu, comprenant tous les faulx Plaisirs du monde dans les Sens de la Vue, de l'Ouye, de l'Odo-

rat,

rat, du Goust, & de l'Atouchement, & selon les reigles de mon dessain, je distingueray les vns, des autres, par Chapitres.

Qu'est ce qu'il y aura donc de beau sur la terre qui soit capable de nous charmer? Serace des nouueaux jardins, semblables à ceux de la Reyne Semiramis, ou à ceux de Thibere enclos de cristal? Hurtons donc doucement à la porte, & donnons la liberté à nostre esprit de s'aler promener dedans, à la companie de ses pensees. Et dessors qu'il sera de retour chez nous, demandons luy, Qu'est ce qu'il a veu? Il nous repondra, qu'il a consideré la beauté d'vn nombre infiny d'alees voutees de jascemin, & toutes aperte de vue, où lair, qu'on y respiroit, estoit mille fois plus doux, & plus delicieux, que celuy de l'Arabie heureuse. Qu'il y a admiré des fleurs sans nombre, qui comme de noue-

nouelles estoiles, toutes diferentes en couleurs, disputoient le prix de l'eclat, aussi bien que de la beauté, à celes des cieux. Qu'il y a contemplé encore mille & mille fontaines, où l'Art surpassant la Nature, faisoit parade de ses chef d'œuures. Et qu'en fin à chasque pas qu'il faisoit en auant, il s'esgaroit dãs des nouueaus labirinthes de merueilles, dont le nombre l'estonnoit, & dont l'esclat l'esblouissoit. Ne l'interrogeons pas dauantage, mais sçachons maintenant de quele nature est le terrouer qui produit toutes ces raretez. Car si on fossoye vn peu auant, la puanteur des serpens ecrasez, & l'infection du fumier, qui en est le fondement, enuenimera bientost l'air des enuirons, & enseuelira dans le premier tombeau de leur neant, tous ces objects qui nous semblent si agreables. Vous voyez donc comme la terre, qui sert de biere, & de cercueil à

toutes

toutes les choses crees, desꝑuis le jour de sa malediction, est l'assiete, & la basse, de ces eclatantes chimeres. Pour la matiere, ce n'et encore que terre distilée par les rayons du Soleil, & conuertie en vne humeur cristaline, qui se congelant molement, se forme peu, à peu, par la mesme vertu du Soleil, en l'estofe de tous ces sortes de fleurs, dont les pres, & les parterres se parent vne fois l'an; Que si l'art y a adjouté quelque chose; il me suffit, que vous cognoissiez la misere de l'ouurier, pour sçauoir le prix de l'ouurage. Tellement qu'aprez auoir bien consideré, on trouuera que toutes ces merueilles, antees sur vn fumier, ne sont autre chose, que terre en masse, que terre purifiée, & terre liquide, puis que de leur nom propre, elles s'apelent terre, fleurs, & eau. L'eau s'enfuit tousjours, & nous la suiuons; les fleurs n'ont qu'vn jour, & nous n'auons

qu'vne nuict, & la terre ſeule demeure, pour ſeruir de tombeau à tous enſemble.

Voila le Portrait, ou plutoſt le Relief de vos beaux jardins, tiré aprez le naturel ſans feinte, & ſans artifice. Promenez vous y hardiment tant que vous voudrez ; mais à chaſque bout d'alee, tenez conte de vos pas, puis que de quelque coté que vous aliez, vous marchez droit au tombeau. Et ſi l'humeur vous prend de faire des bouquetz, repreſentez vous, que comme vous cueillez les fleurs au iourdhuy, Dieu vous peut cueillir demain: s'il eſt vray que noſtre vie reſſemble à vne fleur. Toutes fois ie n'y trouue point de rapport, parce que les fleurs ont le temps de leur durée limité, & bien ſouuent les hommes meurent auant que naiſtre, faiſant du ventre de leur mere vn cercueil, au lieu d'vn berceau.

Admirez à vostre aise les beautez de ces jardins ; mais n'y retournez plus : car à l'instant mesme que vous les contemplez, elles prenent congé de vous, chasque boufée de vent leur emporte quelque chose, & le Soleil qui les fait esclore, ternit en fin de jalousie leur esclat. De sorte que si la lumiere des esclairs vous plait, parce qu'elle luit, vous pouuez treuuer du contentement en la contemplation de ces objetz d'inconstance, & de vicissitude, puis que comme vn esclair ils ne font que luire, & mourir en vn mesme instant.

Sortez donc promptement de ces jardins, de peur d'y estre tentez à l'exemple de nostre premier Pere, & representez vous, que nous sommes nous mesmes des jardins : Que nos vies en sont les fleurs, nos larmes les fontaines, nos plaintes, les Echos, nos corps les arbres, & nos miseres les

fruitz. Et qu'ainsi nous auons beau nous promener dans les vastes alées de nos cœurs, sans passer plus outre, puis que nos ames ont esté plantées au millieu de ces jardins, pour en cultiuer la terre.

Il faut que i'aduoue, que ie ne suis jamais plus triste, que lors que j'entre dans vn jardin, parce qu'en mourant, ie voy mourir toutes choses. Les fruitz pourrissent souuent sur les arbres auant qu'estre meurs; que s'ils vienent en maturité, & que vous ne les cueillez pas, ils se cueillent eux mesmes, se laissant choir sur la terre, qui attand leur petit fumier. Les fleurs vous donnent le bon jour au matin, parce qu'elles n'ont qu'vn matin; mais si vous y retournez le soir, vous n'en trouuez rien que les racines. De mesmes en est il de nous, combien en voit-on qui sont vieux en naissãt, puis qu'ils ont fort peu de temps à viure,

&

& beaucoup d'autres encore, que vous saluerez au leuer du Soleil, & à midy, ilz ne seront plus à la maison, ayant des-ja changé & de vie, & de demeure. Et aprez tout, Ainsi passe la gloire du Monde.

Que sont maintenant deuenus c'es magnifiques jardins, ou plutost cete Reine si redoubtable, & cet Empereur si puissant, qui s'y promenoient à toute heure? Les fleurs, les arbres, les fruitz, & les fontaines, le jardinier, le maistre, & la maistresse, tout cela a passé, & il n'en est rien resté, que la terre, comme ie vous ay dict, pour en enseuelir les ruines. Ha que les jardins des cimetieres sont delicieux aux Espritz, qui sçauent que c'est que des vrais contentemens : car soit qu'on considere les alees, aperte de vue couuertes des ombres des mortz ; soit qu'on cõtemple la diuersité des parterres, remplis de mille racines de fleurs,

jadis epanouies, ou soit qu'on admire les cabinetz, & les palissades, où tant de corps gisent à lombre du Soleil couchant. Tous ces objetz ensemble seruent de recreation aux bons esprits, parce qu'ils y trouuent tant de matiere d'entretien, qu'ils ne s'y ennuyent jamais: Demandez le à Diogene, il vous repondra. Qu'il n'auoit point d'autre promenoir, & qu'il ne sortoit jamais hors de son tonneau, que pour aler prendre ses esbatz dans ces jardins, où l'on voyoit planter à tous momens des nouueles racines de fleurs. Promenez vous y quelques fois, & vous me sçaurez dire vn jour, si ce ne sont pas les plus agreables lieux du monde.

Seront ce les Palais si superbes d'vn nouueau Salomon, ou d'vn autre Darius, qui vous plairront. Racontez moy au moins ce que vous y treuuez de beau, affin que ie vous en die mon opi-

opinion, & mon sentimẽt. Ie me doubte bien, que le marbre, & le porphire artistement elabourez vous auront desja disposez, dez l'entrée, à admirer toutes choses; mais il ne m'importe, puis que chacun souffre la peine de sa foiblesse. Ie m'imagine aussi qu'à suite l'esclat doré des planchers, le riche assamblage de mille couleurs, dans des tapisseries, où l'or, la soye, & les perles sont mises en œuure, chacun à son jour, vous auront elleué de l'admiration, au rauissement. Et qu'en fin, les cabinetz, les chambres, & les galeries, parees & ornees de diferente fasson, mais toutes d'vne maniere esclatante en merueilles, auront arreté quelque temps vos espritz dans ces extases de foiblesse. Permetez moy au-moins de rompre le charme, qui vous auueugle si puissament, auec la seule force de la Raison.

Ie veux que ces Palais soient faicts

tous de Marbre, & de Porphire, enrichis encore d'or, & d'argent, auec vn excez de prodigalité. Ne m'aduouerez vous pas toutes-fois que ce ſont autant d'hoſpitaux, puis que des malheureux, des miſerables, des eſtropiez, & des malades, qui tirent aux abois y logent dedans ? D'ailleurs croyez vous que les bons eſpritz facent difference, hors de la neceſſité, entre la terre & l'or? ce n'et qu'vne meſme choſe à leur eſtime. Telement que la cabane d'vn pauure berger, couuerte de chaume, leur ſemblera encore plus bele, que toutes ces maiſons Royales. Et en effect je treuue beaucoup de lumiere de raiſon, à tenir leur party : Car qu'eſt ce qu'vn ſuperbe Palais, qu'vn grand coloſſe de vanité, qui ſert de but aux traitz des foudres. Que ſi par haſard il echape de leur enbraſement; le temps y prepare peu, à peu, le nid des cor-

beaux, & des chouetes, affin qu'au son effroyable de leurs croassemens, & de leurs huees, ils publient par aduance, la necessité ineuitable de leur ruine.

Il ne faut jamais admirer vne chose sans cognoitre sa nature. Si l'esclat de l'or vous arrache quelque regard d'admiration, rompez à mesme temps l'escorce dorée de cet objet trompeur, & je vous asseure que vous n'y treuuerez dedans que le regret, & la honte, de l'auoir regardé seulement. Les sages ne sont jamais touchez de l'enuie, de faire bastir de grands Palais, quelque riches qu'ils soient, & moins encore, d'en aler admirer les magnificences chez autruy, parce que en qualité de voyageurs, & de pelerins, ilz se contentent de loger dans des osteleries. Et comme ils ne songent à autre chose, qu'acheuer promptement leur pelerinage, ilz ne vou-

droient pas prendre la peine, de ſe deſtourner d'vn pas de leur chemin pour contempler les richeſſes d'vn nouueau logis; tant-ils ont hate d'acheuer leur courſe.

Repreſentez vous aucunes-fois combien de Seigneurs, de Princes, de Roys, & d'Empereurs, il y a eu au monde, despuis le premier moment de ſa creation.

Et à ſuite de cete penſee imaginez vous encore, que chacun de ces Seigneurs, de ces Princes, de ces Roys, & de ces Empereurs a eu des ſuperbes Palais, l'vn plus beau que l'autre, ſelon la qualité du proprietaire. Et aprez tout cela, conſiderez vn peu comme tous ces hommes enſemble ſont reduitz en poudre, auſſi bien que les Palais, où ils habitoyent. Et par vne nouuelle punition du ciel leurs noms, & la memoire de leurs vanitez, ſont enſeuelies ſi auuant dans l'oubly, qu'il

fau-

faudroit fossoyer la terre, iusques dans son centre, pour en trouuer des marques.

I'ay eu souuent la curiosité de voir des superbes edifices, où l'Art, & la Nature, sans enuie, & sans dispute, meloient ensemble auec tant de grace leurs raretez, leurs richesses, & tous leurs ornemens, que les plus austeres à mespriser toutes choses, se sentoient touchez d'vne forte complaisance en leur consideration. Mais deslors que les yeux auoient elancé leurs regards, dans la foule de mille beles couleurs, & qu'ils en auoient emousse la pointe, en se tenant quelque temps attachez sur ces objetz. Ils n'estoient plus si auides de leur contemplation. Et deslors l'esprit commencant à raisoner sur ces vanitez, il en decouuroit à mesme temps la fauceté, & la tromperie : Car en effect, quel aparance, qu'vn homme se laisse si fort surpren-

dre, que d'admirer vne grande masse de terre cuite, & petrifiée par l'ardeur du Soleil, où vn nombre infiny de pierres entassees, les vnes sur les autres, iusques d'en venir au rauissement, & à cete nouuele folie encore, d'en enuier la possession, comme si l'empire de toute la terre ensemble le pouuoit enrichir; n'est il pas digne de pitié?

Quand je pense à cete vicissitude, que de siecle, en siecle le monde change de robe, & de parure, puis que la posterité est contrainte d'eleuer de nouueaux batimens sur la face de la terre. Ie ne puis m'enpescher de rire auec Democrite, voyant tant de superbes edifices, où l'Epitaphe de leurs tombeaux est grauée de tous cotez, au desceu mesmes des ouuriers.

N'ayez donc des yeux, si vous voulez, que pour admirer ces nids à corbeaux, ou ces hospitaux plains de malades d'esprit, & d'estropiez de la cer-

uele, si vous recouurez jamais la vue du jugement, vous en viendrez bien-tost au repentir d'auoir attaché egalement & vos yeux, & vostre cœur, sur ces objects de misere : ie dy de misere: car imaginez vous, s'il vous reste encore quelque peu de raison ; que toutes ces superbes vanitez font plutost paroistre la foiblesse, & la folie du maistre, que la grandeur & la magnificence.

Que si vous estez si curieux de voir des edifices, promenez vous souuent dans les magnifiques galeries des hospitaux toutes tapissées, & ornées, non pas des statues de Lisipe ou de Phidias, mais bien des portraits, animez, faits de la propre main de Dieu. Et passant plus outre, visitez le Conuent des Peres Chartreux, & vous aprandrez comme il faut bastir des maisons à l'espreuue des vanitez du monde, aussi bien que des miseres, & des malheurs:

Car

Car ces celestes maisons sont asises dans vne assiete, où lair est si temperé, qu'on y respire tous-jours content dans vn comble de joye, & de bonheur. Que si l'enuie vous prend d'y loger, j'en sçay à louer à fort bon marché, amenez le Notaire, on en passera le contract, quand vous voudrez.

Ne sera ce point aussi la beauté tous-jours fardee des dames, qui vous rauira à toute heure, & de joye, & de contentement, en son admiration? prenez la peine au moins de me faire le recit d'vne seule qualité aymable, que vous treuuez en elles, parce que despuis que je-suis capable de cognoissance, je n'ay jamais veu vn seul trait de visage, sans deffaut. Et ç'a esté tous-jours en vain que j'ay cherché, parmy la presse des beautez d'elite, ces douceurs, ces graces, ces appas, ces charmes, ces mignardises, & ces maiestez dont

dont les Poetes, & les amans, nous chantent si haut la perfection. Toutes fois ie n'ay pas mal employé mon temps, ayant treuué à leur place des eaux curieusement distilees, & espandues, auec autant de ruse, que d'artifice, sur vne peau basanee, à dessain de la blanchir: de la pomade fine,& à demy liquide, qui se fond d'ele mesme, deslors quelle est couchée, cõme vne couleur, sur sa toile d'atante. Du vermilon à la mode, nouuelement inuenté, qui deçoit les plus subtils. De poudre à blanchir les dentz, de la pate pour les mains, & des masques doublees de toile cirée pour rafrechir le tain. Voila les traitz dont on blesse les cœurs foibles. Voila les retz, dont on les prend. Voila les liens, dont on les garrote. Voila les fers, dont on les assujetit. Voila les instrumens, de leur defaite, & la materie des charmes, qui les tienent si long temps enchâtez. Et
le

le croira qui voudra, je m'en remetz à l'experience, mais elle coute cher.

De moy je vous diray franchement, que j'ay esté du nombre de ces blessez, de ces pris, de ces garrotez, de ces assubjetis, de ces charmez, & de ces enchantez; mais ma blessure ne fut pas de longue durée: Car je rompis bientost les filetz qui m'auoient pris, les liens qui m'auoient garroté, & les fers qui m'auoient assubjety, j'esmoussay la pointe, & le trenchant, des armes, qui m'auoient vaincu, auec la force de la raison; & se fut elle aussi qui maida à destruire les charmes qui me tenoient enchanté, & despuis ce temps là, ie fais la nique à toutes les beautez du monde. Ce n'est pas, que ie ne redoubte encore leur puissance, puis que ie porte vn cœur de chair, mais en les fuyant, ie triomphe tousiours d'elles.

Ie ne sçaurois m'amuser à lire tou-

tes ces extrauagantes descriptions, que les Poetes font des beautez, parce qu'au lieu de nous representer ce qui en est, ils ne nous en dient que ce qu'ils s'en sont imaginez. L'vn enployera tous les petitz effortz, de son petit esprit, pour nous faire acroire que les cheueux de Danaë estoient plus luisans que le Soleil. Il faloit donc les regarder aux trauers de longues lunetes, puis que le plus foible rayon de cet astre nous eblouit. L'autre se mettra vainement en peine de nous persuader, que Cleopatre auoit la majesté d'vne Deesse, & en disant cela, il ne dict rien, parce qu'il n'a jamais veu de Deesse. Celuy la soutiendra effrontement que Penelope estoit l'ornement de toutes les beautez du monde, & peut estre il ne l'aura jamais vuë, & moins encore celes qui l'auront procedée, & qui sont nees apres elle, en diuerses

contrees. Et celuy cy nous voudra ſoutenir fort, & ferme, que Lamie eſtoit vnique & ſans exemple en toutes choſes. Acordez maintenant ces quatre muſiciens, ſi vous pouuez, vous y perdrez voſtre temps. Ce qui nous peut ſeruir de leſſon toutesfois, à n'adjouter pas foy aiſement aux raportz d'autruy, l'ors qu'il y va de la ſurpriſe de noſtre iugement, d'autant que le venin des vanitez du monde, ſe gliſſe auſſi bien dans l'ame, par les oreilles, comme par les yeux. Permetez moy de vous dire en peu de motz ce que m'en ſemble, ou plutoſt ce que j'en croy, ſuiuant l'opinion des ſages.

Ie tiens que la ſoye eſt beaucoup plus belle, plus deliée, & plus eclatante, que les cheueux enpruntez des dames. Et remarquez en paſſant, que comme la ſoye eſt vn ouurage à vers, leurs cheueux ſont de racines à pous.

Ne vous semble t'il pas, que la glace d'vn mechant miroir, pour si mal polie qu'elle soit, l'est tous-jours beaucoup plus, que leur front, puis que les rides y naissent à toute heure, & qu'elles y croissent à tous momens? Ne jugez vous pas aussi sans flaterie, qu'vn lopin de verre, est plus clair, & plus agreable que leurs yeux, dont la misere degoute tous les matins, sur le visage: y a t'il si petite fleur sauuage dãs les focez qui ne soit mille fois plus belle sans comparaison, que les roses artificieles de ce vermilõ inuẽté, dont elles parent leurs joues? N'aduouerez vous pas encore, que le plus pale coral, est plus rouge que leurs leures, si l'Art ne les couure? Oserez vous soutenir qu'il y aye quelque sorte de raport de la neige, à leur sein, si ce n'et pour la fragilité de la matiere, puis que l'vne se fond peu, à peu, & que l'autre se destruit sans cesse, Ce n'et rien encore.

Imaginez vous que leur corps eſt vne boutique d'Apoticaire, & leur viſage vne bãque d'Empirique. Telemẽt que de quelque coté que vous les regardiez, vous ne voyez jamais que leurs ombres, parce qu'elles ſont cachées ſoubs tant de platre, ſoubs tant de pomade, ſoubz tant de vermilon, ſoubs tant de mouches, & ſoubs tant d'affiquetz, qu'il eſt impoſſible de les contempler teles, qu'eles ſont au dedans. De ſorte qu'il faut attendre juſques au jour de leur trepas: car alors le maſque eſt leué, leur front decouure ſes rides, leurs yeux leur fumier de chaſſie, les joues les eſpines de toutes ces fauces roſes, les leures leur paleur, les dens leur noirceur, & leur ſein ſa miſere mole, & pendante. Ce qui fait horreur, en donnant de la compaſſion. Que ſi apres cela vous eſtez encore d'humeur d'admirer leurs beautez, je vous predis que

vous

vous ne guerirez jamais de cete folie.

Que sont deuenues ces fameuses beautez de l'antiquité si prisées en l'vn & l'autre sexce? Cete Helene de Grece, qui embrasa les murailles de Troye. Cete Lays Corinthiene, qui faisoit autant d'idolatres qu'elle vouloit. Cete Semiramis, dont la majesté fut estimée digne de l'empire du monde. Cete Didon, dont les apas attiroient les vaisseaux & les flotes entieres, à son port de Cartage; & cete Lucresse, qui a occupé tous les plus grands espritz à d'escrire ses louanges? Où sont ces Paris, ces Narcices, ces Adonis, ces Hypolites, ces Pyrames, & ces Alexis, qui disputoient la beauté au Soleil. Tout cela a paru, & passé comme vn esclair, & à suite, la foudre du temps, qui consome toutes choses, a tout reduit en cendres.

Où sont encore ces Prodiges d'industrie, & de rareté, qui apeloient de

tous cotez les mortels à leur admiration? Ces Pyramides monstreuses d'Egipte? Cete tour, tant renomée, batie par Ptolomee, en l'Ile de Paphos? Ces murs de Babylone, ou trauailloient tous les jours trois cens mille hõmes? Ce Temple de Diane en Ephese, ou s'employa jadis toute l'Asie l'espace de vingt ans? Ce Mauzole où la Reine Arthemise, ne pouuant faire resusciter son espoux, fit desslain d'y eterniser sa memoire? Ce grand & prodigieux Colosse du Soleil, qui a tant illustré le port de Rhodes? Ce simulachre de Iupiter Olympien, fait d'iuoire, par l'inimitable Phidias? On a veu tout cela sur le theatre du monde, comme, d'ornemens de commedie, mais deslors que la farce a esté jouée, tout s'est euanouy.

Chose estrange, le monde n'a produit que sépt merueilles, & il n'en a jamais peu conseruer vne seule en son

entier, non pas mesme les ruines. Que cherchez vous donc d'estable icybas, hommes du siecle, puis que la terre mesme, ne pouuant changer de nature, change de visage à tous momens? Qu'est ce que vous y trouuez de beau, si tout ce qui a jamais esté d'admirable, n'est que bouë, & que fumier? De qu'el cõtentement y pouuez vous jouir, si nous infectons tout l'air que nous respirons, de la puanteur de noz miseres? Qu'el bien y esperez vous, si la foule des maux, nous y accable, & nous y estouffé à toute heure? Y peut il auoir quelque objet qui vous agrée, puis que l'horreur, & l'effroy sont grauez dans le moule, où la nature les forme? Courez hardiment le monde, tant qu'il vous plairra, à d'essain d'en voir toutes les vanitez, & vous me sçaurez dire à la veille de vostre depart, si vous auez bien, ou mal employé vostre temps.

Veritablement je n'ay point encore sceu comprendre, comme quoy il y peut auoir des gens si fols, que d'employer le peu de temps qu'ils ont à viure, dans les chemins de diuers voyages. I'aymerois bien mieux faire le tout d'vne prison pour en visiter les miserables, que non pas celuy de l'Europe, pour en considerer les raretez: Car quel profit me reuiendra t'il d'auoir veu vne partie des monstres que la nature produit, de m'estre promené dans les plus fortes viles des ennemis de la foy, & d'auoir frequenté auec le peuple barbare, qui les habitent?

Tous ces faux Plaisirs ne me sçauroient produire, que de veritables regretz, & peut estre inutiles. Ie vous puis asseurer sans mentir, que quand tout ce que le monde a de plus beau, & de plus rare passeroit deuant ma maison, je ne mettrois pas la teste à

la

la fenestre. Parce que j'ay tant veu de vanitez, que sans mentir j'ay beaucoup de la peine d'en effacer les images de ma memoire.

Helas combien y en a t'il en enfer qui voudroient estre nez auueugles, puis que pour auoir eu des yeux, ils sont dampnez. Ce qui obligeoit vn Prophete à s'escrier que son œil, auoit derrobé son ame. Et en effect nos regardz sont autant de Pirates, qui volent noz libertez, & qui d'vn mesme lien, assubjetissent egalement, & nos ames, & nos cœurs. D'où vient que Ieremie nous asseure que la mort entre par les fenestres des yeux. S. Omer estant deuenu auueugle recouura la vue à Arras, par les merites de S. Vaast; mais dessors qu'il eut veu ses saintes reliques, il demanda derechef son premier auueuglement, jugeant auec beaucoup de raison, que Dieu luy en auoit fait present, pour le pouuoir con-

contempler à toute heure, des yeux de l'ame. On lict d'Anaxagoras, qu'-interrogé, pourquoy il estoit au monde, il repondit. Que c'estoit pour voir, & pour contempler le Soleil. Montons plus haut que luy, puis que la foy nous prete son echele, & admirons incessament des yeux de l'esprit, non pas cet astre sujet aux eclipces; mais plutost ce diuin Soleil de Iustice, & d'amour, de qui les rayons & la douce lumiere faisoient soupirer de joye mille fois le jour le Royal Prophete, lors qu'il disoit : Mes yeux sont tous-jours regardans mon Dieu, comme le seul, & l'vnique objet que ie trouue agreable.

Samson au millieu de ses malheurs n'importunoit le ciel, auec les muetes prieres de ses soupirs, & de ses larmes, que de luy redonner sa premiere force; mais non pas sa premiere vuë, parce que de ses yeux procedoit la source

de

de ses maux. Et le S. homme Iob, comme remarque S. Iehan Chrisostome, ne s'estonna point de voir le diable armé de toutes pieces, & en action de l'attaquer. Il demeura ferme comme vne roche parmy les orages, & les tempestes des afflictions, dont il estoit accueily. Ce grand S. dis-je, dont le courage resistoit contre tout l'enfer, n'eut jamais la hardiesse de regarder vne vierge, sçachant, qu'vn seul regard, peut estre cause de nostre dampnation.

Mais laissons là le monde auec toutes ces vanitez: il est temps, mon ame, de leuer les yeux vers le ciel, & de s'escrier auec S. Augustin, ce diuin chantre, qui de sa voix plaine de charmes, rauit tout à la fois & les hommes, & les Anges. *O lumiere toute adorable qui passez & repassez, mille, & mille fois en vn instant, sur mõ Orison, attands vn peu ce pauure auueugle, & luy tens*

la main de ta bonté, pour soulager ses miseres. Car en effect, si sa diuine misericorde ne te donne vn nouueau pouuoir pour dechirer le bandeau de ton auueuglemẽt, tu ne te releueras jamais du bourbier, où le nombre infiny de tes offences t'a fait choir. Ie crieray donc tousjours à l'aide, Seigneur, tant que i'auray de voix, puis que vous estez le seul, qui me pouuez secourir. Ie sçay bien que mes fautes sont grandes, mais quelques enormes qu'elles soient, leur nombre est tousjours limité, & vostre misericorde infinie. Et si vous m'auez autres fois secouru, sans que ie vous en aye seulement remercié, qu'il vous suffise, s'il vous plait Seigneur, que j'en recognois le crime, & que j'en confesse l'ingratitude. Ie suy hardy à vous importuner, parce que vostre œil penetre tout. De sorte que vous pouuez lire dans mon cœur, la resolution de terminée

minée que j'ay prise de ne vous offencer jamais. Ie vous l'offre, & vous la presente, n'ayant rien digne de vous, que cete petite semence du bien que ie doibz faire, encore en ay-je receu le present de vostre liberale main. Faitez donc, s'il vous plait, qu'elle ne me soit pas inutile, & que je m'en serue pour vostre gloire, aussi bien que pour mon salut.

Ie suis rauy toutes les fois que je pense à ce glorieux S. Estienne, lors qu'aux abois de la mort nauré de toutes parts, comme accablé soubz la grele foudroyante d'vn nombre infiny de pierres, il s'escrioit auec les derniers effortz de sa mourante voix. Qu'il voyoit les cieux ouuertz, & Dieu le fils assis à la dextre de Dieu son Pere. Pardonnez moy, grand S. si je vous dispute en quelque façon la couronne de vostre marthire, parce que dans ce transport de joye, dont

vos

vos espritz,& vos sens estoyent egalément comblez en l'admiratiō de vostre Souuerain Biē, il est croyable que vous estez mort par vn excez de plaisir, plutost que par vn excez de douleur. De sorte que les instrumens de vos suplices, estant metamorphosez en autant de sujetz de contentement, vous auez gouté dans les amertumes du trespas, toutes les douceurs de la vie,ou pour mieux dire, au millieu des afflictions de la terre, les felicitez du ciel. Toutes-fois je desaduouë mon audace, en confessant, mon erreur, car en effect les couronnes du marthire vous sont deuës; puis que vostre cœur, tout enbrasé d'amour ne soupiroit jamais qu'apres ses cendres pour en renaistre comme vn autre phenix, à l'aide des rayons de cet adorable Soleil, qui n'a ny orient, ny occident, demeurant immuable dans le midy de son eternité. De maniere que voz sain-

ſaintes affections vous prononçoient tous les jours voſtre arreſt de mort, pour vous conſoler en l'atante ennuyeuſe de l'execution. Et il me ſemble encore que je vous voy giſant en terre, & tout couuert du ſang innocent, de vos playes glorieuſes, en action de prier les bourreaux, auec le muet langage de voſtre alegreſſe, qu'ils reprenent de nouueles forces, & qu'ils redoublent leurs coups, pour vous arracher le dernier ſoupir des entrailes, puis que voſtre Dieu, voſtre createur, & voſtre redempteur tout enſemble, vous attand à la porte de ſon Palais, glorieux.

Helas, grand Sainct, combien de nouuelles mortz de regret, & d'affliction auriez vous ſouffertes, ſi le tiran, qui vous auoit condempné au trepas, vous eut encore laiſsé la vie, aprez auoir veu la felicité eternele qui vous eſtoit preparée pour recompenſe.

pense. De combien de soupirs dis je auriez vous frappé à cete mesme porte du ciel, qui vous estoit ouuerte, pour la faire ouurir vne seconde fois? Ie veux croire que vous mesmes ne le sçauriez exprimer. Mais communiquez nous de grace quelque petit sentiment de ces douceurs, de ces contentemens, & de ces felicitez que vous auez goutez dans vostre admiration. Ditez nous en au moins quelque chose, nous imaginant bien, qu'vne petite goute de cete diuine liqueur, dont vous auez esté desalteré, & qu'vne seule miete de ce pain des Anges, dont vous auez esté repu, sufit abondament pour nostre necessité. Ha je recognois à vostre silence, que ces douceurs sont trop extremes, ces plaisirs trop grands, & ces felicitez trop parfaites, pour estre representees par la parole, puis que mesme vostre esprit, en est dans l'extase, & dans le rauissement, ne

pou-

pouuant conceuoir nulle sorte de bonheur, ny de joye, qui aye quelque peu de raport à ces delices eterneles. Ce qui fait dire à S. Pol, deslors qu'il est de retour, du voyage qu'il auoit fait jusques au troixiesme Ciel seulement, que l'œil n'a jamais veu, l'oreille entendu, ny tous les esprits des hommes jamais imaginé la gloire que Dieu a preparée à ses eleus.

D'où vient que ce diuin Apostre se jetta à corps perdu dans les afflictions, dans les miseres, & dans les suplices, supportant d'vn courage genereux l'horreur des cachotz, la cruauté de trois flagellations, les rigueurs du froid, les ardeurs du chaud, le marthire de la soif, le nouueau tourment de la faim, & mille autres suplices tous effroyables. Et toutesfois au millieu de ses gennes, & de ses douleurs, qui luy brisent les os, qui luy froissent les nerfs, & qui luy espuisent

sent goute à goute le sang des veines, il chante à toute heure de plaisir, & de joye, disant qu'il n'a rien souffert, & qu'il ne souffre rien, parce que la recompense de ses petits trauaux, est si grande, que quand il ne fairoit autre chose que mourir, & resusciter à toute heure, jusques au jour du jugement, tous les suplices de ces mortz, ne seroient rien encore, pour estre comparez à cete eternité de joye, de bonheur, & de contentement, dont il espere la courone.

Ie le veux croire; o diuin Apostre; mais il me semble, que cete croyance est incompatible auec la vie que je mene. Car si je le croyois fermement, je mespriserois toutes les choses du monde, & ie n'ay de la passion que pour elles. Ce n'et pas que je n'aye mille fois resolu d'arracher de mon ame la racine de toutes ces foles vanitez, qui me derrobent les

plus

plus beaux jours de ma vie ; mais il y a tousjours quelque petite agrafe qui me tient attaché à la terre ; Dieu veuille que je m'en desprene bien-tost.

Ne suiuez pas en cela mon exemple hommes du siecle. Faites le bien que je vous preche, si mes actions ne vous agreent pas. Et si Dieu permet que je vous conuertisse par mes discours, peut estre permetra t'il aussi que tirant le fruit de mes trauaux, vous me conuertirez par voz prieres.

Vous voyez comme l'enfer n'a point assez d'horreur, ny le monde de miseres, pour faire destourner ce grand Apostre du chemin qu'il tient parsemé d'espines. Si on luy met au deuant vn obstacle de flammes, il y va chercher sa vie dedans, comme vne autre Piralide. Si on luy opose des fleuues, & des riuieres, il y nage dessus, comme vn cigne, tout paré d'in-

nocence. Si les bourreaux se presentẽt à luy, armez de chesnes, & de fouëtz, il se depouile tout nud, & ne se deffend qu'auec sa peau, qu'il donne en proye à leur fureur. De maniere qu'il marché touſ-jours, & considerant encore qu'il va plus vite dans les tourmens, & dans les suplices, il ne refuse jamais le calice plain de fiel, & de vinaigre, qu'on luy presente.

O Heureux donc, & mille fois heureux, celuy là seul, qui souffre, & qui endure quelque chose en ce monde, puis que le prix de la recompense surpasse infiniment la grandeur des trauaux. Loin; loin de moy Plaisirs de la terre, je veux des roses sans espines. Loin de moy felicitez imaginaires, je ne respire plus qu'aprez vn veritable bonheur. Loin de moy grandeurs de fumée, je ne souhaite qu'vne gloire qui du-

re

re touſ-jours. En fin loin de moy tout ce qui me peut eſloigner de mon Dieu : je ne veux rien aymer que luy, comme ne trouuant rien d'aymable que luy-meſme. Seigneur changez bientoſt, s'il vous plait, ces paroles en effects.

Nous liſons de S. Auguſtin que dans la meditation continuelle des merueilles du ciel, où il eſtoit à tous momens, il fit vn jour deſſain d'eſcrire à S. Hieroſme pour conſulter ſon bel eſprit ſur vn ſujet ſi releué & ſi digne de ſes penſees. Mais ſes lettres furent dattées trop tard : car il eſtoit deſ-ja party pour l'autre monde. Toutesfois ſes deſirs ne furent pas inutiles. Car ce bō ſaint s'aparut à luy, quelque temps apres la mort, & luy raconta en begayant, vne petite partie des merueilles, & des felicitez de ce glorieux ſes jour. De quoy S. Auguſtin demeura ſi rauy, que despuis ce temps là il

n'ouuroit la bouche que pour s'escrier; *O vie toute de vie, puis que l'eternité est sa source! O vie toute de lumiere, puis que Dieu est son Soleil! O vie toute de delices, puis que les plaisirs y sont sans nombre, aussi bien que sans fin. Quand sera-ce, Quand sera ce; que je ne viuray plus de la vie mourante dont je vis, comme du tout contraire à cete vie viuifiante qui seule me peut faire viure sans mourir? Quand sera ce?*

Quel cœur pourra resister aux appas de ces charmantes paroles, sans se fendre, s'il est de roche, sans se fondre, s'il est de glace, & sans s'amolir, s'il est de fer? Mais, O Dieu de mon ame! faites s'il vous plait, que je reçoiue les premieres attraintes de ces apas, & qu'ainsi mon cœur soit le premier blessé, de leurs traitz, le premier assujety, de leurs liens, & le premier vaincu, de leurs armes, affin que je face vne derniere diuorce auec les vanitez,

nitez du siecle. Ie ne vous inportuneray jamais d'autre chose.

Sainct Thomas animé d'vne sainte curiosité, voulant elleuer son esprit jusques au troisiesme ciel à l'exemple de S. Pol, est contraint de s'arreter dans celuy de la Lune, comme esblouy des esclatantes meruéilles qu'il trouuoit dans la premiere basse court du Palais où logeoit son Createur. Et il n'est pas plutost reuenu de son rauissement, qu'il confesse que cet vne œuure, où Dieu a employé les effortz de sa toute-puissance, & qu'il n'y peut auoir d'accroissement de gloire, ny de felicité. Imaginez vous tout ce qui vous plairra de delicieux, & d'admirable; establissez vous vn empire le plus florissant & le plus heureux qui se pourra conceuoir, & placez le en vn lieu, où il soit à l'abry de tous les malheurs, & de toutes les miseres du monde, & donnez luy encore

re vn jamais pour terme de sa durée. Apres tout cela, c'et vn jeu d'enfant: car vous vous serez amusé à peindre le Soleil auec vn charbon. Non, Non, il n'est rien de semblable à ses delices, rien de pareil à ses felicitez, rien de comparable à sa gloire.

Hommes du monde, si la beauté des jardins vous attire dans leurs alees, & dans leurs parterres: que ne mourrez vous tous-les-jours d'enuie, de voir ces beaux Vergers du Paradis, dont Dieu mesme a esté le jardinier. C'et là, où les arbres plantez dans vn terrouer de benediction, & de grace, & arozez d'vne pareille liqueur, produisét de semblables fruicts. Les fleurs y sont tous-jours evanouies, parceque leur Soleil n'a point de couchant, & joignant encore l'odeur à leur beauté, elles se rendent deux fois admirables. Aymez vous la fraicheur des fontaines, elles y sont sans nombre, & pour

vous

vous exprimer en vn mot la bonté de leur eau, ſachez que Dieu en eſt la ſource.

Ne me promeneray-je jamais dans ces beaux jardins, Seigneur, pour y faire vn bouquet de fleurs que le vent, la pluye, ou le Soleil, ne puiſſent jamais flettrir? Ne verray-je point quelque jour ces alees, d'auſſi longue eſtandue que les cieux? où vous auez pris plaiſir de planter les arbres, dont les fruitz ſe ſeruent a voſtre table. Ne me ſera t'il pas permis d'eſperer ce bonheur & ce contentemẽt de me baigner dans leurs fontaines, puis que comme vn pauure cerf alaitant de laſſitude, & tirant aux abois, je ne ſoupire qu'apres elles? Quand ſera-ce que la poſſeſſion de ces felicitez, en terminera & le deſir, & l'eſperance?

Si la Beauté des Palais vous tente puiſſament de complaiſance, en leur admiration; Ha que celuy, où Dieu

a eſtably ſa demeure, eſt riche, & magnifique. Ce n'et point vn Palais de Salomon, où l'or, les perles, & toute ſorte de pierres pretieuſes, y eſtoient enchaſſees, auec vn art inimitable, & vne depanſe nonpareille. Et moins encore celuy d'Aſſuere, où la richeſſe auoit attiré des quatre coins du monde, tout ce qu'il y auoit de plus rare, & de plus pretieux. Ie vous diray ſeulement, pour vous repreſenter en crayon, quelque petit image de ſes magnificences. Que la Lune, le Soleil, & les Eſtoiles ſont les plus ſimples ornemens du dehors. Ie dy du dehors: Car au dedans, il faut ceſſer d'admirer, puis que tout y eſt adorable. Mais il vous ſera permis de vous repreſenter que les Seraphins, les Cherubins auec toute la cour des Anges ſeruent de tapiſſerie dans la ſale mille fois plus grande que mille mondes, où le Dieu viuant eſt aſſis dans

ſon

son tronne. Et à suite imaginez vous, selon vostre fasson de conceuoir, si l'objet eclatant de tant de beautez n'est pas capable de tenir incessament vne ame captiue, & enchesnée, dans de transportz de joye, dans de rauissemens de plaisir, & dans des extases de felicité. En voulez vous sçauoir dauantage, Dieu a esté l'architecte & le masson de ce Palais, comme il en est luy mesme la gloire & l'ornement. Apres cela, je n'ay rien plus à vous dire.

A quoy t'amuses tu donc, mon ame, metant ton cœur, & tes affections, à loger dans des superbes Palais? Ouure, ouure vn peu vne des fenestres de ta prison, comme Daniel, & jette tes regardz vers cete celeste Hierusalem, cete chere patrie, où demeure tō Createur. Et tiēs tous-jours fermée l'autre fenestre, qui regarde du coté de Babilone, je veux dire, du coté de

la

la terre, puis que tu n'y pretens rien qu'vn petit ſpaçe de ſept piedz, encore eſt-ce à louage, juſques à ce que les vers ſe ſoient ſoulez de ton corps. Laiſſe ces ſuperbes edifices aux hommes du monde, puisque c'et leur heritage; tu n'es pas né pour luy.

Que tes Pauilons ſont beaux, Seigneur, & tes Tabernacles magnifiques, diſoit Dauid, l'heure de mon depart ne ſonnera t'elle pas bientoſt, pour m'enuoler dans ce ſes-jour glorieux, où toutes mes pensées, tous mes deſirs, & toutes mes eſperances, logent par aduance? Ha que le Soleil va l'entement! ne ſera-ce pas bientoſt, Seigneur, que je termineray la courſe de ma cariere? O Paroles toutes d'amour! Que n'exercez vous ſouuerainement voſtre empire, ſur les cœurs les plus inſenſibles, puis que vous en auez le pouuoir? Car qui eſt-ce qui pourra re-

ſiſter

sister contre les charmes de voz douceurs?

Rendez vous à leurs attaintes, hommes du siecle, & changeant tout à coup de passion, & de discours, soyez l'Echô de ces diuines paroles; & ne vous plaignez jamais que de ce que le Soleil va trop lentement, puis que sa course tardiue, prolonge le terme de vostre exil, en cete terre estrangere, où l'on ne peut exercer d'autre metier, que celuy de souffrir, & d'endurer. Que si le monde veut par force que vous logiez dans des Palais, faites que vostre corps seulement y demeure, & à l'exemple de ce Royal Prophete, enuoyez toutes vos affections, tous vos desirs, toutes vos esperances, & toutes vos pretentions dans le ciel, pour y marquer vostre place, comme autant de fouriers. C'et l'vnique conseil que je vous sçaurois donner.

Estez

X Eſtez vous enfin rauy, & charmé, de ces beautez toutes platreés, qui par droit de fuze, & d'artifice font les ſouterraines, quād il leur plait. Laiſſez vous perſuader à la raiſon, vous ſerez bien-toſt auueugles, deuant ſes objetz de bouë, & de pouſſiere ſans perdre la vuë. Vous n'auez qu'à ſuiure le conſeil que S. Hieroſme donnoit à vne chaſte Romaine. Il luy repreſentoit que lors quelle ſe ſentiroit preſſée de quelque tentatiō de vanité, qu'a meſme temps elle leuat les yeux vers le ciel, parce que, quoy que nos yeux ne le penetrent point, il a cete ſecrete vertu touteslesfois qu'on le contemple des yeux de l'ame, auſſi bien que de ceux du corps, de conſoler l'eſprit en ſa foibleſſe, & de luy donner des eſlans de joye, par vne amoureuſe enuie, qui le poſſede à l'inſtant d'echeler ſes rempars d'air & de feu, dont il eſt enuironé. L'eſperiēce en eſt auſſi aizée

aizée qu'agreable. Ne refusez pas le present d'vn remede si pretieux, dans la maladie mortelle, dont vous estes attaint.

Ciceron ce malheureux si eloquent, presé de quelque sentiment de respect pour la vertu, nous dict auec ses paroles dorées, que si on pouuoit l'admirer à decouuert, que nous ne sortirions jamais hors du rauissement de sa beauté; He que sera-ce donc Seigneur, de nous, quand arriuez, à l'aide de vostre seule grace, dans cete celeste Hierusalem, nous contemplerons sans voile, & sans rideau, vostre diuine Majesté, si diuinement adorable. C'et ce qui fait dire à S. Bernard, *que la gloire en est si grande, qu'elle ne se peut mesurer: si lõgue, qu'elle n'a point de bout: si multipliée qu'elle ne se peut conter; Et en fin si pretieuse, qu'elle ne se peut estimer.*

Pensez, Pensez vn peu aucunes fois,

fois, hommes du monde, auec humilité, & ſans penetrer trop auant. Quel contentement ſera-ce de voir le nombre infiny de ces eſprits heureux, de qui les veſtemens ſeulement, ne peuuent ſouffrir de comparaiſon auec le Soleil. De contempler vne troupe innumerable de Cherubins, & de Seraphins, tous humiliez dans leur rauiſſement, & tous rauis dans leur humilité: Tous eblouis dans l'admiration où ils ſont, & tous admirables dans les extaſes de joye, & de plaiſir, dont ils ſont comblez. De conſiderer les autres Hierarchies des Anges, chacun dans ſon troſne, & chaſque troſne ſi eclatant, que tous les aſtres des cieux ſerojent inuiſibles, en preſence de leur lumiere. D'auoir touſjours cet objet adorable de la Vierge deuant ſes yeux. Object, dont la beauté eſt enuironnée de tant de gloire, de tant de grandeur, & de tant de
Majeſté,

Majesté, que les Seraphins en sont offusquez, les Cherubins eblouis, les Trosnes rauis, les Vertus extasiées; les Dominations estonnées: les Puissances emerueillées: les Principautez dans vne continuele admiration, les Archanges dans vn perpetuel transport, & les Anges, auec toute la cour des Saints, & des autres espritz heureux, dans vne soubs-mission de respect, & dans vn comble de joye, comme rabaissez soubz ses piedz, parmy les elans de mille delices, purement diuines, qu'ils goutent auidament.

Et tous ces Ruisseaux de miracles, de merueilles, de beauté, de grandeur, de gloire, de majesté, & d'eclat, se vont abismer incessamment dans cete source inepuisable de la *Trinité*. Source de biens si parfaitz: source, de contentemens si extremes: source, d'vn repos si grand: source en fin de feli-

citez si rauissantes, qu'on ne sçait rien faire qu'adorer, tous-jours adorer : car contempler c'et trop peu, admirer ce n'et pas assez, rien autre chose qu'adorer incessamment. Mais dans cete adoration, nauigeant sur ces ruisseaux ; on se laisse abismer auec eux, dans cete source sans fonds, de bonté, de plaisir, de quietude, & de bonheur. Ha quelle joye de se voir vni dans la Souueraine Ioye, & comme trãs-formé en Elle, de mesme que le fer en feu, dans la fournaise ! quel bien, de posseder parfaitement son Vnique! quel plaisir, de ne viure que dans celuy, qui cause, & qui produit, par sa seule presence, toutes ces contentemens ! Quel repos d'auoir pour fondement ce diuin Architecte, dont la parole a crée toutes choses. Et quelle felicité de posseder le createur de ce Paradis. Ne voir jamais, que Dieu, ne viure jamais, qu'en Dieu, & demeurer in-

incessament auec Dieu. Quel nom donnerons à cete joye? Auoir tous-jours Dieu dans son cœur, tous jours Dieu dans son ame, & d'estre d'Ame, & de Cœur, tous-jours en Dieu; Comment apelerons nous ces plaisirs? N'admirer que Dieu; & tout en luy; n'aymer que Dieu, ne parler qu'à Dieu, & n'entendre que Dieu; comment faut il dire pour exprimer toutes ces felicitez? si l'esprit se perd en ces pensees: si l'imagination se trouble en ces meditations? Et si les puissances de l'ame, tombent en confusion & en des ordre; par vn excez d'estonnement, toutes-les-fois quelles y songent. Adjoutons maintenāt à ces adorables felicitez, *l'Eternité*, pour terme; *l'Eternité*, pour duree; *l'Eternité*, pour limites, & *l'Eternité*, pour fin. Apres cent millions d'annees ce n'et pas vn siecle. Apres centenes de millions de siecles ce n'et pas vn an: Apres cent

mille millions d'annees ce n'et pas vn jour. Et apres le nombre de tous les nombres que vous sçauriez vnir, & ramasser ensemble, ce n'et pas encore vn moment. Tous-jours admirer, & posseder cete gloire, à jamais gouter, & ressentir ses delices, & pour vne Eternité, estre remply de Dieu, estre abismé dans Dieu, & n'auoir autre substãce qu'en Dieu mesme. Sans mentir je ne sçay où j'en suis. Il me semble que mon cœur se fond de joye dans mon sein, & que mon ame toute rauie, s'eschape peu, à peu, de sa prison, & qu'en fuyant, elle me fait mourir auec tant de joye, que je ne voudrois jamais faire autre chose. Tellement que la plume me tombe des mains, & si je la reprens, c'et pour m'entretenir, auec S. Pol, comme temoing de tous ces miracles. Ie ne suis plus emerueillé; o diuin Apostre, du langage que vous teniez en terre, au retour du

ciel,

ciel, lors qu'on s'enqueroit de ses merueilles, *I'ay veu*, leur disiez vous, *I'ay veu, I'ay veu*: c'et tout ce que je vous puis dire.

Et qu'est-ce que vous pouuez auoir veu, qui vous rauisse si fort? grand Sainct, si vous n'estez monté que jusques au troisiesme ciel, où le Soleil seulement, cet astre vagabond, & sujet aux Eclipces, tient sa court. Et toutesfois vous en estes eleué jusques aux transportz, & jusques aux extases, ayãt perdu la voix, & la parole, ou si vous parlez ce n'et que pour nous dire, *que vous auez veu. que vous auez veu, & que vous auez veu.* Est ce le grand & le magnifique Palais d'où ce flambeau du monde darde, & ellance, icy bas tant de lueurs, tant d'esclats, & tant de rayons, qu'on n'oze le regarder sans pleurer de temerité, à l'instãt mesmes. *I'ay veu*, repondez vous tous-jours. Et quoy encore de grace, seroit-ce les

Planetes, auec la reigle, & la mesure si diuinement compassees, auec lesquelles elles ourdissent, de leurs doitz rayonans la longue trame des Siecles, l'emailée en differentes couleurs, des Saisons, ou la lumineuse des Iours. *I'ay veu*, repetez vous encore. Ne seroit-ce pas en fin tes longs espaces de ce ciel, auec la riche matiere, si disputée, dont il est formé; ou bien tous les ornemens, dont son Createur l'a paré. *I'ay veu*, nous dites vous encore, *Et c'est tout.*

O glorieux Apostre, que vostre silence est eloquent: car en ne nous disant rien, vous nous dites tout. En vous taisant, vous nous preschez des merueilles, & en nous recontant, que vous auez veu, vous nous en declarez assez, nous imaginant qu'il vous est impossible de parler en terre, le langage du ciel, & consequament de donner vn nom aux beautez que vous

auez admirées. Ouy vous nous en auez dict assez, pour nous y faire penser toute nostre vie.

Ha que c'et auec beaucoup de raison, ô diuin Augustin, que vous pouuez publier, que si vne seule goute de ces douceurs eterneles tomboit dans l'enfer, que les damnez ne soufriroient rien! Puis qu'en effect le seul discours de ces foibles imaginations, que j'en d'escris sur le papier, donne de l'interuale, & du relache, aux suplices d'enfer, dont mes brutales passions, tirannisent mon ame.

Et vous, Royal Prophete, qui hurtez incessammét à la porte de ce Paradis, auec le pitoyable son de vos plaintes. Renforcez vos cris, & hurtez plus fort; on ne peut que louër vostre violence, puis que l'object en est si glorieux. Criez tous-jours, ne cessez jamais, & mourez en criant. La misericorde de celuy que vous apelez à

vostre secours, est trop grande, pour vous refuser l'entrée, aprez vostre mort. Criõs donc tous ensemble, d'vne mesme voix, à la porte de ce Paradis, & comme le Cigne mourons en chantãt, ou à l'exemple du Rossignol creuons de joye d'entendre la douce harmonie de nos plaintes, soupirant sans cesse, & d'enuie, & d'amour, aprés de si glorieuses felicitez.

De moy Seigneur je vous rends tout ce que vous m'auez donné, jusques à la derniere goute de mon sang, par la nouuele offre que je vous en fais, pourueu que je iouisse de ces contentemẽs eternels que vous auez preparez à vos eleus. Si le present de ma peau vous plait, faites moy écorcher, affin que S. Barthelemy me face place au dessoubz de luy. Si le sacrifice de mes os brisez, & de mes nerfs rompus, vous est agreable, qu'on me prepare des nouueles roues, pour acquerir la mesme re-

com-

compense de saincte Catherine. En fin precipitez moy dans l'enfer des suplices de ce monde, tout cela n'est rien, pourueu que je contemple vn jour les adorables Majestez, de vostre adorable face. Ie ne vous demãde pour present que des miseres, & pour grace, rië que des malheurs, à condition que ie vous voye vn moment seulement. Ie di vn moment, parce que je sçay bien que tout est eternel en vous, & que le plus petit instant de joye, selon ma fasson de conceuoir, que ie pourrois receuoir en vous, dureroit eternellement. Coupez donc Seigneur, trenchez, & rognez, cõme il vous plaira; je vous mets au pis faire de mõ corps, pourueu que mon ame vous voye, & vous contemple à son aize, c'et à dire, sans relache, & sans interuale. Face la mesme offre qui voudra, aux mesmes conditions, pendant que le temps des encheres de Paradis, dure.

de la creation *La lumiere soit faite*, & qu'elle eclata à mesme temps. Ditez s'il vous plait, encore vne fois, que la lumieré soit faite dans mon ame, & elle y luira tout à l'instant: je vous prometz que de ce diuin flambeau, que vous alumerez dans mon sein, mon cœur en sera le Papillon, tournoyant sans cesse, d'vn mouuement continuel, & amoureux, sa clarté rayonante, & adorable, jusques à ce qu'il aye rendu les abois dans ses flames, & vous entendez desja le bruit de ses soupirs, dans l'impatience, où il est, de posseder ce bien, puis qu'il se termine à la gloire de vostre Eternité.


Vander Horst inuent.
Corn. Galle sculp.



LE TOMBEAV DES PLAISIRS DE L'OUYE.

CHAPITRE II.



ALHEVREVX Monde, miſerable Vie! O que S. Iehan Chriſoſthome auoit le gouſt de l'eſpit bien eſpuré, lors qu'il choiſiſſoit pour ſa part, les afflictions, & les miſeres de la terre. Il auoit beau

beau demeurer au millieu des pom-
pes, & des magnificences, d'vn Empi-
re florissant, il y marchoit tous-jours
sur les espines ; quoy que les rues fus-
sent tapissées de fleurs, parce que son
cœur estoit sans cesse cloué à la croix.
De sorte que tous les objectz deli-
cieux, changeant de nature, pour luy,
en sa presence, il ne voyoit jamais
que des cloux, des lances, & de fouëtz.
Sainct Augustin, pressé d'vn mesme
sentiment, dans la meditation conti-
nuele où il estoit, des felicitez eterne-
les ne demãdoit rien à Dieu, que dou-
leurs, & que suplices, affin d'auoir cet
honneur de porter ses liurées. Et nous
pauures miserables, aueuglez des
yeux de l'esprit, aussi bien que de ceux
du corps ; Nous n'importunions ja-
mais le ciel d'autre chose, que de nous
donner des richesses, & des gran-
deurs. Sans considerer que les en-
fers ne sont plains, que de ceux, qui les
ont

sont possedées ; Et quelle gloire en mourant, d'estre precipité d'vn trosne dans des abismes.

Ce sont les maximes pour tant de ces esprits delicatz, & rafinez du siecle, qui ne font profession d'autre chose, que d'aler tous-les-jours à la chasse des biens ; & quand ils ont pris la proye, pour la manger, la mort les prend, & les vers les mangent ; O qu'il fait mauuais passer le fossé de cete vie en l'autre sur vne planche d'argent : car on court le hasard de glisser, & la cheute en est si effroyable, que je fremis d'horreur en y pensant.

Le monde ne produit rien de plus pernicieux que les richesses : c'et ce fruit deffendu, dont tous les enfans, suiuant l'erreur du Pere, veulent gouter. Mais que leur en reste t'il, apres auoir assouuy leur apetit, qu'vn regret eternel, & mille autres suplices de mesmes nature. Ce n'et pas

que les richesses ne soient en elles mesmes des objectz d'indifference, les considerant separées des cœurs, où elles s'attachent. Mais les affections, auec lesquelles on les possede, les rendent si mesprisables aux bons esprits, qu'ils ne les desirent, & ne les ayment que pour leur necessité, & pour celle des pauures.

Ce n'et point vn crime d'estre riche; c'et vn malheur seulemēt à ceux qui n'e sçauent pas se seruir de leurs thresors. Parceque dans la puissance où ils sont de posseder tout ce qu'ils desirent, ils n'ont point d'autre nourrice que la volupté. Leurs passions souueraines leur donne la hardiesse de tout entreprendre, & le loisir aussi de s'en repentir bientost. Mais comme cete cariere est trop spatieuse, ie reserueray la suite de ce discours, pour le Chapitre ou elle est affectée.

Les Epicuriens estoient en dispute

pour

pour ſçauoir ſi l'eſprit eſtoit plutoſt rauy de la beauté des objects, que de la douceur de l'harmonie. Les vns tenoient le party de la Vuë, les autres celuy de l'Ouye; Et moy ſuiuant l'opinion des ſages, je ſoutiens, que pas vne des deux n'eſt point capable de nous charmer, ſi ce n'et que d'une volõté determinée nous le deſirions auec paſſion; encore faut il croire, que ce ne ſeront point ces vains plaiſirs; qui nous rauiront l'eſprit, & qui nous charmeront les ſens; mais plutoſt noſtre folie, dont la maladie ſecrete, & incognue, nous auroit rendu le gouſt de l'ame ſi depraué, que de nous laiſſer charmer à tous momens par toute ſorte d'objetz.

Les Atheniens auoient mis la Muſique au rang des plus grandes de leurs Deeſſes. Ce qui rendoit les muſiciens, & les joueurs d'inſtrumens ſi recommandables, que les plus ſages

de leur secte faisoient profession d'y estre sçauans. De sorte que le nombre de ces menetriers estoit si grand, que l'air des enuirons ne retentissoit jamais que du bruit de leurs concertz. Que si vous voulez maintenant que je vous die, à quoy tout cela s'est terminé. Faitez moy voir la sale du bal, & je vous aprendray des nouuelles des violons. En ce temps là, les plus grands se meloient de battre l'air de leurs cris enrouez, aussi bien que de leurs soupirs, & de leurs sanglotz. Neron jouoit parfaitement de diuerses sortes d'instrumens, mais fut il jamais homme plus malheureux que luy, puis qu'auec toute sa science de musique, il ne sçauoit pas mettre d'accord les puissances de son ame. De maniere que la melodie de ses instrumens, ne charmoient de joye, que les demons. Et l'on remarque encore, qu'apres sa mort, on ne donna point d'autres cloges

ges à sa memoire, que ceux que les bateleurs, & les menetriers, remportent pour recompence, à la fin d'vne farce; n'est ce pas vne belle vie d'Empereur?

Les Romains ont esté idolatres de ces resonantes vanitez, car leurs Amphiteatres n'estoiẽt euuironez, que de ces vendeurs de fumée, qui au son de leurs instrumẽs metoient la folie aux encheres. En effect, ils ne vẽdoient riẽ que de l'air, & du vent, & toutes fois leur marchandise estoit à si hault prix, que les plus grands y employoient vne grande partie de leur reuenu. Thibere en auoit pour cinc cens, mille escus: Neron pour vn million, & Galba pour d'auantage encore. Mais comme ils n'acheptoyent aussi que du vent, ils en deuindrent à la fin si remplis, qu'ils furent metamorphosez en vent; puis que de tous leurs esbatz, de mesmes que de leurs grandeurs, il ne nous en reste autre chose.

Nous lisons de la belle Flora, Atheniene, quelle auoit des yeux à rauir les cœurs, & vne voix, à charmer les ames. Mais si ses yeux estoient faicts de la mesme matiere que ceux, d'ont on publie au jourdhuy, les douceurs inuisibles, & les appas de mesme nature, il faut croire que celuy, qui nous chante à vn ton si haut leurs perfections, estoit fol, ou auueugle: car à ne mentir point, si la Nature ne change de moule, nous ne verrons jamais au monde, que des yeux chassieux, & tous rouges de la defluxion continuelle de leurs miseres. Non plus que des voix enrouées, qui ne sçauroient chanter des chansons, que sur l'air de la mort.

Les Poëtes nous ont laissé de belles moralitez, dans leurs reueries. Ils nous representent vn Orphée, qui au son de sa lire attire les arbres, & les rochers; mais non pas les hommes

mes,si ce n'et les fols, ou les enragez, puis que les Bachantes, le dechirent en pieces. Ils l'enuoyent aussi dans les enfers apres sa mort, où il ne fait que des merueilles inutiles, luy ayant accordé pour recompence, tout ce qu'il desire, aux conditions qu'ils n'en jouira jamais. Ils nous represen-tent encore, d'vn mesme pinceau, les Sirenes enchanteresses, dont la forme à demy brutale, ne charme en effect que ceux, qui en ont la qualité. Cela veut dire, qu'il faut auoir l'esprit bien foible, pour ne resister point contre les apas d'vn air batu, & contre des douceurs d'vn vent doucement glissé, & porté dans l'oreille, auec poix, & mesure.

L'Histoire d'Anacreon Thebain est digne de risée! Quand apres a-uoir chanté tout vn jour aux nopces d'Alcinoe, on luy donne pour guer-don, vne couronne de fleurs; recom-

pence veritablement conuenable aux fruits de ses trauaux: car comme la marchandise qu'il auoit vendue s'estoit euanouie en la liurant, les fleurs de sa couronne estoient de mesmes fletries, auant qu'on les mit sur sa teste. Chantez donc, tant qu'il vous plairra, hommes du monde, aux festes des nopces, où la vanité vous inuite tous les jours. Ie vous prepare des couronnes des fleurs au couchant du Soleil, pour vostre recompence.

Ha! que les dernieres chansons de Neron estoient effroyables, lors que pressé de sa concience criminele; il s'escrioit, que son malheur estoit sans exemple, puis qu'au millieu de ses felicitez il mouroit de tristesse, & qu'auec tous ses thresors, il n'auoit encore peu trouuer à vendre, vn seul moment de repos. Il auoit beau jouer des instrumens; ses soupirs, & ses sanglotz luy

luy faisoient tousjours vn nouueau concert de musique. On auoit beau chanter jour, & nuit, à ses oreilles. La memoire de sa vie passée, chantant encore plus hault, tenoit le dessus en cete musique. De sorte qu'il repetoit luy mesme souuent ce motet de chanson, que ses miseres luy auoient apris; O que mon sort est effroyable! Ie possede tout, & tout me deffaut pour mon contentement.

Combien y a t'il encore dans le monde de ces Nerons, qui au millieu de leurs plaisirs ont l'esprit à la genne, sçachant que la nature où ils rient, & où ils chantent, ne peut prendre terre, qu'au port du Tombeau, d'où elle s'aproche incessament? Ils ont beau attirer tous les bateleurs, & tous les menestriers aupres d'eux, pour leur donner du passe-temps. Ils leuent tousjours la teste en hault, pour

ſçauoir où ils en ſont ; & comme la carte de cete mer eſt incognue aux plus experts Pilotes,le calme ſouuent eſt leur tempeſte, puis que dans la bonaſſe, l'orage de la mort les vient acueillir. Paſſez donc voſtre vie en chantant, hommes du ſiecle ; je ſçay bien que le dernier motet de voz chanſons ſera lugubre, & funeſte, & que vous direz auec ce miſerable Empereur, que vous mourez enragez, du regret d'auoir vecu foux. Que penſez vous que c'et de viure contant; Croyez vous que le repos conciſte à ouir chanter vne douce voix. Tous ces plaiſirs paſſent comme les autres, & ne font que chatouiler l'oreille,que s'ils entrent dedans, le nombre des deplaiſirs & des inquietudes, qui ſont antez dans noz ames, nous en oſtent le ſentiment.

Salomon eut peu faire vne grande armée des Muſiciens de ſa cour, comme

me estans sans nombre,& il est croyable, que chacun à l'enuy employoit tous les charmes de son industrie, & de son art, pour donner du plaisir à ce Prince. Mais quoy qu'il ne sceut pas chanter, il leur respondoit tousiours sur vn mesme ton,à la fin de leurs concerts ; *Que tout n'estoit que vanité, & que l'enuie d'ouir vne plus excelente musique, le pressoit continuellement.* Et en effect il auoit beaucoup de raison à tenir ces discours : Car apres tout, ce n'estoient que des miserables, qui se metoient vainement en peine de charmer ses miseres,au son d'vne voix tremblante de foiblesse, comme tirãt sans cesse aux abois. Et je veux croire, que la consideration de cete verité obligea Philipe, Roy de Macedoine, à ne faire aprendre à chanter qu'vn seul de ses pages, se contentant, que celuy la, luy vint chanter à son leuer, tous les matins ce bel air, *Qu'il se*

sou-

souuint, qu'il estoit homme, & que ses grandeurs ne l'exempteroient pas de la mort. C'et cete seule chanson qui peut charmer les bons espritz, quelque voix enrouée qui la chante, parceque le sens, & les paroles, en sont egalemēt admirables. Grands du mōde, faictez chanter ce bel air, dans voz concertz, si vous voulez que vos musiciens ne vous vendent plus du vent, & de la fumée: car il vous faut representer que toutes les-fois que vous tombez, en vn excez de foiblesse, par vn excez de complaisance, à ouir ces trompeuses Sirenes, ce ne sont plus les hommes qui chantent, ce sont les demons, puis que vostre ame criminele, est abandonée à ce faux contentemēt. *Fermez la porte de vos oreilles aux vanitez*, dict le Prophete, *puis que ce sont autant de pirathes d'enfer; qui pour en peupler les abismes, tuent les corps, & enleuent les ames.*

Il y a diuerses sortes d'harmonie: les vns tiennent pour celle de la voix, comme Alexãdre; mais chose estrange. Ce grand Monarque tous-jours inuincible, se laisse vaincre à la premiere attainte d'vn petit coup de vent, qui luy frape doucement l'oreille. Toutes-fois je ne m'en estonne pas, quand je me represente que sa teste estoit plaine de vent, comme plaine d'vne fole ambition de conquerir vn nouueau monde, & apres tant, & tant de triomphes, les vers l'ont à la fin conquis.

Les autres n'ayment que celle des instrumens, comme Eliogabale. C'estoit tous-jours la premier entrée de ses festins, où il paroissoit grandement prodigue. Cete ame, toute noire de meschancetez, auoit iuuenté c'et artifice, de faire retentir l'air qui l'enuironnoit, de la melodie de mille instrumens, affin sans

dou-

doubte, qu'elle n'ouïsse pas le bruit de tonnerre de la Iustice diuine, qui gron-doit sur sa teste ; & son inuention reusit à son dommage : car il n'en-tendit pas le bruit des aproches de la mort, estant telement surpris de sa ve-nue, que la rage, & le desespoir, luy arrachent le dernier soupir du sein.

Ceux là ne se plaisent qu'à ouir la melodie des trompetes ; & des tam-bours, comme Cirus ; Mais ce mal-heureux Monarque ne se represen-toit jamais, que ces mesmes trompe-tes, & ces mesmes tambours faisoient entendre leur harmonie dans les fune-railes, aussi bien que dans les triom-phes, puis que de cete verité, il en fut bientost l'exemple.

Ceux cy ne respirent qu'aprez la nouuele harmonie de l'eloquence; comme Pirrhus, ayant tous-jours son Cineas pendu à l'oreille. Et si jadis Amphion faisoit bastir des viles, par la

la puisance de sa voix, ce nouueau musicien les prenoit, par la force de son eloquence. Cependant ce miserable Prince ne songeoit point, que tout ce que Cineas luy pourroit conquerir par les charmes de ses paroles de vent, vn autre petit vent contraire, luy en pouuoit rauir la jouissance, comme il arriua, & l'histoire en est remarcable. Ce Prince n'estoit animé que d'arrogance, & dans l'excez de son ambition, il ne respiroit que l'air des louanges, qu'on luy donnoit prodigalement. Mais desslors que le crime de son orgueil fut dans son enormité, le ciel se seruit d'vne nouuelle pierre, pour abattre ce nouueau Goliat, & le coup de sa cheute fut assené sur l'oreille, affin de rompre, & de briser la porte par où tant d'offences de vanité estoient entreez. De sorte que l'Enchanteur, & l'Enchanté seruirent de jouët à la fortune, ne charmant plus

les esprits que de compassion, au recit de leurs miseres.

Ie veux maintenant vous represen-ter au naturel le dommage de la consequence de tous ces argumens, que ie vous ay mis en forme, sur le subjet de vostre vie, & soubs l'exemple d'autruy. Vous vous plaisez donc à ouir chanter vne belle voix, & dans la foiblesse de vostre humeur, vos cœurs se fondent de ioye, en entendant vne si douce harmonie; C'est dequoy ie m'estonne: car ie ne sçaurois comprendre, quel contentement, il y peut auoir, d'ouir siffler vn sifflet de chair infectée, qui d'vn mesme coup de vent, vous enuoyera, & la puanteur au nez, & le son importun dans l'oreille. Il a beau fredonner & battre l'air subtilement, à coups redoublez, les relasches, & les interualles de l'haleine du siffleur, nous en doiuent faire mespriser la melodie, puis que ce n'est

autre

autre chose, que le resonnement d'vn Echô, formé dans la cauerne des paumons, d'où il sort peu, à peu, auec la vie. I'ay ouy autres-fois ces Amphions de la court, qui font profession d'enchanter tout le monde. Mais apres les auoir escoutez trop long temps, je raportois tousjours le prix des louanges, que je leur voulois donner, aux Rossignols de mon jardin; jugeant sans passion, qu'il chantoient mieux qu'eux. Et à propos de chanter la bele chanson, que cet, que celle de l'Ecclesiaste, *Souuienne toy de la mort, & tu n'offenceras jamais Dieu.*

O qu'il y a du plaisir, me direz vous, d'entendre haranguer vn luth, & d'ouir des cordes animées de mille sortes d'appas, par la main enchanteresse d'vn excelent joueur: voila de beles paroles, mais il en faut maintenant chercher la raison. Ce qui vous charme, n'est autre chose, que deux ou

trois meſchans boyaux de bettes brutes, deſechez au Soleil, tendus ſubtilement, & pinſez d'vn doit pipeur, qui vous fait mille tours de paſſe paſſe ſur les cordes, affin que vos eſpritz tõbent en foibleſſe, en ſe laiſſant rauir de ſi peu de choſe. Ie ſçay bien, qu'on fait ſoupirer vn luth, qu'on le fait plaindre, & qu'on luy fait exprimer en termes plus eloquens, que l'Eloquence meſmes, les ſecretes paſſions de l'ame; mais ſi vous voulez donner vn nom propre à tout cela; comment l'apelerez vous? Sera-ce rauiſſement? il n'y aura donc que les fols de rauis. L'apelerez vous charme? les lourdauts y conſentiront, puis qu'ils mettent au rang des miracles, tout ce qu'ils ne peuuent comprendre. On à beau celer la verité: les ſages la decouurent touſ jours, pour luy redonner l'eſclat, & le luſtre, qu'on luy a voulu oſter. I'ay ouy diuerſes fois les plus excelens

Mai-

Maistres, en cet art de pincer delicatement la chanterele d'vn Luth; mais je ne pouuois jamais leur preter qu'vne oreille, parceque de l'autre, ma memoire me faisoit ouir cete diuine chanson de Salomon, *que tout est plain de vanité.*

Iouez donc de toute sortes d'instrumens, hommes du siecle, & tenez à gages leur harmonie pendue à voz oreilles. Ce n'et pas par ce chemin là, qu'on va en Paradis. Que si vous ne pouuez forcer vostre humeur à mespriser la melodie des instrumens, pretez vostre attention à cele du Soleil, puis que c'et vn nouueau Luth, pincé delicatement par la main de la Prouidence Diuine, & si Elle ne luy fait jouer que des courantes; c'et pour vous faire hater le pas, le suiuant en cadence, vers l'occident de vos jours, où vous pouuez trouuer l'orient d'vne lumiere eternele.

Platon a souttenu que les cieux, & les astres estoient autant d'instrumens; qui d'vn mesme accord faisoient resonner incessament les merueilles de leur Createur. Mais le Royal Prophete, laissant l'esprit de ce payen, dans le concaue de la lune, a pris son essor bien plus haut, quand il nous dict, que non pas seulement les cieux, mais toutes les choses crees, ont des voix, & des langues, pour chanter & pour publier, la gloire de ce grand Dieu. Telement que tout cet vniuers n'est qu'vn concert de musique, où tous les genres, toutes les especes, & tous les indiuidus de tout ce qui subsiste icy bas, tiennent chacun leur partie. Le Soleil auec tous les astres font le dessus: le feu, l'air, & les oyseaux ensemble, font la haute contre. Les bestes brutes, les arbres, & les fleurs, font la taile, la terre auec les rochers, les fleuues, & les fontaines font la basse,

&

& le premier Mobile bat la mesure,& marque la cadence ; mais c'et tousjours sur le ton que la Prouidence Diuine luy donne ; Et l'homme seul escoute cete charmante musique, comme si elle ne se failoit que pour luy ; ie dy l'homme sage : car les fous sont sourds à ces diuines melodies.

Ramanteuez vous maintenant ce bel air que les astres chantent : *Que tout passe, que tout s'enua, & que de leur cariere ronde, les tours en sont limitez, aussi bien que les espaces.* Le feu, l'air, & les oyseaux chantent la mesme chose, en autres termes, disant: *Que l'vniuers vielit tous-jours, & que le temps qui tient conte de ses années se deuore peu à peu luy mesmes.* Les bestes brutes, les arbres, & les fleurs nous chantent cete verité, sur vne pareille note : *Que rien ne vit icy bas, puis que tout y meurt sans cesse.* Et la terre, auec les rochers, les fleuues, & les fontaines nous disent

ſur vn meſme ton : *Que la nature ne nous aprend qu'à ſouffrir, & qu'à mourir, puis que d'vn effort continuel, les miſeres nous entrainent dans la ſepulture.*

Debouchez donc vos oreilles, hommes du monde, pour ouir l'harmonie d'vne ſi excelente muſique, & ſi vous voulez, joignez y la voix de vos ſouſpirs, & celle de voz regretz, cōfeſſant, puis qu'il eſt vray, *Que tout n'eſt que vanité, & que nous courons inceſſament à parte d'haleine, vers cete ſepulture touſjours ouuerte, où la nature, elle meſmes, nous precipite.* Ie reuiens dans mes premieres traces.

Auriez vous de la paſſion à ouir les fanfares des trompetes, dans les champs de bataile ; vous ne conſideres pas, que ce ſont autant de funeſtes cloches, qui le plus ſouuent apelent vos amis, à vos propres funerailles. De ſorte que ce ſont les trompetes du jour du jugement, puis quelles

les vous somment de comparoistre deuant le Trone de ce redoubtable Iuge, pour entendre prononcer l'arrest de vostre dampnation.

Demandez à S. Hierosme, de quel frisson de peur, & de quel tremblement d'effroy, il estoit agité du seul bruit imaginaire de ces trompetes. Ses cheueux, quoy que tous gris, de la sueur de ses trauaux, s'cherissoient sur sa teste, son sang tous-iours bouillant dans la fornaise ardante de son amour, se geloit dans ses vaines, & son corps fortifié d'vne esperance sensible de salut, chanceloit encore de foiblesse, dans les trances de cet estonnement.

Et vous auez ceste criminele audace de chercher voz esbatz,& voz cõplaisances dans les funestes concertz des trompetes,au lieu d'en fremir de peur, & d'en palir de crainte, ne pouuant sçauoir au vray si ce ne sont pas celles de la mort, qui vous apelent au

jugement ; O Dieu de misericorde, faites, s'il vous plait, que leur son effroyable frape sans cesse à mes oreilles, au hasard d'en mourir d'effroy, & d'aprehension ; affin que mon ame soit tousjours en alarme, comme sommée, de comparoistre deuant vostre diuine majesté. Ie ne veux jamais entendre d'autre melodie, je renonce à celle des luths, puis qu'en ce dernier jour, les Anges ne sonneront que de la trompete. Ie m'esgare souuent.

Vous laisseriez vous aussi rauir aux doux accords d'vne langue menteuse, qui ne vous debitera jamais que les ruses, & les piperies d'une malice noire. Ciceron parmy les Romains, & Demosthene parmy les Grecs, ont remporté toutes les couronnes de vent, & de fumée, que l'on destinoit à l'Eloquence : car quelles merueilles croyez vous que Ciceron aye faites dans

dans le Senat, où il paroissoit sur son trosne, à la compagnie de ses graces trompeuses, & de ses majestez à deux visages. Il y a souttenu effrontement, le vice, selon la passion qui l'animoit; il y a persuadé puissamment la tirannie, & la cruauté, auec de paroles de miel, & de sucre. Il si est estably luy mesmes souuerain, pour y faire regner son humeur, plutost que la justice. En fin il y a debité toutes-les subtilitez crimineles d'vn esprit ambiteux, & arrogant, qui n'aspire qu'a la domination, quelque iniuste, quelle puisse estre. Tournons maintenant la medaile, pour voir à qu'oy s'est terminé tout cela. Ie veux qu'il aye conquis, auec les seules armes de son eloquence, mille couronnes d'honneur, & de gloire; mais ne sçait on pas quelles estoient si pesantes, que sa teste succomba en fin, soubz leur faix.

Demosthene faisoit le mesme per-

ſonnage, ſur vn autre theatre; il y preſchoit la Vertu, ſans la cognoitre, & y condempnoit le Vice, en le ſuiuant. Tous ces charmeurs d'oreilles, & tous ces enchâteurs d'eſprit, ſe charmoient eux meſmes les premiers, & s'enſorceloient ſi fort de vanité, qu'ils ne viuoient que par la voix, & comme elle ſe forme de l'air, leur gloire eſtoit de meſme nature.

Il n'eſt rien de plus effroyable à ouir, que l'eloquence du monde: c'et vne muſique de demôs, qui à diuerſes parties, ne chantent que des airs de trahiſon, de luxure, de mediſance, & de blaſphemes. Ie vous laiſſe à penſer de quels crimes ſont attaintz ceux qui ne ſe plaiſent qu'a l'entendre. Helas Seigneur, permetez moy en chantant, de vous prier auec le Prophete, *Que vous ouuriez mes leures, affin que ma bouche annonce inceßamment la gloire immortelle de vos louanges.* Car

c'et

c'et à ce coup Seigneur, que j'ay reso-lu de ne parler jamais que pour vous louer, & de tenir à toute heure ma partie en ce diuin concert de musique, que je vous ay preparé dans mon ame, où mes os, mes veines, mes nerfs, mes arteres, mes sens, & toutes les autres parties de mon corps, chanteront incessamment ce bel air que les Anges ont composé. *Trois fois sainct est le Seigneur, ce grand Dieu des armees, & trois fois adorable, ce souuerain Createur de l'vniuers*, pour qui mon cœur souspire tant, & tant de fois le jour, & pour qui mon esprit n'est jamais en repos, icy bas, comme, ne pouuant viure sans luy, ny elloigné de luy. Ie veux que l'harmonie, de ce diuin cantique, soit la seule musique de voix, d'instrumens, de trompetes, & de eloquence, qui charmera d'oresenauant, mon ame, par mes oreilles.

Loing de moy, trompeuses sirenes,

puis

puis que d'vne voix de Demon, vous m'attiriez insensiblement dans les enfers, vos enchantemens, n'ont plus de pouuoir; j'en ay rompu les charmes. Loing de moy, funestes instrumens de ma perte, puis qu'au bruit de vos piperies, si resonnantes, vous me conduisiez à pas lents, dans le tombeau des damnez. Loing de moy, tromperes, & tambours, puis que vous ne me parliez jamais que de mortz dans vn champ de Bataile, ou l'honneur n'est que de fumée, la gloire de vent, & les couronnes de poussiere. Ce n'est pas, que je n'ayme la guerre, & que ie ne me plaise à me trouuer dans les assautz: Mais c'et la guerre contre les demons, la chair, & le monde. Et en ces combatz, les souspirs de mes offences, sont mes trompetes, & les cris de mes regretz, mes tambours. Et je suis encore dans vn continuel assault, de cete Hierusalé celeste,

leste, auec les seules armes de la croix à la main. Suiuez moy en cete resolution que j'ay, d'escheler ses murailles, & je vous promette en recompence, non pas, vn renom de dix ans, ou d'vn siecle, & moins encore des courõnes de lauriers, que le temps flestrit à toute heure : mais bien vne Glorie eternelle, & mille couronnes de felicité, qui n'ont point de prix, puis que Dieu les fait, & que Dieu mesmes les donne.

Loing de moy en fin, trompeurs apas de cete fauce eloquẽce des hommes. Ie n'ay plus d'oreilles pour ouir vos accords enchanteurs, le ciel parle maintenant à moy, il faut, que je l'escoute. Ah quel discours ! Ah quelle eloquence ! O ciel parlez tous-jours, & ne cessez jamais: car je commence de mourir de joye, continuez donc s'il vous plait, affin que j'acheue: j'en suis aux abois, dans les rauissemens ou

m'auez

où m'auez elleué. Ouy je meurs d'aize, & de plaisir: parlez, parlez encore. Mes sens sont des-ja insensibles: mes espritz s'eschapent peu, à peu, de mon corps, à la derrobeé, & m'on ame est sur le point de s'enuoler, si vous lachez seulement vne seule parole. Helas Seigneur, vous ne voulez pas que je meure dans ces extases de contentement, vous auez imposé silence à cete voix celeste, dont vous estiez l'organe. Ie subis auec humilité ces dures loix, que vous m'ordonez; mais permetez moy de me consoler en cet espoir, que la priuation de ce bien, ne sera pas de longue durée.

Voilla l'image, hommes du siecle, de tous ces faux plaisirs de melodie, dont vous vous laissez si folement charmer. Reste maintenant à vous faire voir, dans vn mesme tableau, les veritables contentemens qui se trouuent dans la celeste harmonie,

monie, dont Dieu rauit les ames, qui s'esleuent à sa contemplation, & j'en tireray le premier exemple de cet ornement d'humilité, ce grand S. François; Quand tout embrasé, des plus viues ardeurs de son amour; l'adorable object de ses affections, je veux dire son bien aymé, luy enuoye expres vn chantre de sa musique, lequel au son de sa voix, & de sa lyre, rauit si puissamment ce parfait amoureux, qu'il s'imagine, qu'il croit, & qu'il ressent sensiblement, que toutes les douceurs du Paradis, sont encloses dans son ame. Et toutes fois il n'a ouy qu'vn seul accẽt de voix, & qu'vn seul coup d'archer. Imaginez vous quelles delices on peut receuoir, d'entendre la musique entiere, de tous les Anges ensemble.

Ditez nous en quelque chose, grand Sainct; mais quelle demande vous fay je, puis que vous estes elleué

dans

dans les transportz d'vne joye, qui n'a point de nom, & dans les rauissemens d'vn plaisir, qui ne se laisse gouter qu'au cœur, & qu'à l'ame; parce qu'ils sont toux deux egalement muetz. Mais toutes fois vostre impuissance à nous exprimer ces felicitez, nous paroit si eloquente, qu'elle donne assez de sujet à nos imaginations, pour entretenir continuellement nos espritz, en ces douces pensées, Il nous sufit.

O qu'il est d'ouir, d'escouter dans les simetieres la musique des mortz, faisant resonner, d'vne voix muëte, mais diuine, ce bel air, aux oreilles des bons espritz. *Qu'ils ont esté comme nous plains de vent, & de fumée, & que dessors que la vostre a esté creuée, ils ont esté reduitz à leur premier neant.* N'est ce pas vn bel air dont voicy le refrain encore, *Qu'il n'est rien de durable cy bas, & que comme nos corps courent sans cesse,*

tesse, d'vn pas precipité, dans le cercueil, nos ames de mesme d'vn mouuement contraire, mais continuel, roulent en foule, dans les abismes des enfers. Escoutez vne nouuelle musique.

On lit d'vn deuot Religieux : Lequel presśé de cete sainte enuie, d'entendre vn seul ton de la musique de Paradis, s'en va promener dans les bois : où Dieu exauçant, en quelque fasson, ses prieres, luy fait voir vn petit oyseau, dont les plumes estoient richemente mailées de toutes ces belles couleurs, que le ciel nous fait admirer dans les enseignes de la paix qu'il nous a promise. Et en volant d'vn arbre à l'autre, il degoiset de si douce chansons, & le ramage de leur harmonie estoit si delicieux, qu'il en demeura raui, & comme charmé l'espace de cinq cens ans, dont Dieu voulut prolonguer sa vie. Et l'histoire en fut decrite tout au long, par l'Abé, qui

viuoit au retour de ce bon Religieux. Ie vous laisse à penser, si l'estonnement n'en fut pas aussi grand, que le miracle.

Quoy, vn petit oyseau du ciel, tiendra nos espritz en extase, durant des siecles, auec la seule melodie de son sifflet. He que seracce donc, d'ouir l'harmonie de tous ces diuins concertz de musique, chantee à neuf cœurs, par les neuf Hierarchies des Anges? Que sera-ce si la seule pensée, sans objet determiné, ne pouuant comprendre la moindre partie, de ce qui en est, nous transporte hors de nous mesmes, par des effortz de rauissement?

Helas, Seigneur, n'ouuriez vous plus la voliere de vos oyseaux, pour m'en faire ouir icy bas le diuin ramage? Le bruit importun de cete musique de la terre, me choque si fort les oreilles, & l'esprit tout ensemble, que je

je ne sçay où j'en suis. I'ay beau fuir de tous costez: la vanité du mõde chãte si haut, que le son en vient jusques à moy. Degoisez, degoisez donc voz celestes chansons, ô diuins oiseaux, pour rompre le charme de cete Sirene, qui me poursuit en tous lieux. Car il est croyable, qu'apres auoir ouy la melodie de vostre musique, je mespriseray celle des hommes & n'auray plus d'attentiõ, que pour vous escouter. O charmante musique! puis que les accords tiennent si bien d'accord, les sens, les espritz, & toutes les facultez de l'ame, qu'on jouit par l'oreille, d'vn comble de repos. C'en est fait: je n'auray plus de passion doresenauant que pour en ouir vn jour, la celeste harmonie.

Ce grand *Sainct* Augustin; mais grand en toutes choses, ne parloit d'ordinaire que de l'enuie, qu'il auoit d'entendre la musique des cieux, &

d'y tenir vn jour sa partie. *Quand joindray-je ma voix, disoit il, à celle des Anges, pour chanter auec eux, la Gloire du Seigneur? Je voudrois bien des-ja commencer d'entonner quelque petit motet; mais je ne sçay comment dire, je ne cognois point les notes de cete musique, & ma voix est trop enrouée, pour en prendre le ton; Que feray-je donc, dans l'enuie pressante, où je suis, de chanter. Mon ame fay resonner jusques au ciel, la melodie de la volonté que tu en as; affin que ton impuissance mesme ne soit pas in vtile: Et toy mō cœur, suplee par la force de tes souspirs, a la foiblesse de ma voix, & de la sorte fay vne chanson toute d'amour, de tes sanglotz, & de tes plaintes: Car de quelque fasson que ce soit, il faut que je chante incessamment la gloire de mon Dieu, je dy incessamment, puis que dans le relache, je cesserois de viure.*

C'et le sens des diuines pensées de ce grād sainct, dās les elans amoureux, où

à tou-

à toute heure, il se trouuoit icy bas, ne sçachant viure eloigné de celuy, pour qui seul il viuoit. Chantez donc auec luy, ne pouuant comme luy; hommes du monde, & redites souuent la chanson de ces charmantes paroles, puis que la seule melodie est capable de rauir vos espritz. Ou bien soyez l'Echô du Prophete. Quand il dict, *Seigneur ouurez mes leures, & ma bouche publiera vos louanges.* De moy j'y adjouteray, qu'il ouure aussi mon cœur, affin que son sang repandu en ruisseaux, chante auec la voix de son petit murmure, qu'il meurt delicieusement de l'amour du ciel, & de la haine de la terre.

Ie ne contemple jamais des yeux de la pensée, S. Lidiuine, eleuée sur vne montaigne de miseres, à la vuë de tout l'vniuers, que je ne sois egalement estonné de peur, & rauy de joye, puis que c'et vn objet à deux visages

qui d'vn coté, nous represente toutes-les gennes, & tous les ſuplices du monde, & de l'autre, tous les trophées de la conſtance, & toutes-les couronnes de la magnanimité: car en effect, ſi je la regarde des yeux du corps, je la vois enſeuelie toute viuante dans vn tombeau, où les vers, à l'enuy des douleurs, rongent ſans auidité, ſes entrailes, pour en acroiſtre le marthire, en prolongeant le terme de ſa fin. Mais ſi je la conſidere des yeux de l'eſprit, elle me paroit couchée ſur vn lict de fleurs, ou comblée de plaiſirs, qu'on ne ſçauroit exprimer, & moins encore reſſentir, ſans mourir de joye; elle châte les merueilles de ſon Dieu. Imaginez vous ſi l'harmonie en deuoit eſtre agreable. Son corps eſtoit couuert d'vn nombre infiny de playes, & la plus petite eſtoit incurable. Mais c'eſtoient autant d'inſtrumens de muſique, accordez au ton de ſa con-

constance, qui faisoit le dessus en ce concert, dont la melodie estoit si charmante, que les Anges decendoient, des cieux pour l'escouter.

Iob ce miracle de patience, ne fit il pas aussi sur son fumier, vn nouueau concert de musique, l'ors qu'enuironé de douleur, acablé de misere, & metamorphosé de corps, en vn bourbier puant, & infect, il chante ce bel air à l'honneur de son Dieu; *Ha que vous me consolez grandement, Seigneur, en m'afligeant de mesmes.* Et c'estoit, sans doubte, pour le remercier du present des afflictions, qu'il luy auoit enuoyees. Sa magnanimité faisoit le dessus, son amour la haute contre, sa confiance la taile, son humilité le basse, & les Anges batoient la mesure, ô adorable musique! puis que Dieu mesme l'escoute atantiuement, & y prend ses plaisirs.

Hommes du monde, serez vous

donc touſ-jours muetz ? Ie ne dy pas dans vos miſeres ; car vous criez aſſez haut, importunant ſans ceſſe le ciel, du bruit de vos ſoupirs, & de voz larmes mercenaires. Mais dans vos felicitez pretendues, comme obligez de rendre graces, à celuy qui vous en permet la jouiſſance. S'il vous comble de biens, publiez au moins ſa bonté ; s'il pardonne vos erreurs, ne retenez pas les louanges à ſa miſericorde, de peur que les pieres meſme inſenſibles, ne vous en reprochent l'ingratitude au jour du jugement.

Ie chanteray à jamais vos miſericordes, Seigneur, diſoit Sainte Thereſe, *Ouy je les chanteray vn jour, mais d'vne voix eternele, qui ſans relache, ſans interuale, & ſans prendre l'haleine faira reſonner hautement ſa melodie dans les cieux.*

Helas, Seigneur, vous me forcez bien de chanter vos miſericordes, quand

quand je n'en aurois point d'enuie, puis qu'à toute heure, ou plutost à tous momens, mes crimes somment vostre Iustice de m'engloutir, & elle ne le fait pas pourtant. Ce qui m'oblige d'ouurir la bouche, pour publier tout à la fois, & vostre bonté, & ma malice Mais ne vous lassez pas s'il vous plait, de me pardonner, puis que je respire tous les iours à la veile de ma conuersion, par vn desir extreme de changer de vie. Ce n'est pas que je ne remette incessamment la partie au lendemain. Mais il ne tient qu'à vous Seigneur, de marquer ceste heure mesme pour la derniere de mes delais. Que si la liberté, que vous m'auez dõnée, ne souffre point de violence; Ie me sers de la mesme franchise, auec vostre permission, pour choisir de vos graces, celles qui ont plus d'effort & de vertu, quoy que toutes soyent adorables. Ie sçay bien, & i'en rougis

de honte, qu'en tous lieux, & qu'en tous temps, vous m'appellez au port, où vous m'attandez encore, auec impatience. Mais ma ſurdité eſt ſi grande, que ſi vous ne criez vn peu plus haut, ie ne vous entendray iamais. Miſericorde, donc Seigneur, affin qu'auec ceſte Sainte, ie chante eternellement vos Miſericordes.

N'admirerons nous pas ce Royal Prophete, puis qu'il ne vit, & ne veut mourir qu'en chantant les louanges de ſon Createur? & non content encore, il accorde ſa voix au ton de ſa harpe, & d'vne harmonie à deux cœurs, il donne tous les matins les aubades au ciel, & à tous les aſtres, ou plutoſt à Dieu meſme. Il fait bien encore d'auantage: car eſtant touſ-jours en neceſſité de quelque faueur, il met ſes prieres en muſique, & pour eſtre mieux eſcouté, il en chante l'air, & de ſa voix, & de ſa harpe; n'eſt il pas ſain-

sainctement artificieux?

Seigneur, puis que je n'ay point de voix; je veux aprandre à chanter, mes yeux, en les faisant pleurer sans cesse, du regret de mes pechez, parceque ie sçay bien, que ces larmes, produisent vne harmonie si douce, & si puissante, quelle penetre les cieux, & frappe à vos oreilles. Ha que ne puisje donc me fondre tout en larmes! pour estre metamorphosé tout en voix, de voix en air, d'air en feu, & de feu en ciel; où reprenant ma premiere forme je puisse jouir de sa gloire, puis que cet l'vnique objet de mon ambition. Ie viuray dans l'esperance!

Ie ne jette jamais les yeux dans le liure de la vie des Saintz, que je ne sois mille fois rauy de joye, & de contentement, au recit des felicitez, dont ils estoient comblez par aduance, dans cete valée de miseres. Surius escrit de

saint

ſaint Nicolas de Tolentine, que ſix moys auant ſon treſ-pas, les Anges decendoient du ciel toutes les nuits pour luy dõner vne ſerenade de voix, & d'inſtrumens. Imaginez vous, tout ce qu'il vous plaira de la douceur de cete melodie, car je m'eſgare, & je me perds dans le labirinthe de ces penſees. Tout ce que je puis faire, cet de m'eſcrier encore auec S. Auguſtin; *O douceurs incomprehenſibles! ô plaiſirs non pareils! ô joyes purement diuines! ô delices diuinement parfaites. Si je ſuis tout rauy dans la confuſion de mes penſees, & dans le deſordre de mes imaginations, ne pouuant aborder le riuage du torrent inepuiſable de ces felicitez eternelles, que diray je en me baignant dedans, ou que ne diray je pas, lors que je boiray à longs traits de ſa liqueur purement diuine: ha que l'eſperance, de poſſeder ce bien, eſt ennuyeuſe.* Chantez continuelemẽt ces beaux Airs, ſi vous vou-

lez

lez aprendre la musique des Anges.

L'histoire de la vie de S. Iulien, & de S. Basilisse, est sainctement delicieuse : car on y remarque des faueurs, & des graces extraordinaires, dont le ciel les voulut honnorer, la premiere nuit de leurs chastes nopces, leur donnant la musique des Anges au lieu du bal, où ces miserables menetriers de la terre, jouent en suant de trauail, & de misere. Voila la rejouissance des nopces de la Virginité.

On remarque en la vie de S. François de Paule, vn des plus eclatans flambeaux de l'Eglise, comme tout ardant de charité. Qu'vn jour Charles huictiesme hurtant diuerses fois à la porte de la celule, sans pouuoir entrer, & prestant l'oreille auec attention, il entendit vne musique de voix si charmantes, qu'il en demeura tout rauy, & si fort, que pour la faire prolonguer vn

vn ſeul moment, il eſt croyable qu'il eut donné & ſon ſceptre, & ſa couronne. Rediſons donc encore, ô douceurs, ô delices, ô joyes, ô felicitez, que vous eſtes ſaintement extremes, & extrememẽt rauiſſantes; & qu'auec trop d'excez nous ſommes durs, & par extremité inſenſibles. Helas j'en meurs de regret, en mon particulier: car mon cœur eſt tout de roche.

Sainte Marie Magdelene, l'ornement des deſertz, cherié vniquement du ciel, comme fauorite de ſon Createur, auoit ſept fois le jour la muſique des Anges. Cela veut dire, ſelon ma penſée que les cieux s'ouuroient, & qu'vn petit eſclat de la gloire de Paradis reialiſſoit juſques dans ſa roche. Qui refuſera maintenant de demeurer dans les deſerts, ſi les eſpritz heureux y viennent ſi ſouuent tenir leur court, & y faire Parade de leurs joyes eterneles? Ha! heureuſe Magdelene, je ne

ne m'estõne pas, si vous auez demeuré si long temps dans le Palais de vostre Roche, puis que c'estoit vn nouueau Paradis terrestre; où l'aïr ne retentissoit iamais que de la musique des Anges. Ha cheres solitudes, que vos antres sont beaux! Chose estrange, le Silence, quoy que muet, y parle tousiours des merueilles des Cieux: les fleurs, qui se fletrissẽt par tout, y cõseruent leur tien delicat toute l'année; & les herbes sauuages qui y croissent, au lieu des fruicts, sont si agreables au goust, en d'espit de la nature marrastre, qui ne les alecte que d'amertume, qu'elles en rauissent le sens. Le Soleil n'y elance point ses rayons de feu, ny de flame, & l'hyuer encore moins, n'y seme point ses gresles, ny ses neiges. La seule saison du printemps y regne souuerainement, soubs l'empire de mille petits oyseaux, qui comme autãt d'Orphees adoucissent telement les

les Lions, les Ours, & les Tigres au son de la lire de leur ramage, qu'ils n'ont plus de ferocité. De sorte qu'on n'y peut respirer que d'amour, parceque les objectz y sont si aymables, qu'il en faut aymer passionement la demeure, & regreter auec la mesme passion, le temps qu'on a employé ailleurs.

Seigneur? Quand fairez vous donc sonner l'heure de mon depart, pour y aller passer le reste de mes jours? Car sans mentir, depuis que ie suis capable de raison, mõ cœur n'a iamais ieté vn soupir au vent puisé du profond de ses entrailles, que de l'enuie, d'y pouuoir establir mon sesiouir. Il est donc, tantost temps, Seigneur, de me conduire dans ces aggreables deserts, où vous habitez, à fin que i'en cultiue la terre, si les fruictz de mes petis trauaux vous sont aggreables. Il y a plus de dix ans, que ma ieunesse s'enfuit, & ma force auec elle :. Que me restera t'il

pour

pour vous offrir, qu'vne petite vigneur, chancelante de foiblesse. Montrez moy s'il vous plait le chemin, par où il faut passer, ie suis prest à partir.

Il faut aduouer que la solitude des desertz est grandement delicieuse à ceux, qui ont le monde à mespris; & ce seroit en vain, que ie voudrois m'efforcer de vous exprimer les contentemens qu'on y reçoit. Si apres vous en auoir dict tout ce que ie m'en serois imaginé: Ce seroit encore toute autre chose. L'experience seule les peut raconter, & toutesfois, apres en auoir apris la verité d'elle, le pouuoir nous est tousiours osté de l'aprendre aux autres. De sorte que pour les cognoitre, il les faut gouster.

Courtisans abandonnez donc promptement ces Courtz des Roys, où vous mourez continuelement sans jamais jetter les yeux sur ce penible ouurage, & entrez de pensée

dans ce beau desert de la Magdalene, où les Anges faisoient tous-les-jours de nouueaux concertz de musique. Ie suis asseuré, que si vous y passez vn mois de temps, dans les soubsmissions necessaires d'vne ame penitente, vous n'en sortirez jamais que pour aler au ciel, l'essay en est bien aizé.

Et vous bourgeois, & habitans, des nouuelles Babilones du monde, qui n'auez d'autre comerce, que celuy de la vanité; escartez vous vn peu du grād chemin que vous tenez de la dānation; & visitāt en passant ces cheres solitudes, où Dieu mesme est decendu pour y caresser ses fauoris, traitez y en particulier, auec vostre concience, des moyens de vostre salut; Que si ses intherets, ne vous touchent pas assez fort, dans vostre aueuglement; que la Curiosité d'ouir cete celeste musique des Anges, vous y attire. Musique si

si charmante, que S. Augustin s'escrie encore, pour la troisiesme fois. Ie meurs de joye, & d'ennuy: tout à la fois, Seigneur, quand je pense à vos felicitez eterneles, de joye, esperant de les posseder vn jour, & d'ennuy, voyant que les momens de cete atante, durent des siecles, & si vous n'y metez la main, Seigneur, ils dureront encore d'auantage.

La verité nous contraint de confesser, que quand les Anges, & tous les espritz heureux ensemble, nous voudroient exprimer les delices de la gloire du Paradis, il ne nous en raconteroient pas seulement vne partie, puis que Dieu seul, qui n'a ny terme, ny limite, & qui ne peut estre compris, que par soy mesmes, en est l'object. Que vous representeray je done, de cette diuine harmonie, dont on est si diuinement rauy, en ce celeste sesjour. Si tous les Saints, & les Saintes,

qui en ont esté sensiblement charmez, ont gardé vn perpetuel Silence, hors de leur rauissement. Ie ne di pas vn silence volontaire, ou respectueux; mais plutost forcé, & necessaire, comme procedant du deffaut de l'imagination, à conceuoir de paroles, & de celuy de la voix, à les proferer. Il faut chercher nostre satisfaction dans nostre foiblesse, puis qu'auec la seule eschele de l'humilité, on peut monter, au ciel. Ie veux vous faire part toutes fois, des plus belles pensées, que les bons espritz nous ont laissées sur ce sujet, en vous ramanteuant ce que vous en sçauez.

Saint Iehan nous asseure d'auoir ouy vne musique d'instrumens, touchez delicatement par les cent quarante quatre mille courtisans de l'Aigneau. Et Nicephore raconte du Marthir S. Ignace, troiziesme successeur de S. Pierre, qu'estant vn jour rauy en con-

contemplation, il vit & entendit chanter les Anges à la louange de la Trinité. D'où prit commencement, la coustume de chanter aux Eglises. La premiere fut celle d'Antioche, & à suite l'vniuersele.

Represéntez vous que les Anges chantent continuelement, à n'euf parties cete diuine chanson. *Que Saint Saint, Saint est le Dieu tout puissant! Dieu des armées, & que le ciel, la terre, & les enfers mesmes, ne sont remplis que du bruit de sa gloire.*

Les Prophetes chantent ce motet. *Ha que les richesses, & les magnificences de celuy dont nous auons preché la naissance, en terre, sont incomprehensibles.*

Les Patriarches s'escrient dans leur rauissemens. *Helas! que pouuons nous dire, grand Dieu, des merueilles de vostre celeste Hierusalem, si tout y est egalement adorable?*

Les Euangelistes dient hautement;

Quelle est vostre Gloire, Seigneur; nous auons beau la posseder: ses felicitez incomparables, sont autant d'abismes d'admiration, & de joye, où nous ne respirons que de rauissement.

Les Apostres, publient d'vne voix plaine de melodie; *Est ce la recompence de nos petits trauaux? He qui pourroit jamais le croire?*

Les Marthirs repetent à tous momens cete belle chanson: *O que ne nous est il permis de mourir encore mille fois tous les jours, iusques au dernier du monde, dans les plus cruels suplices, qui furent jamais inuentez, pour pouuoir remercier ce grand Dieu, des biens infinis qu'il nous donne.*

Les Vierges font ouir à part leur concert de musique & toutes ensemble chantent d'vne mesme voix ce bel air: *Quel cœur profane, & quelle ame impudique oseroit entrer dans ce Palais sacré du Seigneur? Si le Soleil mesme quel-*

quelque chaste qu'il soit, n'a jamais peu elancer ses rayons plus hault, que sa sphere.

Et apres auoir chanté, ces beaux airs, ces charmantz motetz, & ces rauissantes chansons sur vn mesme ton de louäge. Tous ensemble, auec le reste des espritz heureux, redisent pour Refrain ce diuin cantique: *Saint, Saint Saint, est le Dieu tout puissant. Dieu des Armées, le Ciel, la Terre, & les Enfers ne sont remplis que du bruit de sa gloire.*

Que vous semble t'il de ces diuins concertz de musique? que dires vous de la perfection de ces musiciens, & quelles pensées pourrez vous auoir, touchant l'excelẽce de leurs voix, toutes celestes? Vous porrez vous deffendre contre les douces attaintes de tant de felicitez. Il faut, il faut en fin se rendre à tant de rauissemẽs, à tant d'extases, à tãt de charmes, & à tãt de delices. Et redire mille fois en vne heure cete

belle chanson de S. Augustin! O joyes puremét diuines! ô delices diuinemét parfaites! si je suis tout rauy dans la confusion de mes pensées, & dans le desordre de mes imaginations, ne pouuant aborder le riuage du torrent inepuisable de ces biens infinis; que diray-je, en me baignant dedans, ou que ne diray-je pas, lors que je boiray à longs traitz, de sa liqueur purement diuine! Helas, Helas! que l'esperance, de posseder cete eternele felicité, m'est ennuyeuse.

Qui ozeroit parler, apres de si charmantz discours, la voix me deffaut, aussi bien que le pouuoir de passer plus outre.


Vander Horst inuent.
Pet. de Iode sculp.



LE TOMBEAV DES PLAISIRS DV GOVST.

CHAPITRE III.



YME qui voudra les festins du monde, je suis si sou des viandes qu'on y sert, que le cœur me bondit d'horreur; Quel brutal metier, de ne faire jamais autre chose que boire, & que manger; comme

comme si la viene nous auoit esté pre-tée à autre vsage. De tous les faux plaisirs où les hommes du siecles s'attachent auec plus d'auidité, celuy des festins, emporte la domination, & la preceance: car en tout temps, & à toute heure ils sont en apetit, comme s'ils auoient deux ventres, & que l'vn se vuidat, à mesure que l'autre se remplit. Quel espectacle seroit ce, si nos estomachs estoient transparans; Quel fumier, composé de toute sorte d'ordures, ny verroit on pas? mais quel cloaque seroit plus puant? Ha je n'en puis supporter la senteur, tant j'ay l'imagination delicate.

Sans mentir nostre foiblesse est bien grande, quand je pense à ces passions tous-jours beantes, qui nous tiennent attachez jour & nuict, à la table, auec de si fort liens, qu'à peine la mort les peut rompre; Quelle effroyable vie, de ne viure que pour son ventre,

ventre, comme s'il auoit vn don particulier d'immortalité, ou que l'ame, & les boyaux, ne fussent qu'vne mesme chose.

Est il possible que pour vn esthomac, cete petite proche de cher puãte, trauailent tãt d'esprits, tãt de mains, & fument tant de cuisnes, qu'on trouble tant de mers, qu'on espuise tant de riuieres, qu'on depeuple l'air, & les bois, de leurs hostes, & que destruisant peu à peu, la nature, on mette tout à feu, & à sang. Quelle manie! qu'on distile sa vie en sueur, par les trauaux des voyages continuels, pour abreuuer ce malheureux ventre de Tantale, qui par vne iuste punition du Ciel, porte des-ja dans ses entrailes, vne semence de ce suplice ardant, qui augmente sa soif, tant plus il boit.

Heliogabale ne soupoit jamais qu'au despens de vingt & quatre mille escus, & le plus souuent il en augmentoit

toit la despence, de trente mille. Ha qu'il estoit ingenieux de traiter magnifiquement les vers, dont il estoit rempli; ils n'auoient garde de changer de demeure. Mais que direz vous de son ambition; n'est il pas croyable, qu'il vouloit laisser le fumier de son corps, pour vn pretieux gage, à la posterité, affin qu'apres sa mort on le mit au rang des merueilles du monde, puis que le colosse luy en coutoit des-ja plus de cent millions. Mais les vers qui le rongeoient peu, à peu, y auoient trop d'inthereſt pour contribuer à son dessain.

L'histoire Romaine nous represente tous-iours de prodigieux exemples de folie. Comme feconde à produire des espritz qui ne sacrifioient qu'à la volupté. Ces delicatz n'estoiēt jamais bien traitez, si leur gourmandise ne changeoit l'ordre des saisons, & ne forçoit la terre à produire en tout temps

temps les fleurs, & les fruitz de leur humeur. De sorte que les Roses se paroient de leurs robes de pourpre, au millieu de l'hiuer, quoy qu'il en pleutat de cholere, quoy qu'il en grelat de rage, & que de despit, il couurit toute la terre de neige: car ils ne beuoient point, sans couronner leurs verres de ces fleurs; mais ils ne consideroient pas, dans leur brutalité, qu'ils en aualoient les espines, dont les pointes aigues, ne s'emoussoient jamais. Ils adjoutoient encore les Magnificences de l'art à toutes ces delices, dont la prodigalité faisoit la despence: & les douceurs qu'on y ressentoit n'estoient estimées que par leur valeur. De sorte que le prix seul en donnoit le goust, comme s'il estoit le cuisinier.

Seneque ne peut s'empescher de rire auec toute son austerité, quand ils voit Apicius, & vn certain Octauius, dispu-

ter ensẽble, jusques en venir aux mains apres les injures, pour la conqueste d'vn Barbeau, prisé trois cens liures. L'vn ne pouuoit ceder à l'autre la primauté du vice de la gourmandise, dont ils faissoient egalement profession. La dispute n'est elle pas plaisante de voir deux grosses bestes sur le point de se mãger reciproquement dans le debat où ils sont, quel de deux en mangera vne autre, beaucoup plus petite : qui veut encherir sur cete folie.

Mais suiuons vn peu, ces maistres gourmands, jusques au dernier dessert de leur dernier festin. Ce mesme Apicius aprez auoit reduit en cendres dans la cheminée de sa cuisine deux millions, & dauantage, & ne luy restant pour toute richesse, que deux cens cinquante mille escus. Presé de là crainte de mourir bientost de faim, il tourne visage d'vn autre coté, & pre-

prenant vn autre chemin, pour rencontrer vne plus douce mort, il employe tout cet argent, qu'il auoit de reste à l'achapt d'vn verre de poison, où il noye dedans sa vie empoisonnée du venin de toute sorte de vices. Voila la copie de l'Epitaphe qu'on lit aujourd'huy sur son tombeau. Et pour Octauius, son compaignon, il nourrit les vers de sa carcasse, iusques à ce qu'ils furent souls de chair. Car il falut se rendre, lors qu'ils se mirent à ronger ses os, pour se repaistre de la moile. Et son trespas plain d'horreur m'enpeche de vous en ramanteuoir l'histoire.

On remarque auec quelque sorte de compassion, la folie extraordinaire, d'Esope le comedien, lors qu'il represente sur le theatre de sa Table, vne commedie de gourmandise, la plus celebre qui fut jamais, où les demons, jouant chacun son personna-

ge, se repaissent d'vn plat, qui coûtoit quatorze mille escus, & s'il ny auoit dedans que des parroquetz, & d'autres oyseaux, qui souuent parlent mieux, que les hommes. De vous asseurer aussi que c'estoient des parroquetz, il n'y a point d'aparance, puis que lafarce de cete comedie nous force de croire, que c'estoient plutost des hiboux, qui mesme apres leur mort, presageoient par leur muetes huées, la mort eternele de l'hoste.

Vitellius, ce cloaque animé de bouë, ayant plus de soing de son ventre, que de sõ Empire, ne songeoit iamais qu'à la cuisine, aussi à le voir, on l'eut pris pour vne marmite bouilante, qu'il faloit tousiours escumer, & qui respandoit tousiours le bouillon : Car il vomissoit tout ce qu'il mangeoit, pour pouuoir remplir le pot à tout heure de nouuelle viande. Il ne se repassoit d'ordinaire que de la ceruele des Paons,

Paons, & des Faisans. Et en cela il estoit excusable, puis qu'il n'en auoit point dans la teste. On en balia en fin les rues de Rome; mais le bale en estoit si sale, que depuis ce temps là, les rues n'ont iamais esté bien netes.

Quel miserable de l'hospital voudroit estre Empereur à ce prix là? quel affamé, auroit la hardiesse de s'assoir à ces tables, auec les Demons. Que ie me deuore plustost moy mesmes, Seigneur, pressé de la faim, où vostre iustice m'auroit condempné, & que ie me desaltere dãs mon propre sang; auant que ie me troue en cete sorte de festins, puis que l'espée de vostre vengance, est suspendue sur la teste de chasque inuité. I'ayme mieux que mes soupirs me seruẽt d'alimẽt, & mes l'armes de boisson; car le pis qui me sçauroit arriuer, c'et de mourir: ô qu'il est doux de pouuoir acheuer promptement, ce penible ouurage! Mais on

a beau faire bonne chere;on ne se soule iamais que d'ognons, & de ciboules, puis que le monde, est vne nouuelle Egipte, dont le terrouer ne produit autre chose.

Le mesme Heliogabale, fit autresfois vn superbe festin de toute sorte de metz en peinture, où les yeux seulement des inuitez, firent bonne chere. Ce sont les banquetz ordinaires de la terre, on n'y est repu, qu'en imagination & qu'en idée, puis que toutes les viandes en sont peintes, ou releuées en bosse, si vous voulez; mais apres tout, il ne vous en reste que le souuenir de les auoir veuës, auec ce regret toutesfois, d'y auoir mis vostre cœur, comme si s'eut esté vn object digne de son enuie. Ce ne sont point de discours faitz à plaisir, ny des pensées escloses d'vne melancholie noire,& sujette à caution, ie vous fais iuge de cete cause, encore que vous en soyez par-

parties. En combien de feſtins vous eſtes vous treuuez, depuis qu'on vous à ſeurez de la mamele,ou pluſtoſt depuis que vous poſſedez abſolument les facultez de vos ſens pour goutter, & pour reſſentir, les douceurs differentes, des plaiſirs qui leurs ſont propres, chacun, ſelon ſon objet effecté. Et de toutes ces viandes, dont vous auez remply à diuerſes fois le ſac,à demy vſé de vos corps, que vous en reſte t'il qu'vne goute touſiours ardãte de la ſauſe, qui vous ſera tombée, ou ſur le pied, ou ſur la iambe: ou bien, ſoixante, ou quatres vingtz liures de greſſe puante, qui prepare d'heure â autre voſtre tombeau, ſe formant peu à peu en vne humeur d'apoplexie,appellée autrement, le bourreau de la haute Iuſtice, lequel vous eſtrangle, ſur la riche potence de vos couches dorées,pour executer l'arreſt de mort, d'ont vos crimes enormes, vous au-

ront rendu coulpable. Ie ſuis d'humeur toutes-fois, à vous flater : ſupposons que tous ces mal-heurs ne vous, arriuent pas, & que le bal, & la muſique ayent eſté le deſſert de tous vos banquetz. Encore faut il touſjours conter auec l'hoſte, pour ſçauoir combien il luy faut, & combien vous luy debuez. Faitez en donc le compte, & commencez par toutes les paroles oyſeuſes, que vous auez lachees, mal à propos, & à ſuite par celles de mediſance, & alant touſjours plus auant, n'oubliez pas, les diſcours ſales, & deshonneſtes, dont vous auez ſoullé les chaſtes oreilles. Mettez auſſi en ligne de conte, combien de fois vous y auez beu ſans auoir ſoif, ou plutoſt combien, vous en eſtez ſortiz yures. Combien de fois vous y auez mangé ſans auoir faim, ou combien, vous vous y eſtez ſoulez auec excez, & iuſques à la reſtitu-

tion

tion de vos gloutones voleries. Et adioutez à cella les jours, les mois, & les années entieres, que vous auez employez, à tous ces esbatz ; Et vous verrez au bout du role de la vie, à quel prix monteront ces parties, & de quelle monoye il les fraudra payer. Cela veut dire, en termes de iustice, & de raison, que vostre ame sera l'argent, & l'Enfer le lieu, où il se contera eternelement: car la somme sera si grande, que tous les Demons ensemble n'en pourront jamais acheuer le conte. Prens garde à toy, lecteur, si tu veux, & de ce pas, va fueilleter tes liures, pour sçauoir au vray, combien tu peux deuoir. Et si tu me crois, acquitte toy d'vne partie, auant que la mort te somme de payer ; parce qu'en ce dernier jour, on est si pressé de partir, que d'ordinaire on n'a pas le loisir de prendre congé de ses amis, ny mesme de ceux qui sont aupres de nous,

à dessain de nous conduire iusques à la barque. Que si cete verité te choque l'esprit, c'et vn mauuais signe: car si tu ny penses souuent durant ta vie, la pensée en sera inutile à ton trepas.

C'et vne chose estrange, mais effroyable, qu'en tous les festins les plus superbes l'on ne si repait d'ordinaire, comme de nouueaux Antropophages, que de la plus pure substance de son prochain. Celuy cy alteré de son sang, metra des-ja en inuentaire, ses biens meubles, & immeubles, le faisant crier à trois brief iours comme conuaincu de mille crimes, qu'il luy imposera faucement. Celuy là, plus affamè encore de sa reputatiõ qui n'est pas moins que sa vie mesmes, en faira vne capilotade, pour eguiser son apetit, & y metra pour sauce mille faux sermens, qu'il presentera, comme autant de temoin, affin de

de le conuaincre d'vn assassinat & d'vn sacrilege, où ses pensees seulement n'auront jamais trempé. C'et la musique ordinaire des banquetz du monde, où par vn excez de malice, chaçun à l'enuy tient sa partie. Voila les esbatz qui font escouler le temps si viste. Voila les delices de table, où les ames enragées, se soulent de medisance, & les corps puantz, de la mesme bouë, dont ils sont formez. Quelle inhumanité, de ne se desalterer que dans le sang des innocens, ou le repandre tout en riant comme Herode, qui se fait seruir dans vn plat, au millieu d'vn banquet, la teste de S. Iehan Baptiste, de mesme que si c'estoit la hure d'vn sanglier. Cela vous fait horreur; dites la verité; mais l'effroy en doibt bien estre plus grand encore, à ceux qui sont temoins de nos fureurs & de nos Cruautez, puis que nous seruons, nous mesme sur nos tables, non pas

la teste seulement de nostre prochain, mais la dernier goute de son sang, la succeant d'vne langue de sangue, par les calomnies que nous luy imposerons. Ce sont les festins sanglotz d'Astiages, où il presente pour metz à Arpilaus son fils roty, dans vn bessin; car apres tout au lieu de deuorer autruy, on se deuore soy mesmes, puis que nos ames, ne digerent jamais, dans les enfers, ce funeste aliment.

Mais rompons hardiment l'escorce de ce faulx plaisir, que tout le monde cherche dans les festins, & que personne encore n'a jamais sceu trouuer. Et interrogeions tous ces Heliogabales, tous ces Vitellius, tous ces Luculles, tous ces Apicius, & tous ces Octauius, qui à l'enuy, ont erigé des autels à ce furieux monstre, de la gourmandise! O que j'estois contant, nous dict Heliogabale, parlant à nostre ima-

imagination, de m'enyurer tous les-jours du nectar, qu'on seruoit à ma table, & de m'engresser delicieusement des metz les plus delicatz que la nature pouuoit produire, & qui n'estoient pas encore seurez de sa mamele. Sans mentir chasque goute de ce nectar, dont j'esteignois ma soif, tenoit tousjours mon esprit suspendu entre la joye, & le rauissement, & chasque morceau de ses viandes, qui me seruoient de nourriture, me combloit d'vn nouueau plaisir, que je ne sçaurois exprimer. Aduouons luy tout cela, pour auoir plus de gloire à le vaincre, par ses propres armes; quel extreme contentement y peut il auoir à s'enyurer, si l'yurognerie est vn suplice le plus honteux, & le plus cruel du monde? Car qu'est ce qu'vn homme ne souffre pas, & d'esprit, & de corps, sur le point que le Soleil de sa raison se veut ecclipcer? Quelle gehen-

gehenne, & quelle torture est plus im-
suportable, que la douleur de ressen-
tir ceste effroyable metamorphose
d'animal raisonable, en beste brute
qui se fait dans sa teste. Et quand
l'ouurage en est paracheué; & que son
ame est enseuelie plus auant dans
l'enfer, que dans le vin? Quel mon-
stre plus horrible? vous me direz
qu'il ne ressent rien: mais ne sçauez
vous pas, qu'il n'est point de maladie
plus dangereuse, que celle de l'insen-
sibilité, & qu'apres le sommeil de la
mort, on se reueille dans les flammes
eterneles, où l'on ne parle plus de
dormir. Que le plaisir de manger
aussi soit remarcable seulement; quel-
le aparance? L'empire du goust est
de si petite estandue, qu'il n'a pas qua-
tre doigtz de l'argeur, & puis, ne co-
gnoit on pas la nature, & la qualité
du miel, & du sucre, que le monde
produit. L'imagination blessée com-
muni-

munique touſ-jours la contagion de ſa playe, aux ſens; d'où vient qu'il ſont tellement deprauez, qu'ils ne iugent jamais de la bonté des objetz, que ſelon l'humeur de la fantaſie, qui les domine. Ce qui nous fait trouuer douces, les choſes les plus ameres. I'ay demeuré autres fois en penſion, chez cete fauce volupté; mais il faut que ie confeſſe, que les derniers metz de ſes feſtins, m'eſtoient des ſeruices de douleurs, commẽçant d'entrer dãs la geenne, que la diuerſité des viandes, m'auoit des-ja preparée. Ie te prens à temoing, lecteur; ne celes point cete verité à ta conſcience: car il eſt impoſſible que tu n'ayes eſté attaint du mal, d'ont je me plains. Suiuons noſtre route.

Ie ne fus jamais ſi heureux; repond Vitellius, que durant le regne de mes delicieuſes debauches, tout contribuoit à mon contentement.

Ma

Ma nature forte, & robuste, me don-noit vn egal apetit quatre fois le jour; & par vne inuention de mon humeur auide, & affamée, je m'exemptois de l'incommodité de la digestiō, en vomissãt sans peine & sans effort tout ce, que j'auois mangé. De sorte que les delices du goust estoient continueles. Mais apellerons nous maintenant du nom de delices, les effroyables brutalitez, de ce fantosme, animé des Furies. Ce vieux pourceau, couuert de la peau d'vn homme, nous voudroit persuader qu'il y a de plaisir à se vautrer dans la bouë,& en rēplir son vētre quatre fois le jour? Quel metier d'enfer, d'amōceler fumier sur fumier dās l'escuerie de ce miserable corps, dont les passions crimineles, sont les ieunes cheuaux indomptables. Et iugez quel contentement il y a d'estre sou, si les boyaux plains, sont autant de cordes de geenne bien tēdues, qui nous mar-

thi-

thirisent sans cesse. Lexperience trop sensible, sera plus puissante que mes discours.

Luculle vient à son rang, pour nous persuader, que la magnificence de ses banquetz auoit des apas si sensibles, que les Roys, & les Princes, s'imitoient d'eux-mesmes, pour en admirer les merueilles, & pour engoutter les douceurs; comme si les metz qu'on y seruoient, estoient vne nouuelle manne toute celeste, & toute miraculeuse en vertu. Mais le voile qui cache ces feintes, est trop grossier & le masque trop aparent, puis que la verité se decouure d'elle mesmes. Ie veux que cet esprit, si curieux, & si delicat, aye echelé le ciel de la Lune, pour chercher dans son concaue, auec Platon, les idees, & les images des choses les plus rares en beauté, & en bonté, quoy que l'Eschole ne separe point l'vne de l'autre, & qu'apres en

auoir

auoir derrobé l'ombre par vn crayon, ils en ayent trouué le corps en terre, pour le seruir sur la table de ses festins. Tout cela ne conclud qu'à vanité, puis qu'en effect tout n'est que vent, & si vous en doutez encore; faites moy voir dans l'inuẽtaire des histoires, le nom d'vn seul de ces ornemens, & de ces parures, & ie tiendray vostre party. Mais c'et vous obliger à l'impossible: car l'air aussi bien que le temps, deuóre toutes choses. Et le soleil mesme a de certains regards de ialousie, dont l'ardeur reduit en cendres les plus beaux objectz.

Que nous peuuent dire encore Apicius & Octauius, compagnons de folie. S'ils nous representent le conte de l'incroyable despence de leurs banquetz, il leur faut respondre, qu'ils pouuoient faire le voyage d'enfer à meilleur marché, & que toutesfois à ce prix la, ils doiuent estre biẽ traictez

de

de leurs hostes. Quelle manie de remuer ciel & terre, pour se dampner & chercher son repos dans des inquietudes eternelles. Le seul recit de ces veritez m'estonne tellement, qu'au plus fort de ma faim ie mange sans apetit, ne pouuant trouuer du goust, que dans les choses qui n'en ont point.

Goutmandz, vous auez beau manger, les vers vous mangeront. Vous auez beau vous souler de bouë, les vers se souleront de la vostre. Si vous faites bonne chere, ils en seront plus gras: car hors de compliment, & de flaterie, il en faut venir là. Toutes vos ruses, vos subtilitez, & vos tours de passe-passe, n'en sçauroient prolonger le terme d'vn seul moment. Et sans mentir vous estiez bien cruels, puis qu'apres auoir fait suer de soing & d'inquietude, durant vostre vie, vn nombre de personnes en la queste de vostre aliment, la gresse de vos car-

casses en fait suer autant apres vostre mort, comme accablez soubs le faix, durant le chemin de vostre sepulture! Ha! que le souuenir du ieune est delicieux à l'heure du trespas, & celuy de la bone chere, effroyable!

Les Egiptiens auoient entre eux cete louable coustume, de faire seruir dans leurs banquetz vne squelete, où l'on voyoit les vers acharnez au reste de la proye. Et veritablement, c'estoit vn beau pourtrait animé, de nostre condition mortelle, & perissable: car comme durant nostre vie, les vers nous mangent en mangeant. Ils voyoient sensiblement qu'apres la mort, les mesmes vers se souloyent encore de la mesme proye. De sorte que cet object effroyable preschoit la continence aux plus dissolus.

Hommes du siecle suiuez cete belle coustume, & faites qu'vne teste de mort vous serue de saliere en tous vos magni-

magnifiques banquetz. Et ie vous asseure, que si vous estes capables tant soit peu de reflexion, vous n'en sortirez iamais yures. L'essay n'en est pas penible.

Il est temps de tirer le rideau; montons à l'aide de l'eschelle de Iacob, dans cete Hierusalem celeste, pour y contempler à nostre aize, les adorables magnificences que le Tout-puissant nous y a preparées. Ce ne sont point les pompes de Salomon: ce ne sont point les richesses de Cresus: ce ne sont point les ornemens de Xercez: ce ne sont point les somptueux apareils de Darius, ny les raretez de Cleopatre. La comparaison seulement en est si odieuse, que je n'ẽ puis souffrir la pensée. Car ce sont des pompes, dont Dieu mesmes est la gloire. Ce sont des richesses, dont le Tout-puissant est le prix: Ce sont d'ornemens qui n'esclatent que de la lumiere de ses diuins

regards. Ce sont des apareils de sa seule Prouidence, & des raretez, qui portent l'image de sa diuine beauté: est-ce assez?

Assuere fit vn festin, qui dura cent quatre vingt iours, où les Elemens furent egalement empressez, & la nature mesme, pour y produire chacun selõ sa puissance, tout ce qu'il auoit de plus precieux. Mais apres ce terme expiré, les inuitez retournoient dans leurs petites maisons, où l'apetit & la faim, les pressãt de nouueau, ils estoiẽt contraints de faire le personage de Lazare, & de souhaiter les mietes seulement, qui tomboient de la table de ce superbe banquet, dont ils auoient desia digeré la viande. De sorte qu'en estant plus affammez, le triste souuenir du dernier dessert, leur seruoit par force d'alimens, & de nourriture, mais c'estoit pour leur ronger le cœur, & les entrailles, du cuisant regret de se

voir

voir priuez d'vn bien, qui leur sembloit, & si doux, & si cher.

Les festins du ciel sont d'vne autre nature; On n'y peut estre inuité que pour vn jamais. Ce sont des banquetz sans dessert, on ny entend point le langage des adieux. Tous les inuitez y deuiennent domestiques, dessors qu'ils y sont entrez. Et les metz qu'on y sert ne sont point aussi des fruitz du jardin du monde, dont le terrouer cultiué par les quatre elemẽs, ces quatre miserables jardiniers, ne produit jamais que fiel, & qu'amertume soubz l'escorce sucrée de diferentes formes. On ne s'y repait, que de douceurs, qui n'ont point de nom: on y est nourry que des plaisirs purement diuins, & qui ne se laissent pas toucher à la pensée. En fin l'aliment, d'ont on y est delicieusement entretenu, n'est fait que de rauissemens, d'extases, de charmes, & de transportz de joye, où

les plus fortes imaginations ne peuuent attaindre. Et pour vn dernier metz, on y presente l'Eternité pour terme, & la mesme eternité pour durée. Apres ces cent quatre vingtz jours, qui marquent toute l'estendue du pouuoir, & des richesses, de ce pauure Roy Assuere, on n'y peut tenir conte seulement, d'vn moment. Helas! je m'esgare tous-jours dans ces pensées, & toutes-fois je suis triste, quand je me retrouue, parce que l'obiect de cet egarement est si delicieux, que je ne voudrois jamais sortir de son labirinthe.

Ha Seigneur, je suis contant de mourir de faim sur le propre fumier de mes miseres, pourueu que mon nom soit escrit sur le role des inuitez, en vostre magnifique banquet. Assamblez, s'il vous plait, dans vn nouueau calice, tout le fiel, & toute l'amertume du monde, & faites moy l'hon-

l'honneur de me le presenter, je vous promettz de le boire à la santé de mon ame, comme estant sans cesse malade, de l'aprehension de n'estre pas prié au festin, que vous auez preparé à vos Eleus : car qu'est-ce que je ne soufrirois point, Seigneur, pour jouir d'vn bien infiny, dont vous estes vous mesmes, & la douceur, & la Gloire. Augmentez, augmentez donc le nombre de mes afflictions, & de mes maux, je ne diray jamais que c'et trop. N'est il pas croyable, que si Dieu permetoit que les hommes les plus passionez apres les faux plaisirs de la terre, eussent quelque petite cognoissance, mais sensible, & palpable des felicitez eterneles, que les flãmes n'auroiẽt pas assez d'ardeur, les gehẽnes de marthire, ny la mort mesme assez d'effroy pour les rendre auares de leur sang, ny de leurs vies dans la resolution determinée, qu'ils fairoyent d'en ac-

querir la possession. Mais que dis-je, que Dieu leur donnat quelque cognoissance sensible & palpable des delices du ciel ! He quoy ? ne s'est il pas donné luy mesme ? Que si dans l'impieté où ils viuent, ce riche present leur est inutile, qu'ils interrogent les cieux, le Soleil, & tous les astres ensemble, pour aprandre des nouueles de ce lumineux ses-jour, où ils regnent paisiblement : car si vne seule estoile est soixante fois plus grande que toute la terre, qu'ils establissent l'argument de leurs doubtes, sur ces obiectz diuinement admirables, dont la grandeur incomprehensible est vne diferente lumiere à cele de leur esclat, qui peut eclarcir leurs doubtes, & ils seront tout à l'instant satisfaits : Qu'ils demandent aux elemens, aux saisons, ou pour auoir plustost fait à la nature mesmes, d'où, & de qui elles empruntent le pouuoir, de

nous produire tant de merueilles, & par les degrez de ces effectz, montant à la cognoissance, quoy qu'imparfaite, de leur cause adorable, ils seront contraints de dire, auec S. Augustin: Seigneur j'ay apellé les cieux, & les astres, de vostre nom, pour voir s'ils me repondroient; mais j'en suis encore dans les cris continuels, pas vn ne me repond: & toutes-fois leur silence m'a dict d'abord, & ne me presche maintenant autre chose, qu'ils s'apelent les ouurages de vos mains. I'ay demandé aussi à la Nature, si feconde en raretez, & si abondante en merueilles, si elle, estoit Dieu? mais elle m'a repõdu qu'à peine ozoit elle porter le nom de vostre seruante, puis qu'en effect, elle n'est autre chose, qu'vn petit instrument de vostre Prouidence adorable.

Quelle cognoissance plus sensible, & plus palpable, pourroient ils

desirer des grandeurs, & des felicitez eterneles, de ce Dieu eternelemẽt grãd, eternelement heureux, & que celes de cete confession, que les cieux si admirables, que les astres si eclatans, & que la nature si sage, font publiquement, à la vuë de toutes les autres creatures. D'ailleurs, pour se seruir encore des exemples, qui ayent du rapport à leur foiblesse. S'il est vray selon leur fasson de conceuoir, qu'ils goutent des extremes contentemens, dans les grandeurs passageres, où ils sont elleuez. Ne faut il pas qu'il aduouent par force, quelque peu de raison qui leur reste, que le ciel a de plus parfaitz plaisirs, puis que c'et le ses-jour de celuy, qu'a crée toutes les felicitez ensemble. D'abondant, ils peuuent sçauoir par experiẽce que toutes les choses animées ne sont point capables d'action, que pour mourir, & quels biens pourroit on treuuer parmy les maulx

maulx continuels, qui nous tiennent sans cesse aux abois. Apres toutes ces courses vagabondes, où l'esprit se lasse inutilement, & où le corps perd l'halaine, sans profit, il en faut tousjours reuenir à cete verité, recognue, & adoré des sages. *Que tout est meprisable sur la terre, & tout souhaitable dans le ciel.* Ie me suis vn peu ecarté de mon chemin.

Ie ne pense jamais à ce grand Patriarche Abraham, sans esté rauy de joye, par la seule imagination que j'ay de ses delices, quelque imparfaicte qu'elle soit. Lors qu'assis à table aupres des Anges, il s'entretenoit familierement auec eulx; cōme s'il eut esté des-ja dans le ciel. Representez vous chacun, selon la force de son esprit, les parfaites delices, dont ce S, estoit comblé, se voyant metamorphosé tout à coup en Ange: car il est croyable, que transporté de joye, il ne se

metoit

metoit plus au rang des hommes, & que de la sorte il prenoit sa maison pour vn petit Paradis, puis que les hostes logeoient dans sa maison. Quelle gloire, de mettre la main au plat, auec eulx, & de les voir sensiblement; eulx dis-je, qui fairoiẽt eclipcer le Soleil, s'ils le regardoient. Ha! que la seule pẽseé en est agreable. Frederique Regens-purch Frere lay de l'ordre de S. Augustin, estant contraint de s'ab-absenter de l'Eglise, par obeissance, au plus fort du desir extreme qu'il auoit de receuoir le Corps precieux de IESVS-Christ; les Anges venoient luy dresser dans son ouuroir, où il fendoit le bois, la table de ce celeste banquet, & luy donnoient à manger de leurs propres mains ce Sacré aliment. Quel Monarque refuseroit d'estre charpentier à ce prix là?

Que ie ne face donc iamais autre chose, Seigneur, que de fendre le bois vert

vert de l'arbre de mes passions, pour le ietter dans le feu de l'amour que ie vous ay vouée, puis que vous recompensez si diuinement, ceux qui font ce metier. Vous m'en pouuez donner la grace, puis que i'en ay le desir: car tout le bien procede de vous, comme de son vnique source. Rechaufez donc, s'il vous plait, ce cœur de glace, & r'animez de nouueau cete ame de roche, affin qu'elle ne soit plus capable de raison, que pour suiure voz volontez; ny de volonté, que pour obeir à vos commandemens. N'est il pas temps, Seigneur, que ie me rende au souuenir continuel de vos misericordes?

On remarque aussi auec admiration, dãs la vie de la Bienheureuse Claire du Mont Falco, de l'ordre de S. Augustin, que ne pouuant vn iour communier, auec ses cheres sœurs, pour quelque empeschemẽt domestique, nostre Seigneur s'aparut à elle, & de sa main sacrée,

crée, diuine, & adorable il luy donna son pretieux corps pour nourriture. Qui doubteroit maintenant que tout le Paradis ne fut enclos dans la petite celule de cete ame si sainéte, & auec cete croyance, qui pourroit conceuoir la Grandeur des felicitez dont elle jouissoit. La seule idée imparfaite que j'en ay, me rauit de joye, & de plaisir: Ha! que n'y puis-je penser tous-jours, pour estre tous-jours contant.

Voulez vous des festins plus delicieux, hommes du monde? si Dieu mesme en est la viande; en desirez vous voir de plus magnifiques, si vn Dieu tout puissant en est le Maistre d'Hostel, seruant de sa main tous les metz de la table. Vous voila, ou en fin accusez, & conuaincus d'vn crime, qui ne merite point de grace dans l'obstination où vous estes de le commettre continuelement. Repais-

sez

ſez vous de la boüe; je me tiens à ce pain des Anges.

Sainte Catherine de Siene ne ſe nourriſſoit d'ordinaire que de ce diuin aliment, qui ſeul entretenoit la nature en ſa vigueur & en ſa force; O quelle vie, de ne viure que de Dieu! Il faut confeſſer, que ceux, qui ont le cœur eſpuré des vanitez de la terre, & l'eſprit elleué à la contemplation des merueilles du ciel, goutent ſouuent quelque petite douceur de ces meſmes delices, qu'on reſſent en Paradis: Car il eſt croyable, que Dieu repand quelque goute de leur liqueur dans ces ames ſaintement epriſes de ſon amour. C'et ma pensée, & mon opinion; mais à la miene volonté que j'en parlaſſe par experience!

Solitudes, deſertz, racontez nous les magnificences des banquetz de vos Antoines, & de vos Hilarions. Que ſi vous nous dites, qu'ils mangeoient

geoient que du pain, & des racines, & qu'en ce seul aliment consistoient tous les metz de leurs festins; Quelle richesse, & quelle pompe pouuoit estre plus grande? Si de ce pain, dont ils estoient nourris; le bled en estoit cru dans le ciel, & si les Anges, apres en auoir esté les boulangers, le portoient eulx mesmes en terre, à ces Saintes ames. D'abondant si ces racines auoient esté plantées de la propre main de Dieu, qui seul en estoit le jardinier, je vous en fay iuges.

Mais representez vous à mesme temps, quel honneur, & quel contentement on doibt receuoir en Paradis, se voyant placé à la table, de ce souuerain Createur de l'vniuers, dont la majesté, vniquement adorable, & adorablement esclatante offusque les Cherubins. De ne man-

ger

ger que du pain paitry de ces diuines mains, & de ne boire que du vin, qui decoule incessament de ses mameles sacrées. D'où vient que l'Espouse, s'escrie; *O que le vin de tes mameles est delicieux!* Quoy vn Prince tirera vanité, & tiendra à vn excez de gloire de disner auec son Roy? Et commét pourtions nous donc comprendre l'eminance de la gloire de ces espritz heureux, puis qu'il banquetent sans cesse auec Dieu, & qu'ils ne se nourrissent que de la viande, que luy mesmes leur a aprestée de toute eternité. Quand j'aurois autant de langues, que Democrite s'est imaginé d'athomes, & que tous les Anges m'inspireroyent les pensées, & les paroles pour representer la grandeur de ces felicitez, je ne sçaurois jamais dire que ce qui n'aprocheroit pas seulement de leur perfection. Puis que tout

ed est incomprehensible, inimaginable, & hors de l'abord des plus grands espritz; Ne fay-ie donc pas bien de me taire?

LE


Vander Horst inuen.
Guil. Collaert sculp.



LE TOMBEAV DES PLAISIRS DE L'ODORAT.

CHAPITRE IV.



MOMENT des faux plaisirs, que tu es de courte durée! O Eternité des veritables peines, que tes espaces sont longs. Tout s'enfuit, hommes du monde, fors que les malheurs, &

les miseres, parce que la nature les tient à gaiges icy bas, pour nous conduire dans le tombeau. C'et en vain, c'et en vain, que vous espérez d'y receuoir des contentemens, puis que les douleurs sont vos meres nourrices, qui ne vous alaitent que de fiel, & qui pis est encore, elles ne vous seurent de leur tetin, qu'en mourant. Vous auez beau toutes fois, vous dire heureux, & contantz parmy voz grandeurs, & vos richesses, le galimatias en est decouuert, personne ne le croit que les foux, jugez si vous estes sages, auec cete croyance. Tout le plaisir qu'on peut trouuer en terre, vient du ciel: c'et à dire, que pour goutter les douceurs du repos, en ce monde, on ne doit auoir de passion que pour son mespris.

Il faut confesser, que chasque esprit a ses petites humeurs de folie qui regnent souuerainement auec la raison,

son, chacune à son tour. Mais les plus prudens, ne chopent iamais, que par vne foiblesse, dont la nature, commet la plus grande partie de l'erreur. Tout le monde sçait que les premiers mouuemens de la cholere ne sont point à nous, & qu'ils apartienent en propre, à la fureur de ces esprits, qui animent le sang le plus subtil de nos veines. Lesquels emeus tout à coup par la force de l'objet, agissent si puissament, & auec tant de violence, que la reflexion de leur action, n'en peut estre faite dans l'entendement, auec le mesme effort de promtitude. De sorte qu'encore que l'offence en soit blamée, elle en demeure impunie. De mesmes en est il de certains mouuemens de complaisance, qui nous attacheront quelque temps à l'admiration des beaux objectz, ou à la douceur des autres, qui feront affecter à nostre humeur, & à nostre inclina-

tion en quoy, la faute est pardonnable, si nous ne passons plus auant; car les sages y marquent tous-jours leurs limites.

Mais si de l'agreement on se laisse emporter à la passion naissante, qui nous representera l'image d'vn faux plaisir, pour deceuoir l'entendement, & d'vn mesme coup assubjetir la volonté; on tombe dans le crime, & comme il n'est point de petites offences morteles, la plus legere se termine à la damnation. I'ay mis en auant ces veritez, pour me seruir d'entrée au sujet que je veux traiter.

La nature produit tous-jours en nous, certains sentiments de douceur, & de complaisance deuant tous les objets, qui portent quelque fauce marque de bonté, ou de beauté; mais comme elle les produit dans nos ames, sans nostre consentiment, leur attainte ne nous peut blesser, si nous

n'en

n'en desirons la playe, d'autant que nostre volonté, n'est pas encore determinée à les suiure, & à les aymer passionement. D'où vient qu'on pourra admirer vn beau visage auec complaisance, ouir de mesmes chanter vn rossignol : & goutter pareilement les vaines douceurs d'vn banquet, sans faire vne forte reflexion de ces delicatz sentimens, qui chatouilent nos sens, de peur que l'entendement qui est si aizé à tromper, ne face choper la volonté auec luy.

De toutes les fauces douceurs qui repaissent nos sens, celes des odeurs sont les plus innocentes, & toutes fois si peu que le cœur s'y attache, il se met en vuë de la vanité, & de la luxure, pour estre attaint de leurs traitz enuenimez. Est-il rien de plus beau, & de plus chaste qu'vne fleur nouuelement esclose au leuer du Soleil ; & toute freische encore des dernieres

goutes de l'aiçt, dont l'aurore sa nourrice la vient de senter. Quoy de plus doux encore que le baume inuisible de son odeur, qui par des charmes secretz, incognuz, mais sensibles, encence sans idolatrie, nos espritz. Dequoy est faicte cete beauté, portant, que d'vn rien, puis que ce n'est rien, dans vn clin d'oeil. Quel surnom donnerons nous aussi à ce petit vent, tout d'ambre, de ciuete, de musc, qui à coups d'halene, se glisse delicieusement dans nostre cerueau; s'il ne subsiste pas seulement en imagination, & en idée, quelque sensible qu'il soit; comme priué de forme. Si faut il aduouer pourtant, que ce petit rien a des puissans apas pour disposer les ames laches, & les coeurs effeminez à l'amour de la chair. Aussi voit on dans la fable que Zephir, & Flore, qui sont leurs jardiniers, se font tousjours l'amour.

Mais

Mais comment est il donc possible, que les hommes ne respirent qu'apres ce rien, & que par vn inutile artifice de son odeur imaginaire se mettent en peine de faire perdre à leur corps, la mauuaise senteur de ces miseres, puis que cet vne partie essencielle du tout, qui n'en peut estre separee, que par sa ruine. Vous auez beau sentir bon, hommes du siecle, si faut il tous-jours se boucher le nez, quād on pense seulement aux ordures, dont vous estes le cloaque. Pouldrez vous les cheueux, c'et meller de la poudre auec de la cendre: Musquez vous la moustache, c'et mettre de la fiente, sur des excremens. Lauez vous la bouche, les dens, & les entrailes si vous voulez, auec ce diuin nectar des Poëtes, vous vous trouuerez bien netz: le lendemain, dans les fables. En fin pour acheuer vostre journée baignez vous dans vne fontaine d'eau d'An-

d'Ange, & vous verrez quels Anges vous chauferont les seruietes au feu d'enfer, pour vous essuyer. N'enployez plus d'argent à ses folies. La carcasse de vos corps sent plus mauuais, durant vostre vie, qu'apres vostre mort; d'autant que vous remuez, & augmentez continuelement le fumier d'ont elle est plaine, & comme vous estez tous-jours en action, la mauuaise vapeur s'en exhale par l'air, d'où procede sans doubte la contagion, & les autres maladies pestilentieuses.

On lit de Cleopatra, cete superbe Egiptiéne, que dans ses jardins il y auoit des ruisseaux, & des fontaines d'eau de senteur, en grand nombre; où elle faisoit fondre, peu à pou son beau corps de neige. De sorte qu'en se baignant dans ces ruisseaux, sa beauté s'escouloit auec eux, & sa vie de mesme s'euaporoit, comme leur

odeur

odeur puis que l'vne, & l'autre, n'estoient qu'vn vent, qu'vne fumée, ou qu'vn rien pour parler proprement, & selon les termes de l'art. Et d'alieurs representez vous, le reuers de la medaile. Ce beau corps qui ne viuoit que d'vne vie toute de baume, comme estant enbaumé si souuent, meurt enuenimé, par vn coup du ciel, pour le rendre puant & infect iusques à horreur.

Il me semble que j'entends encore les cris effroyables de Neron, lors que reduit à vn dernier point de misere, & forcé par les ardeurs violentes d'vne extreme soif, qui luy brule les entrailes à l'estancher dans vn bourbier puant qu'il rencontre sur le chemin de son desespoir. Il frape l'air de ces plaintes. Voicy maintenant les eaux de senteur de Neron. Voicy le nectar qu'on seruoit à sa table; Quelle metamorphose! Il n'auoit pas toutes fois beau-

beaucoup de raison à se plaindre : car s'il en eut esté capable, il eut peu se representer, que ce bourbier estoit vn ruisseau de la source d'infection, qu'il auoit dans l'ame. De sorte que s'il infectoit toutes les liqueurs de sa boisson, la peine estoit iuste, qu'il ne beut que des eaux puantes.

Que nostre misere est sensible, & palpable. Nous auons beau nourrir nos corps des metz petris, dans l'ambre, & dans le musc, la viande n'est pas plustost dans, l'esthomach quelle se corromp, & s'infecte si fort, dans ce petit cloaque, que la senteur en est insuportable. Qu'on abreué aussi ce ieune cheual vitieux, des eaux les plus claires, & les plus excelentes, qui se trouuent dans les fontaines de Bachus, elles se rendent à l'instant si puantes, pour auoir passé seulement dans ce mesme cloaque, que la seule imagination en infecte l'esprit;

sprit ; mais ce n'est rien encore. Où sont les hommes quelques temperez qu'ils soient, de qui les esselles, ne soient autant de petites rues ecartees, où l'on ramasse les ordures de la ville. Car sans se flatter, le proprietaire mesme n'en peut supporter la mauuaise senteur, pour si passioné qu'il soit du terrouer. Et d'ailleurs les pores du corps ne sont ce pas autant d'alambics, tousiours ouuertz, qui exhalent dehors, vne partie des ces vilaines vapeurs, dont nous sommez plains, de peur qu'elles ne nous estoufent de leur puanteur. Ie ne parle point de ces grandes portes à fumier, les yeux, les oreilles, & le nez, puis que tout nostre corps n'est qu'vne grande porte cochere, par où entrent, & sortent continuelement les miseres du monde.

Les conteurs de fables ont beau soutenir effrontement à leur ordinai-

re,

re, que la sueur d'Alexandre sentoit bon : la bourde n'en est receue que des Poëtes ; Encore ont ils limité le temps de leur croyance, iusques à ce que ce vase si precieux fut felé. Ie veux dire iusques au jour que ce monarque fut blessé: car d'eslors on ne l'apelloit plus le fils de Iupiter, Amon, & toutes ces fauces marques de diuinité, d'ont on auoit voulu parer le renom de sa gloire, s'eternirent & perdirent leur esclat. De maniere qu'il ny auoit que les foux qui continuoient à luy donner secretement ce surnom de vanité, & ce seront eulx mesmes encore, qui croyront que la sueur de ce Prince estoit de bone odeur.

Qu'on se desabuse, tous les hommes du monde sont faitz, d'vne mesme matiere, & petris d'vne mesmes paste. Ce n'et pas que selon le temperament, les vns ne soient plus delicatz que les autres. Mais l'humeur dif-

differente, n'altere pas la nature du terrouer, ce sont tousjours des malheureux, entachez d'vne ladrerie de misere, dont on ne peut jamais guerir. I'ay de la peine à souffrir la vanité de ces mignards, & de ces delicatz du siecle, qui s'imaginẽt auoir esté creez dãs vn nouueau Paradis terrestre, de la propre main de Dieu, de mesmes qu'Adam, fondez sur la blãcheur de leur peau, tenue, & deliée, ou sur leur bonne mine apuyée sur des os, des nerfs, & des arteres à demy pourris. Que vous semble t'il de ceste manie d'esprit: Car si peu qu'on aproche de leur fumier, on est contraint de se boucher le nez, & de s'enfuir si on pouuoit, iusques dans ce mesme Paradis terrestre, où ils ne sont jamais entrez, pour estre à l'abry de son infectiõ; n'est-ce pas vn beau fondement d'arrogance? Venons au sujet.

Ie vous ramanteuray que le musc

procede d'vn petit animal, lequel acablé, & assommé de coups de batons, on fait pourrir dans la terre, & de la matiere de sa poutriture se forme cete senteur puante, dont on est idolatre; chose estrange ! on se sert d'vne charogne morte, pour en baumer des charognes mourantes: encore voit on que l'artifice en est inutile, & que la carcasse de nos corps sent plus fort, & plus mauuais, que celle de cete petite beste ne sent bon. Musquez vous donc, tant qu'il vous plairra, hommes du monde: toutes les depouiles de l'Arabie heureuse, ne sçauroient faire changer de senteur, à vostre fumier.

La ciuete n'est autre chose, que la fiente de cet animal, ou, selon l'opinion de quelques historiens, la sueur des chatz d'Inde, quoy qu'il en soit c'et tousjour vn excrement fait en onguent, dont nous croyons guerir

l'vlcere

l'vlcere de nostre misere, mais cet en vain, les Punez de nature, sentent tous-jours mauuais: O qu'vn homme sent bon, quand il ne sent rien que la bouë, dont il est formé.

Que pensez vous que c'et que lambre gris? Les vns nous le representent soubz des lopins de terre grisatre, dont certains riuages de mer sont peuplez: Les autres soutienent que cet vne certaine humeur gluante, qui distile des arbres plantez & cultiuez de la nature en quelque contrée escartée, d'où les rayons du Soleil, sans doubte, derrobẽt l'odeur qu'ils donnent aux fleurs. De decider cete vielle querele, que les naturalistes ont entr'eulx sur ce sujet, comme tenant diuers parties, je ne l'entreprens pas: car quelle aparance, que je me mete en peine, de vous faire l'anatomie d'vn riẽ, que si de ce riẽ pourtant les demons en font des chaines, pour vous attirer dans les enfers;

de quelle raiſon pourrez vous autho-riſer vos plaintes, puis que vous vous ſerez damnez pour rien?

O que la reſponce de Menander eſt belle, lors qu'interrogé. Pour quoy il n'aymoit pas la ſenteur de lambre, ny de muſc? Parce dict il que les fols l'aiment. C'et vne grande folie auſſi, d'encencer continuelement les autels de la vanité, que nous auons erigez dans nos ames, ou plutoſt nos brutales paſſions, qui en ſont les idoles. Tu ſens l'enfant, dit l'Ergius à vn de ſes amis qui ſe pouldroit les cheueux, en effect, les hommes n'ont point de penſées ſi baſſes, ie dy les hommes de bon ſens, car je ne cautione pas pour les autres. *Poudre*, poudre toy tant que tu voudras: *Bouë* couure toy d'vn nouueau bourbier: *Fiente* accrois inceſſament ton fumier, ie me ris de ta folie.

Elius Verus couchoit d'ordinaire ſur

sur vn l'ict de roses, mais les espines qu'il en estoit, entroient dãs son ame, & comme il changeoit tous les jours de matelas, il remplissoit son sein de nouueles ronces; Quel auueuglement luy silloit les yeux? Il ne voyoit pas, que la fleur de sa vie se fanissoit egalement auec celles de sa couche, & que tout ainsi que le Soleil preparoit le tombeau de celles cy, dans son couchant, le mesme astre rameneroit, dans son occident, celuy de ses jours infortunez. Vous auez veu le portrait de sa vie toute de roses; Voicy celuy de sa mort, toute d'espines.

Ce nouueau Epicurien se voyant en fin acablé soubz le faix de ses crimes, où mille douleurs le tenoient à la gehenne, il apelle la mort à son secours; mais cete sourde, & cete inhumaine, qui n'a ny oreilles, ny cœur, le laisse crier pour le faire mou-

rir autant de fois qu'il respire, sans luy oster la vie. Il voudroit bien estre son bourreau, mais il n'a de force que pour souffrir, & non pas pour terminer ses souffrances. Qu'il renforce ses cris. Tous les maux qu'il endure, sont les fruitz de ses fleurs ; laissons le viellir dans les tourmens.

Hommes du mõde, voila vn exemple sensible du chastiment, que le ciel exerce sur vos compaignõs de crime: car vos couches de parade sont autant de lictz de roses, où vous dormez toutes les nuitz ! He que sera-ce quand la mort vous faira changer, & de matelas, & de couuerture. Ie ne dy pas de linçeul, puis qu'il vous seruira de suaire. Que deuiendrez vous en effect? ne craignez vous pas d'aller jouer la farce de cete commedie sur le theatre des enfers ? Ie vous l'ay tousjours dict, & je vous le redis encore, que par le chemin des roses, on va au pays des

espines;

espines ; mais ce sont des espines eternelles, dont la pointe ne s'emousse jamais. Lecteur songe à toy, voila vne pierre qui tombe dans ton jardin.

L'Histoire Romaine nous fait foy que les lampes, qui esclairoient le Palais d'Eliogabale, n'estoient plaines, que de baume ; tant il estoit idolatre de tous les faux plaisirs qu'il pouuoit s'imaginer. Ce miserable ne se representoit point, que luy mesme estoit vne lampe ardante de luxure,& qu'vn petit vent de malheur la pouuoit esteindre en vn instant, pour la faire r'amuler dans les enfers, par la iustice diuine. Et voicy des-ja l'orage dont il est menacé. Il me semble que je le voy,ce miserable, qui ne respiroit que lair embaumé, rẽdre les abois dans vn cloaque, dont luy mesmes est le plus grand fumier. Lecteur, ie te laisse encore la copie de cet arrest du ciel,

affin que tu t'amendes.

Voyons de plus prez en quoy conciste ce plaisir imaginaire qu'on cherche dans les odeurs. Il faut aduouer par force que le musc sent mauuais, la ciuette encore dauantage, & que l'ambre seul aussi n'a point vne bone senteur: tout git donc au melange de ces trois excremens pour composer vne nouuele fiente delicate, & subtile, dont l'odeur chatouile le sens, parce quelle luy est propre & affectée, mais nō pas l'esprit: car il est eleué sur l'olimpe, où les vapeurs de la terre ne peuuēt monter: disons en d'auantage. I'ay voulu gouter ces faux plaisirs, pour en cognoitre sensiblement, & la nature, & la qualité; mais de vray, ie cherchois ce contentement, que je m'estois imaginé, dans sa iouissance mesme, sans pouuoir jamais le trouuer: car apres tout, puis qu'il faut tout dire; les plus excelentes odeurs ne nous peuuent

faire

faire respirer qu'vn peu d'air embaumé. Ie dy embaumé, lors qu'il entre dans nostre sein ; mais puant, & infect l'ors qu'il en sort, puis que nous sommes tous plains d'infection, & de pourriture. En quoy conciste donc le plaisir qu'en diuerses bousees d'vn petit vent poudré, qui nous passe par le nez, pour en balier le cloaque? mais c'et en vain: car ce sont les focez de la vile, par où les plus nobles parties du corps, comme les habitans, dechargent leurs ordures: Quelles delices de ne viure que de vent, de mesme que le cameleon.

Pourquoy direz vous qu'on apelle l'Arabie heureuse? c'et à cause de vostre folie, cõsiderant qu'encore qu'elle ne produise que des excremens, on vient de si loin les achepter à si haut prix, veu que d'ordinaire ils coutent la vie au marchant. Ceux qui luy ont donné ce surnom, ont beaucoup de

raison : car en effect c'et vne contrée heureuse, puis qu'on passe tant de montaignes, terre, & d'eau, pour venir à la foire, tousiours ouuerte, de ses danrées. Ha folie que tu coutes cher!

N'est ce pas encore vne vanité insuportable, aux grands du monde, de vouloir que leur carcasse soit embaumée apres leur mort, pour l'exempter quelque temps de pourriture. Leur corps insensible est dans vn faux paradis d'odeurs, & leur ame sensible dans vn veritable enfer de puanteur. De sorte qu'ils s'establissent vn Empire de felicité, là où ils ne sont pas, & là où ils sont, ils ne viuent que dans les suplices.

Dorlotez donc vos corps sur la terre, & dans la terre, hommes de terre par l'odeur de vostre baume, de vostre musc, de vostre ciuete, & de vostre ambre. Toute cete fiére deuorera enfin la vostre, & les vers se preuaudront de

toutes

toutes deux ! Ha que noz humeurs sont bien contraires. Vous n'auez d'autre soing que d'entretenir delicatemẽt ce corps, & de nourrir delicieusement ses sens. Et je ne pense jamais qu'à mõ ame, puis qu'elle est immortelle. Que mon corps souffre la faim, je ne m'en soucie pas, pourueu que mon ame soit rasassiée eternellement, qu'il soit gisant dans la bouë de toutes les miseres du monde : cela ne me touche point, quoy qu'il me soit sensible. Ie ne songe qu'à mettre à labri mon ame dans le ciel, puis que ce doibt estre pour vn jamais. Mathematiciens, quelle proportion de l'instant, à la durée de l'eternité?

On met en auant de la Panthere, quelle attire auec les chenes inuisibles de son odeur les bestes feroces à sa suite, toutes-fois elles ne la suiuẽt que de loing, parce qu'elle est si effroyable, qu'elles nosent s'en aprocher. Mais la nature,

nature, cruelle & marrastre luy aprend l'artifice de cacher sa teste, & de montrer seulement ce qu'elle a de plus beau. De sorte qu'auec cete industrie elle deuore les bestes brutes, qui accourent de toute partz, au tour d'elle.

Or cete Panthere, nous represente le monde, dont l'odeur enchanteresse nous engage delicieusement à la suiute. Et le diable fait le personage de cete nature marrastre, qui luy aprand l'inuention de cacher sa laideur, & sa difformité, à noz yeux, pour se pouuoir assouuir, l'vn de nos corps, & l'autre de nos ames. N'oubliez pas cete verité, & repondez moy à ces iustes reproches, que j'ay enuie de vous faire.

Comment est il possible, que vous, tombiez en cete foiblesse, de ne pouuoir souffrir la senteur d'vn hospital, où logent vos compaignons de misere,

ſere, & que vous aliez prendre tous les jours les parfums de vos eſcueries, & du fumier de vos cheuaux. Vous boucherez encore le nez à la rencontre d'vn pauure malade, qui trainera ſa vie infortunée, & vous ne ſerez pas honteux de careſſer vn chien, & de baiſer mille fois ſon muſeau, dont la fiente luy ſert de torchon. Quel nom peut on donner à ces actions d'impieté, pour en exprimer le crime? Sans mentir je fremis egalement & de pitié, & d'horreur toutes les fois que j'y penſe.

Mais ne me ſemble t'il pas, que je voy Moyſe ce celeſte parfumeur, qui encencé du vent embaumé de ſes ſouſpirs les autels qu'il a conſacrez à la gloire du Seigneur! O quelles odeurs! puis que d'vne puiſſance diuine penetrant les cieux, elles s'eſpandent dans le Paradis. N'eſt-ce point auſſi Abraham, & Iſac, que j'aperçoy en action

de

de troubler l'air, par la fumée odoriferante de leur sacrifice! Ha que ce-te fumée doibt sentir bon, puis qu'ils en parfument le trosne du Tout-puissant.

Helas! mon Dieu, il y a longs temps que j'ay enuie de vous immoler l'idole de mon cœur, en expiation des sacrifices de vanité, que j'ay faitz sur les autels profanes du monde. Mais je crains que la fumée n'en infecte l'air de sa puanteur. De sorte, que j'ayme mieux vous offrir l'eau dange de mes larmes, & l'encens, de mes regretz, soupirant de repentence, puis que l'odeur vous en est agreable. Ie laisse lambre, le musc, & la ciuete, à la terre, qui en produit le fumier, aussi bien leurs vapeurs ne peuuent franchir les limites, ou leurs causes sont enclo-ses. Ne nous arretons pas en si beau chemin.

O que la vertu sent bon, hommes du

du monde! C'et cete rose espineuse, tousiours euanouye dōt l'odeur, purement diuine, embaume, & le ciel, & les Anges. Mais vous ne cognoissez point les racines du rosier qui la produit: cet vne plante, qui ne croit pas dans vos jardins, parce que la terre en est mal cultiuée. Vous aymez mieux des Tulipes, d'Anemones, & de Piuoines, ie ne conte pas les soucis: car ils y croissent bien sans que vous les semiez. Voila vn beau parterre digne de vos soins, & de vos trauaux. Que vous en reste t'il aussi à la fin, qu'vne espine poignante, qui, comme vn trait bien aceré, vous perce le cœur de mille attaintes toutes mortelles. Et en laissant les racines de vos fleurs à la terre, le diable prend celles de vos ames, pour les planter dans le parterre des enfers: N'est ce pas auoir bien employé sa journée?

Il n'est point de baume plus pre-

tieux au monde, que celuy des bonnes œuures. C'et luy seul, qui peut seruir de preseruatif contre l'infection des miseres, qui nous accompaignent inseparablement. Et si vous en doubtez, cherchez en la verité dans l'histoire de Iob, ce lis de pureté, ou cete roze de patience, qui croissent contre leur nature, parmy les ordures d'vn fumier. Estudiez cet homme iuste, voyez le de prez, & cõtemplez le de tous cotez, la misere mesme n'est pas si miserable que luy: car les demons y ont mis la main, chacun à l'enuy, pour parfaire cet ouurage de calamité, & de marthire. Sa femme, & ses amis, se mettent à labry de sa mauuaise odeur; tout le monde l'abandonne. Et toutes-fois, quelle adorable merueille! les Anges l'enuironent de tous cotez, & Dieu mesmes se loge dans son cœur, renfermé au millieu du cloaque animé de son

corps

corps que dirons dans nostre estonnement? il faut biẽ confesser que la seule vertu de ce Saint rendoit vne odeur si suaue, qu'elle eut esté capable d'attirer tous les bien-heureux en terre, si Dieu l'eut permis, puis que Dieu mesmes ne l'abandonoit iamais.

O adorable vertu dequels charmes tous diuins, de quels rauissemens semblables sont animées tes odeurs, si leur puissance penetre les cieux pour en attirer les Anges, & leur Createur mesmes? Helas! ne pourray-ie iamais flairer ton baume sacré, comme estant vn souuerain remede contre la puanteur de nos miseres? Ie t'offre le iardin de mon ame, pour y planter les racines de tes fleurs. Et affin qu'elles s'y evanouissent, i'en arracheray ces puants pauots, qui tenoient ma raison assoupie d'vn funeste sommeil. La resolution en est prise. Ie n'atends que vostre grace, Seigneur, pour

en voir les effects.

Il ne faut point d'autre musc, ny d'autre ambre, pour enbaumer les corps deceux qui sont mortz en Dieu, que celuy de leur bonne vie. Et l'on en a veu mille fois l'experience, dans les tombeaux sacrez des Saincts, puis que c'estoient autant de boutiques de parfumeurs, que dis-ie de parfumeurs, tout leur ambre, & tout leur musc, ne sont que puanteur, & qu'infection à l'egal de cete odeur celeste qui en sort. Cete mesme saincte Lidiuine, dōt ie vous ay presché l'exemple, sur vn autre sujet, toute couuerte de la bouë de ses playes, dont son corps affligé estoit cōme vne source inespuisable, faisoit horreur à ses plus proches, puis que sa mere mesme, qni l'auoit portée dans ses entrailles, en fuyoit l'abord, ne pouuant souffrir la mauuaise senteur, qui enuenimoit l'air de sa chambre. Mais pourtant les Anges la seruent

uent; Dieu mesme la visite dans cete mesme chambre infectée. N'est il pas donc croyable que ses playes, ne versét que du baume, ou que ce sont autãt de fontaines d'eau dange: puis que les Anges les entourent de toutes partz, pour admirer la beauté esclatante de cete diuine liqueur qu'elles repãdent. Que si vous en doubtez, demandez-le à saincte Catherine de Siene qui en a gouté: car l'enuie luy prit vn iour de se desalterer de l'apostume qui sortoit de la playe d'vn malade, pour accoustumer son cœur à ce pieux exercice, voyant qu'il bõdissoit d'horreur en le seruant. Et elle vous dira que iamais elle ne beut vne liqueur plus suaue, ny plus delicieuse. Que pensez vous que c'et d'aymer Dieu. Vn seul sentiment de cete amour sacrée, est capable de faire changer de nature, & de qualité à toutes choses, pour nostre contentement. Espreuuez le dans les hospitaux,

aprez vous estre mis en bõ estat. Seruez en les malades, pensez les auec humilité, & auec respect mesme, puis que ce sont les membres de IESVS Christ, & vous cognoitrez sensiblement, que le terrouer de ces maisons de charité, est vne nouuelle Arabie, heureuse où sans feinte, on y respire l'air embaumé de mille sorte d'odeurs.

Voulez vous encore des exemples plus sensibles? N'auez vous iamais esté temoins de l'honnorable querelle, & de la glorieuse dispute, où s'engagent à l'enuy les pauures Capucins, lors qu'il est question d'aller seruir les pestiferez. Celuy cy employera tous les efforts de son eloquence, pour persuader son superieur de luy en donner la preferance: celuy-là n'ayant plus de voix, à force de crier, faira parler, & ses yeux, & son cœur souspirant tousiours, & pleurant sans cesse du desir d'en auoir le commãdement. A quoy

atri-

attribuerez vous ces efforts, & ces violences, qu'à la seul amour diuine, dont ils ont le cœur blessé, & l'ame attainte. Et c'est cete amour adorable, qui leur fait gouter delicieusement mille douceurs dans l'amertume mesme changeāt, & sa qualité, & sa nature. Deslors qu'ils ont le calice plain de fiel, à la main: Ce n'est plus de fiel, l'amour de Dieu, luy donne le goust d'vne charmāte liqueur, mille fois plus delicieuse, que le nectar des Pouetes; Mais qui s'estonneroit de tes merueilles amour, puis que tu es toute miraculeuse?

On nous a laissé par escrit du bienheureux Thomas à Villanoua, que les seules fleurs qu'on espandoit sur son tombeau, pour faire voir que leur fragilité mesme n'estoit pas inutille, guerissoiēt les malades de leur odeur, auec le premier apareil de la foy. Quoy donc la seule senteur des fleurs espandues les vnes sur les autres; celles de

la terre, sur celles du ciel, puis que les Saints sont autant de fleurs tousiours epanouies, que Dieu a plantées dans le celeste terrouer de son Eternité, auroit cete vertu d'embaumer l'air contagieux qui entoure les malades, & de le chasser mesmes du profond de leurs entrailes. He que sera ce donc, dans le Paradis, où l'on verra les Parterres si plains de fleurs, que l'abondance, l'odeur, & la beauté en seront egalement admirables.

Que sera ce dis-je, que sera-ce, de contempler dans ce jardin de felicité immortele, la Vierge tres pure, & tres Sainte. Cete rose sans espines qui a esté eclose & espanouie de toute eternité, dans l'entendement du souuerain Createur de toutes choses. Cete roze dis-je, dont la beauté fait cacher de honte le Soleil en son orient, de mesmes qu'en son midy. Et cete roze dis-je encore, dont l'odeur a attiré,

attiré, les Anges, & Dieu mesmes iusques sur son rosier pour la flerer mieux à son aize. D'admirer les Prophetes, & les Patriarches ces violetes sacrées, qui distilent incessament le baume du vent de leur respiration. De voir encore les Apostres, & les Marthirs, ces œilletz empourprez, de la liqueur toute celeste de leur sang, de qui les seules reliques embaument icy bas toute la nature. D'admirer les Confesseurs, & les Vierges. Ces beaux lis de pureté qui ne se faniront jamais. Et en fin d'adorer dans vne meditation, continuelle, l'adorable Trinité. Ce trois-fois Sacré, & trois-fois Sainct, Arbre de vie, a trois branches, tout chargé de fleurs diuinement belles, & belles de toute eternité, & de fruitz encore parfaitement bons, & dont la bonté est infinie. A l'ombre du quel toute la cour celeste jouit d'vn repos, d'vn

contentement & d'vne felicité, qui n'a jamais eu de nom, & qui jamais n'en aura; tant ils ſont extremement extremes. Il m'eſt impoſſible de faire voler mon eſprit plus haut.

LE


Vander Horst inuen
Corn. Galle fecit



LE TOMBEAV DES PLAISIRS DE L'ATOVCHEMENT.

CHAPITRE DERNIER.



VE je ſerois miſerable, ſi j'eſtois le plus riche du monde, ſoubs quel plus grand fardeau de malheurs pourrois-je eſtre acablé, toutesfois je me precipiterois bientoſt du troſne de mes gran-

grandeurs, dans le bourbier de ma naissance. Ie veux dire que je me fairois promptement quite de tous mes thresors, pour gaigner en les perdant, le repos que je cherche. Chose estrange; mais agreable à mon humeur. Rien ne me plait icy bas, toutes choses m'affligent. Les biens mesmes que je souhaite auec passion, seruent d'objet à mon m'espris deslors que ie les possede. Vn chagrin continuel m'altere egalement & l'ame, & le corps dans les plus agreables compagnies, & de quelque passe-temps que ie vueille adoucir les ennuys de mon inquietude, l'interualle en est de si courte durée, qu'il est croyable, que la douleur dure tous-jours. Ie me suis mis souuent en peine de chercher des diuertissemens dans la court des Roys & des Princes. Mais je trouuois mon purgatoire, où les autres rencontroient leur Paradis. Ie ne vous metz

metz pas toutes-fois ces veritez en auant pour vous donner de la pitie, mon mal n'est digne que d'enuie: car si rien ne me plait icy bas, c'et parce qu'il n'y a rien d'agreable. Si ie mesprise dans la iouissance tous les biens que i'ay souhaitez, leur deffaut m'y contrainct, & ie ne sçaurois aymer parfaictement, que les choses parfaictes. Si vn chagrin continuel, me poursuit dans les meilleures compagnies; ne le trouuez pas estrange; puis que la solitude est mon element. Que si mon esprit tousiours inquieté, ne peut trouuer aussi de relache parmy les esbatz de la terre. Cessez de vous en esmerueiller. Il n'a esté crée que pour le ciel. Et en fin si toutes les cours des Roys, & des Princes, me sont autāt de prisōs, où ie souspire sans cesse apres la liberté, l'estonnement n'en doit pas estre grand, puis que j'ay resolu: de faire ma fortune dās la court d'vn cloistre:
con-

considerant que le plus grand Monarque du mõde ne pourroit m'en donner, qu'vne partie; Et si j'en possedois vn nombre infiny, de mesmes nature que celuy cy, je les luy offrirois de bon cœur, à condition qu'il gardat tout pour luy. De sorte qu'au lieu de me plaindre du mal, dont je vous ay fait le recis, plaignez vous vous mesmes de n'en estre pas attaints. Ie ne souhaite point vn sort plus glorieux, ny vne condition plus heureuse.

Cet vn grand indice de reprobation à vne ame, qui n'aspire qu'à la jouissance des richesses du monde, & qui ambitieuse des faueurs de la fortune, s'escarte du chemin de la vertu, où l'on les rencontre fort rarement, pour les chercher dans celuy du vice, ou l'on les trouue en foule. Mais quoy? la franchise ne nous a esté donnée que pour le choix, & du

bien,

bien, & du mal. Chacun est libre de courre à sa perte, où à son salut. Et bien que Dieu nous aye creez sans nostre consentement, il ne peut nous sauuer sans nostre volonté. De maniere qu'il faut joindre nos desirs à ses graces, & mettre la main à l'œuure, si nous voulons estre couronnez à la fin de la journée. Reuenons à nostre premiere Proposition.

On a beau crier, & soutenir le contraire, je ne changeray jamais d'opinion. Les richesses ne sont que de babioles d'enfant & de vielles danrées d'vn marché de vilage, que les lourdauts, & les niez acheptent sans sçauoir ce qu'elles valent. Que si la plus part des hommes pourtant, ne fait d'autre trafiç, quel moyen de gaigner sa cause contre tant d'ennemis, mais il n'importe de la perdre: le monde, qui en est le juge, ne peut donner que des sentences interlocu-

locutoires. Qu'on me condempne tant qu'on voudra, j'en apeleray, comme d'abus au Parlement du ciel, où je suis assuré d'emporter vn arrest difinitif en ma faueur auec despens, dommages, & intheretz contre mes parties, & en deffaut de payement, la iustice diuine se saisira de leurs ames, & les abismera dans le gouffre des prisons eterneles.

Qu'on ne face donc plus l'opiniastre. Apres auoir bien disputé, de part, & d'autre, il faut tous-jours se rendre à la raison.

Iay voulu me seruir de l'or, pour representer auec plus de ciuilité, le plaisir de l'atouchement, puis qu'aussi bien ce metal, a des douceurs sensibles, & palpables, qui penetrent les sens, & se communiquent iusques à l'esprit. I'entendz l'esprit foible, car les fortz, & les solides n'en reçoiuent, jamais les attaintes. Quel contentement

ment plus extreme se peut on imaginer, me diront les hommes du monde; qui soit pareil à celuy de manier tous-les-jours les pistoles à poignées, il n'est point de plaisir d'admiration: il n'est point de delices de melodie; il n'est point de delicatesse de goust, Il n'est point en fin d'agreement d'odeur qui puisse auoir du raport, ny de la conuenance auec les transportz, & les rauissemens de joye que l'esclat de ce Soleil des Alquemistes, produit dans les ames les plus insensibles. O Dieu où en sommes nous reduitz, d'establir son souuerain bien, & sa derniére felicité au maniement de petits morceaux de terre, jaune ou blanche, à qui la folie, & la misere donne le prix, & la vogue! Hé que seroit ce quand je pourrois enclorre, & enfermer les Indes orientales dans mes entrailes, puis que les occidentales de la mort

mettoient en fin toutes mes richesses à l'incant, pour estre liurées au plus offrant, & dernier encherisseur, ou pour mieux dire au plus fol, & au plus enragé des marchans, qui se presenteroit pour les achepter au mesme prix, des trauaux, & des peines que je les aurois acheptées. La flaterie n'est plus de saison : car les enfers ne sont plains que des Dupes, & des dupez, parlons François, Ie ne trouue point de malheur plus insupportable que celuy de la richesse, parce que c'et le pont, dont la beauté du chemin nous inuite à passer le fleuue d'oubly, c'est à dire de cet enfer, en l'autre. D'où vient que les Pouëtes, tousjours misterieux en leurs reueries, donnent l'Empire des Richesses, au dieu des Enfers, considerant, dans les interuales de leur manie, que les riches sont d'ordinaire si occupez à conter leur argent, qu'ilz n'ont pas

le

le loisir de penser à leur salut. De sorte que du faux Paradis de la terre, où ils establissent leur bonheur, ils se precipitent insensiblement dans le veritable enfer de l'Eternité.

Qu'Anacreon a bonne grace, lors qu'il rend à Policrate vne notable somme d'argent, dont il luy auoit fait present. Ie ne sçaurois, luy dict il, me charger d'vn si lourd fardeau; ne voy tu pas que celuy de mes miseres m'acable? I'en fairois le mesmes, dans l'humeur où je suis, s'il se presentoit quelque autre Policrate, qui voulut me faire riche; car sans mentir je ne me plainds jamais que d'estre trop heureux. Toutes les faueurs de la fortune sont autant de chatimens du ciel, parce que la chair est si sensible aux apas des grãdeurs, & des richesses, que sans vne grace particuliere, au lieu de les posseder en qualité de Souuerains, elles nous possedent soubz le

titre d'esclaues. Mais n'est ce pas vne plaisante folie aux riches de s'estimer heureux, parmy la presse des infortunes, d'où ils ne se peuuent desgager. Il faut croire que comme la vertu simulée est vn double vice, de mesmes la felicité feinte est vn surcroy de malheur. Que nos richars se dient donc heureux & contãs, nous verrons à la fin de la commedie, qui aura menty, puis qu'il faudra changer d'habit pour faire le personnage d'vn vendeur de suaire, de fumier, & de vers. Que vous en semble? Ie vous permetz d'en juger, encore que l'affaire vous touche.

Les Egyptiens estoient accoustumez de celebrer la feste de leur naissance par des actions dignes de remarque. Chacun portoit en ses mains vne poignée d'herbe cueillie dans les maretz, auec autant de joye, que si s'estoit vn sceptre. Le mistere n'en

est

est il pas beau ! Ils s'estudient de representer en bosse leur misere soubz vn relief d'herbe ; car comme nostre chair n'est que foin, ils se paroient de ses couronnes, pour faire montre de la pauureté, où ils estoient nez. O riches que n'obseruez vous cete louable coustume, affin de vous desprendre, peu à peu, de ces lacs d'or, & d'argent, dont le Monde, la Chair, & le Diable, vous tienent garrotez. Puis que vous n'estez que foin, pour quoy en refusez vous les couronnes? Ne croissez vous pas, comme l'herbe sauuage, dans vn marez, puant & infect ? Et comme cete mesme herbe encore, n'estez vous pas fauchez, pour seruir de proye, & d'aliment aux bestes, que ce soient aux vers ou aux cheuaux, le sort, n'en est point plus glorieux. Et apres toutes ces veritez que les folz seulement ne mettent pas en doubte, vous fairez encore les fan-

farons, & les brauaches, s'il ne s'agiſſoit de l'Eternité, je changerois en riſée la compaſſion que j'ay de vous.

Ne les vois-je pas ces Mignons de la Fortune, & ces idolatres de la volupté, qu'enſeuelis tous viuans dans des mauzolees de fin lin vautrent leur charrogne puante parmy les douceurs, que produit la delicateſſe des ces riches ſuaires, dont ils ſont couuertz; O qu'ils ſont couchez molement, ſur le duuet, & ſur le couton! Qu'on tire maintenant le rideau, & qu'on ne face point de bruit; Meſſieurs repoſent. O effroyable repos! puis que de cete funeſte couche le matelas, quoy qu'on dye, n'eſt fait que d'eſpines, & la couuerte de ſoucis. Car apres y auoir contrefait deſſus le mort, diuerſes fois en dormant, il en faut repreſenter tout à bon & ſans feinte le perſonnage. De ſorte que ce duuet, & ce couton ſe metamor-

phoſent,

phosent, en rasoirs bien afilez, ou cete mesme chair, autres fois si dorlotée, est descoupée en pieces, par mille poignantes douleurs qui la tiennent à la torture. Couchez, couchez donc molement, & delicatement, hommes du monde. Vos plus fins draps s'apelent des suaires, & vos plus belles chemises, le derniers habits que vous metrez.

Ie ne sçay si je doibs faire l'Heraclite, ou le Democrite, quand je contemple sur le theatre des histoires ce miserable Sardanapale, en action de rendre les abois dans le bucher, que les flames de sa concupicence ont alumé, à la compagnie de ses courtisanes, & de ses plus riches thresors. Il ne viuoit comme la Piralide, que dans le feu, mais dans le feu de ses brutales passions, sans se pouuoir jamais consommer. Ce mesme feu le deuore en fin à cause du vent de la Iustice di-

uine, qui soufle de toutes parts, & qui en souflant en demande les cendres. Les Dames, & les richesses, estoyēt ses idoles, & vous les voyez eleuées sur l'autel de ce bucher, pour estre adorées des demons: quoy qu'ilz en attendent le dernier sacrifice. O juste chastiment du ciel! Que ce fils aisné de la Volupté, qui n'auoit jamais esté repeu que de douceurs, & de mille autres delices; soit luy mesme son bourreau & sō suplice: car n'est il pas croyable, que le feu de sa rage, & de sa concupicence deuore auec plus d'auidité ses entrailes, que celuy de son bucher ne fait le reste de sa voirie; mais quel espectacle, de voir mourir vn Pourceau, comme vn Phenix. Ie me sers de cete comparaison, parce qu'il renait dans ce mesme feu d'enfer, qui le consomme.

Riches voila vn portrait animé, & de vostre vie, & de vostre mort. Viuez,

vi-

viuez en Sardanapales. Les demons vous preparent vn mesme bucher, pour assister aux funerailes de vos ames. Que si plus fols encore que ce miserable, dont le nom fait horreur, vous sauuez vos thresors de l'embrasement, en faueurs de vos heritiers, ce sont autant de guides pour leur montrer le chemin que vous tenez: il vous suiuront bientost, vos traces sont trop visibles. Or lisons vn peu les superbes Epitaphes d'ont on pare vos tombeaux. Cy git vn tel jadis la Merueille de son temps, l'Honneur de son siecle, & l'Ornement de sa race. adjoutez y. Mais à present l'horreur du monde, la proye des vers, & le butin des demons. Cy git vn riche marchant, ou pour mieux dire; Cy git sa Carcasse: priez Dieu pour son ame: les prieres sont inutiles pour les damnez; & quelle aparance qu'il soit sauué, si le regret d'abandoner ses thre-

sors luy a arraché le dernier soupir du sein. Disons en dauantage, la cariere est trop belle pour s'arreter au milieu.

Cy git le Roy Cresus, ce non pareil en richesses. Ne vous s'emble t'il pas qu'il faut changer de termes maintenant, & grauer ces motz. Cy gisent les vers qui ont deuoré son fumier, & priez les diables pour son ame, si vous auez du pouuoir sur eux, affin qu'ils luy facent bonne guerre.

Cy git ce grand, & cet Inimitable Alexandre, pássez promptment de peur de profaner pas voz regards, la funeste couche de son Mauzolée où sa Majesté repose. Voila l'Epitaphe qu'ō pouuoit auoir grauée sur le marbre de sa sepulture, quelques jours apres sa mort. Mais voicy Celle que la verité nous fait lire aujourdhuy. Cygit Alexandre le Grand, en malheurs, & l'inimitable, en folie, puis qu'en cher-

chant vn autre monde, par vn excez d'ambition, il a trouué celuy des dampnez où il est esclaue pour vn jamais. Passez promptement, si vous ne voulez estre infectez de la puanteur de sa Carcasse.

Cy git en fin Cesar, cete Merueille des Empereurs, qui seul eleué sur le plus haut trone de la Gloire, peut dire, Ie suis venu, j'ay veu, & j'ay vaincu, mais deuoilons le mistere de ces paroles, & disons hardiment: Qu'il est venu au monde, où il n'a rien fait pour son salut. Qu'il y a veu beaucoup de folz, & dont sans y penser il en a augmenté le nombre, & que en fin il y a vaincu les hommes seulement, mais non pas les vices. De sorte que sa Renommée sent aussi mauuais, que sa cendre.

Que repondrez vous maintenant, hommes du monde, à ces sensibles veritez? Voila vne copie de tous les

les Eloges, qu'on destine à vostre memoire. Est il bien possible que vous vous contentiez de si peu de chose, & que vous preniez tant de peine, durãt vostre vie, pour estre honorez de la sorte, apres vostre mort. De tous vos thresors on ne vous achepte qu'vne pierre de marbre, où vos heritiers, vous prechẽt heureux, tandis que vos ames sont cruelemẽt gehennées : ils nous representẽt en lettres d'or l'histoire des belles actiõs de vostre vie, je dy belles, comme fardées, & ils nous taisent les horreurs, & le desespoir de vostre mort : car ne vous flatez point, on meurt de la mesme fasson qu'on a vaincu. Vn cœur ambitieux, & vne ame auare, n'ont de la passion en mourant, que pour les grandeurs, & pour les richesses. Ils ne pensent jamais qu'à elles, & leurs soupirs & leurs pẽsees ne se terminent qu'à cet objet. Or jugez si le Ciel est ouuert pour cete sorte de gens.

gens. Souuenez, souuenez vous de ces paroles, que la Verité mesme a proferées de sa bouche. *Qu'il est aussi difficile qu'vn riche entre en Paradis qu'vn chabrō dans le trou d'vne eguile.* Elle parle des mauuais riches, mais si les bons sont si rares, qu'il faile necessairement alumer la lanterne du Philosophe en plain midy, pour en treuuer vn seul, ne metrez vous point la main sur vostre concience, confessant vostre malheur, & vostre peché, pensez y de bone heure: le terme de vostre loisir sera bien tost expiré.

Les richesses sont autant de couteaux, entre les mains des enfans; il est impossible qu'on ne se blesse, puis que dans l'aueuglement, où nos passions nous reduisent, nous reuenons en Enfance auāt nostre Viellesse. Bien heureux donc, mais troisfois heureux sont les pauures d'esprit, puis que le Royaume des cieux leur echet en partage.

Mon Dieu, je ne souhaite rien icy bas, que misere; que tout me defaille Seigneur, pour mon contentement, puis que mon ame n'a point de plus grand ennemis, que les plaisirs du monde. Escartez mes pas, s'il vous plait, du chemin des richesses, affin que ie trouue la Pauureté, vostre chere hostesse, chez qui vous auez logé toute vostre vie? He qui refuzeroit de demeurer dans vn logis, où vous auez habité l'espace de trente-trois ans.

L'hostelerie de la Pauureté a le Ciel pour enseigne, c'et ce dernier gite, d'où les pelerins, ne sortent le l'endemain, que pour acheuer leur petite journée de la mort, à la vie eternele. O chere hostelerie! que tes sales doibuent estre magnifiques, puis que ce grand Roy des Roys, y a logé si long temps auec toute sa Court. Mais chose estrange, persone n'y demuere, que par force,

force : on s'esloigne tant qu'on peut de ce beau Palais ; Chacun veut loger dans les hostelleries du monde, où pend pour enseigne l'Enfer, & la foule des hostes y est si grande, qu'on s'y estouffe. Estouffez vous y donc, j'ay mis ce nouueau billet sur la porte, Chambre à louer.

Helas ! que les faux plaisirs du mauuais riche ont esté de courte durée. Il n'a esté heureux, & contant qu'en imagination l'espace d'vn moment, & pour vne Eternité il ressentira de veritables suplices. Il estoit tousjours vestu de pourpre ; encore porte t'il aumoins des habitz de mesme couleur dans les enfers, si les flammes en sont visibles. Quel changement de vie ! tout y est egalement plain d'effroy, & d'horreur, & ses compaignons de m'estier ne s'en estonnent pas seulement. On a beau leur precher qu'il est damné, pour auoir esté

esté conuaincu du mesme crime, d'ont ils sont des-ja accusez. Ils n'ont jamais le loisir de se justifier; Et quand vne Fiebure continue (faisant l'office de Sergent) les vient sommer de comparoistre en personne, sans delay ny remise. Ces laches, se laissent mourir de sa seule peur qu'ils en ont, dans le desordre d'une conscience aussi noire que l'Enfer. N'entens tu point de bruit, Lecteur? il me semble qu'on frape à ta porte.

Que le cilice d'vn Chartreux est vne fine chemise; Que la Haire d'vn Capucin, est vne riche chemisette; Que la Besasse d'vn pauure Cordelier, est vn bel Habit, & que la dicipline, la croix & le chapellet, d'vn Carme dechausé, sont de belles petitoyes! O que la paille du matelas des Minimes, est bien plus mole & plus delicate que le duuet, & le coton! Que la sauce de leur huile, a des dou-

ceurs

cœurs aussi & des delicatesses charmantes: on ne voit des Religieux, dict Saint Bernard, que les foibles aparances de leurs austeritez, mais c'est le reuers de la Medaile qu'ils portent; car de l'autre coté, ce n'est qu'alegresse & que plaisir. Pensez vn peu seulement à leurs actions continueles de pieté, je veux croire que les delices qu'ils en ressentent, rejaliront dans vos esprits.

Il faut que je me rende sans resistence aux douces attaintes de mille joyes, qui toutes à la fois s'emparent de mon cœur, quand je me represente S. Thomas ce bien heureux Apostre, en action d'enfoncer ses doigs dans la playe du coté, de son Redempteur. Ha que l'erreur de sa petite foy est doucement punie! Mais que dis-je punie; seroit ce vne peine de toucher palpablement son Souuerain bien, & de tremper sa main dans vne source

eternele de felicité. O admirable S. Pol! Voicy vn puissant riual de vostre gloire. Car si vous auez esté eleué iusques au troisiesme Ciel, vostre compaignon a porté sa main iusques sur le trone du Seigneur, ou plustost, iusques dans son sein, où il a fouillé à son aize, les merueilles adorables qui y abondent. Quel de deux emportera le prix de la felicité. Vous auez esté eleué d'esprit, & de pensée, jusques au portes de Paradis, mais celuy cy a mis la main dedans; Et comme l'ame est indiuisible, estant toute, en chasque partie du corps, il se peut vanter d'y auoir esté, & d'ame, & de corps: d'ame, suiuant la consequence de cet argument; & de corps, prenant, la partie pour le tout. De sorte, que si vous auez esté rauy en idée, il doibt estre charmé en effect. Si vous ne sçauez que dire pour auoir trop veu, il est dans le mesme deffaut, ne pou-

pouuant esprouuer ce qu'il a ressenty. Et en fin si vous vous escriez, dans vos extases, *Que vous auez veu, que vous auez veu, que vous auez veu*; il peut publier hautement dans ses transports, *Qu'il a gouté, qu'il a gouté, qu'il a gouté.* Vous auez veu des beautez, qui n'ont point de nom? Et il a ressenty des douceurs, qui n'ont point d'exemple.

Voila la pure source des delices de l'Attouchement, hommes du monde: Ce sont les mesmes qu'on ressent en Paradis. Quelle felicité d'embrasser son Dieu, de le caresser, & de l'estreindre amoureusement entre ses bras. C'et bien vn grand plaisir de contempler cete adorable Majesté; c'est vn extreme contentement d'ouir l'harmonie toute diuine de sa voix. C'et vne joye aussi nõ pareille d'estre assis à sa table, & d'estre repeu & desalteré, des metz, & des liqueurs de sa

bouche. On ne ſçauroit de meſmes comprendre le repos, & la ſatisfaction d'eſprit, qu'on reçoit à flairer, les rauiſſantes odeurs qu'elle produit, d'vne maniere infinie. Mais il ſemble encore, que l'honneur de toucher ſa Diuinité, doibt eleuer les ames à vn comble d'aize, & de bonheur, ſi eminent, qu'il n'eſt rien de comparable. Conſiderez ſeulement, que ſi Saint Thomas eſt rauy de joye, metant ſon doit dans la playe du coté de ſon Dieu; de quelles plus hautes extaſes, & de quels plus grands tranſportz ne ſera t'on pas animé, lors que nous metrons nos cœurs dãs ſon cœur, & que tous nos eſpritz enſemble s'eſpandront, dans ceſte ſource eternele de vie, & s'vniront à elle auec de liens d'vne parfaite amour, dont l'eſtrainte ne pourra jamais ſe denouër. Ha charmes! pourquoy vous apelez vous ainſi, que pour nous exprimer,

primer, ſans nous rien dire, ces charmantes délices. Rauiſſemens, Extaſes, & Tranſportz, on ne vous a dōné, ſans doubte, ces beaux noms, qu'à fin de nous publier par vos eloquentz ſilences les rauiſſantes douceurs, que produiſent ces diuins contentemens. Que dis-je, les rauiſſantes douceurs, de ces diuins contentemens ? C'et toute autre choſe encore. Ces termes expriment bien ma foibleſſe, mais non pas la puiſſance de cet adorable objet de felicité. Adorons, adorons, les paroles & les pensées ſont egalement crimineles; encore ne ſçay-je ſi nos ſacrifices ſeront aſſez reſpectueux, pour aprocher d'vn autel ſi Sacré, & d'vn temple ſi glorieux. Et je veux demeurer en cete doubte, puis que mon neant l'a produit.

Helas Seigneur j'ay beaucoup de raiſon de doubter, ſi mes veux, mes offrandes, & mes ſacrifices vous ſe-

ront agreables. Quand je me represente vn saint Ieã Baptiste, lequel auec le surnom de grand, que vous luy auez donné, confesse & publie hautement qu'il n'est point digne de delier la corroye de vos souliers. Hé quoy adorable Sauueur? cet homme iuste sans exemple (de qui vous auez chanté vous mesmes les perfections, affin que le ciel, la terre, les hommes, & toute la nature ensemble fussent l'Echô de vos chansons) n'a pas la hardiesse de se jeter à vos piedz pour en baiser les traces, & j'ozeray esperer l'honneur de vous toucher, de vous caresser, & de vous estreindre entre me bras, Ha! quelle manie de temerité me possede! Mais toutes-fois je suis forcé de le croire; car puis que vous permetez dez maintenant à ma bouche impure, de vous baiser, & que d'vne mesme bonté infinie, vous renaissez si souuent dans l'estable de

mon

mon ame, au millieu du beuf, & de l'asne, de mes brutales passions; mon ressentiment en destruit la doubte. Il est donc vray Seigneur que je vous embrasseray vn jour, mais jour qui procedera de vostre seule lumiere. Et que je vous estraindray entre mes bras, chantant auec l'espouse! *O qu'il est beau, & vermeil l'espoux de mon ame!* Helas ie me rendz, cõtre de si puissans effortz de joye! je leur donne franchement mon cœur en proye; & quoy que je me sente mourir? ô qu'il est doux de s'aprocher peu, à peu, d'vne mort qui me doibt rendre immortel, & de noyer sa vie dans vne source eternele de vie! Non, il n'est rien de si delicieux, que les abois de ce trespas.

Cesar nous raconte des Suises, qu'au recit de la fertilité des Gaules, ils condemnerent au feu, leur pays, pour punition de ne leur produire que des

ronces, & des espines. De sorte que, comme vn autre Alexandre, ils ne se reseruoient que le seul thresor de l'Esperance.

Esperez donc hommes du monde, de conquerir cete terre de Promission, dont la fertilité est si grande, qu'à peine deux hommes peuuent porter vne seule grape des raisins qui y croissent. Dites vn dernier adieu à ce pays ingrat, où vous estez nez, puis que les infortunes en sont les fleurs, & les miseres les fruitz.

Enfans de la terre, que cherchez vous dans les entrailes de vostre mere; ne sçauez vous pas qu'on ny trouue autre chose, que la mesme boüe dont vous estez formez? Si vous estez Ambitieux, que le desir d'vne gloire immortele, vous serue de visée? si vous estez auares, que l'esperance d'acquerir des thresors eternels soit vostre object? Et en fin si

vous

vous aymez tant les plaisirs, que les delices, d'vn Paradis (où tout est infiniment delicieux, & delicieusement infiny) animent vos desirs, & vos pensees, & en l'attante de ce bien, pleurant sans cesse, & d'enuie, & d'amour, faites vn fleuue de ces belles larmes, & comme des nouueaux Cygnes mourans, que l'air retentisse de la melodie de vos amoureux regretz, redisant tousjours cete diuine chanson de S. Augustin; *O vie toute de vie, où l'on vit eternelement! Mais d'vne Eternité de delices; Quand sera-ce? Quand sera-ce? que mourant vne derniere fois parmy tant de mortz languissantes, je viuray de cete vie eternelement delicieuse, & delicieusement eternele. Quand sera-ce?* Ie vous laisse dans les rauissemens de la melodie de cete chanson.

Ramanteuez vous maintenant la vanité de tous ces faux plaisirs du

monde, dont je vous ay faitz les portraitz, & parmy tant & tant de soupirs, que la mort arrache à toute heure de vostre sein, puis que vous mourez sans cesse, songez, songez à l'horreur du dernier, qui vous doibt rendre heureux, ou malheureux pour vne eternité. Vous n'auez de la passion que pour passer le temps, & peut estre respirez vous à la Veille de vos funerailles ; Qu'elle asseurance auez vous de viure iusques à demain ? Dans vos foles impatiences, vous accusez mille fois le jour le Soleil de paresse; & vous ne sçauez pas s'il vous esclaire encore cete mesme journée, pour vous dire adieu seulemẽt. En quelque saison de l'age où vous soyez, vostre vie peut estre au bout de son terme. La ieunesse deuient souuent chesnue en naissant, puis qu'acablée de malheurs, qui vielissent beaucoup plus que les années, elle succombe soubz

leur

leur faix. Fuyez, fuyez donc ces trompeurs esbatz, qui vous menẽt à auueugletes dãs la sepulture. Et representez vous que c'et vn chemin qu'on ne fait iamais deux fois. Le jour de vostre mort est celuy la mesme du Iugemẽt, puis que l'arrest de vostre mort eternelle, ou de vostre vie semblable, vous doibt estre prononcé. De sorte que si vous aprehendez tant ce dernier jour, ce jour dis-je plain d'effroy, & de misere, dont les esclairs, & les cometes seront le Soleil, considerez que ce peut estre celuy là mesme, où vous respirez heureux, & contants, & que dans vn clin d'œil, vostre bonnasse peut produire ce dernier orage, où l'enfer doibt estre vostre ecueil. N'auez vous jamais pris la peine de rõpre l'escorce de toutes les fauces delices de la terre? de quoy diriez vous qu'elles sont plaines, de repentir & de douleur. Acheptez vous si cher les re-

grets, & les peines, dãs les afflictiõs cõtinueles qui nous enuironent, C'et biẽ auoir des sentimens marratres contre soy mesmes; estre né, pour souffrir; viure, pour mourir cõtinuelement, & à toutes ces mortz, en adjouter encore des nouueles, attendant celle des enfers, dont l'eternité est la mesure. O Dieu du ciel, où en sommes nous reduits? Voila, voila de beaux sujets, pour exercer vostre misericorde infinie.

Representez vous encore, donnant vn ordre à vos serieuses pensées; que le monde n'a rien de beau à voir, & que toutes les marchandises, qu'il met en montre, dans la foire de la vanité, ne sont que de terre, de cendre, ou de fumier. Les Dames, les Iardins, & les Palais sont les trois plus puissãs objetz, qui peuuẽt arreter vos espritz, par vos yeux, pour contempler leurs freles aparãces de beauté. Mais ayez toufiours recours à la raison, au moindre sentiment

timent de foiblesse; & voyez, & considerez, auant que la passion vous mete son bãdeau, que les atraitz de ces Dames ne sõt que des chimeres animées de vostre seule folie: Que la beauté de ces jardins ne subsiste, que par les simples accidents des couleurs, antees sur la bouë: Et que la magnificence des bastimens, ayant la terre pour fondemẽt, la pierre, pour matiere, & l'art & l'industrie, d'vn grand nõbre de miserables pour forme, tout cela ensemble n'est qu'vne grosse boule de neige, que le Soleil fait fondre, peu à peu, Telemẽt que vous debuez auoir les yeux tous-jours fichez au ciel, & comme vn autre Soucy, ne viure que des benignes influẽces de cet Astre trois fois adorable; qui n'est point sujet aux eclipces. Si ie souspire d'amour, ce ne sera que pour les Beautez eterneles.

Quelle melodie croyez vous aussi entendre en cete valée de misere, qui

qui soit capable de charmer voz ennuis; Ne sçauez vous pas par experience que tous ces concertz de musique, que le Monde, la Chair, & les Demōs vous donnent pour *Serenade*, sont autant de croassemens de corbeaux, qui presagent vos funerailes. Quoy l'harmonie d'vn sifflet de gosier, la melodie d'vn meschant boyau, ademi pourri: le son d'vn morceau de cuiure trouué de deux cotez; ou le bruit d'vne peau de pargemin fortement tendue, seront capables de vous rauir. Ha! ne le confessez qu'à vos pensees, de peur qu'on ne donne le sur-nom de folie, à vostre foiblesse. Si vous aymez à ouir de belles voix; Ne m'aduouerez vous pas que les Anges chantent mieux que les hommes? Et pourquoy naurez vous point ceste curiosité de les ouyr vn jour? Pouuez vous conceuoir des delices plus parfaictes? Si la melodie des instru-

ſtrumens vous contente : Demandez à S. Iehan, ſi ces vielards, qu'il vit, n'en iouoyent pas diuinement. Si le ſon des trompetes vous agrée, pretez voſtre attention auec S. Hieroſme, à celles du jour du Iugement, puis que l'Echô en reſone dans le creux de vos conciences crimineles. Si le bruit du tambour vous plait, frapez fort ſur celuy de voſtre corps, auec le baton d'vne diſcipline; & vous me direz quel de deux, reſonera plus hault, & auec plus d'agreement. O que les ſoupirs, & les larmes de repentance, font enſemble vne douce muſique!

N'eſt il pas vray auſſi, que vous n'auez jamais trouué dans les feſtins les contentemens, que vous y auez cherchez, puis qu'en tous les metz qu'on y ſert, les cuiſiniers y mettent touſ-jours de l'abſinthe ſans y penſer. Que ſi vous n'eſtez pas encore ſouls pour-

pourtant de leurs viandes, iettez les yeux de l'imagination, sur cete carcasse puante, que les Egyptiens seruoyent à leurs banquetz. Vostre apetit se passera bientost. Car apres tout ce dernier dessert incommode, deslors qu'on est soul, les vers viennent se souler, à leur tour. O que les meditations de ces veritez sont des metz excelens pour nourrir delicatement les espritz!

N'oubliez pas de considerer la vanité de ces faulx plaisirs de l'Odorat, puis que ce sont autant des nouueaux ennemis, qui ont fait complot auec les demons, de leur liurer vos ames en proye. Quoy? Vendre la part qu'on pretend en Paradis pour vne bousee de vent enbaumé? Ie fremis d'horreur en y pensant. Si vous vous amusez à musquer vos corps, vous deuiendrez bientost pauures: d'autant que leur infection est si grande, qu'il fau-

faudroit toute vne Arabie pour les guerir de cete puanteur. Embaumez seulement vos ames de l'odeur des vertus, & vous sentirez si bon, que les Anges se plairront à vostre compagnie.

En fin souuenez vous encore, que l'or, & l'argent, dont l'atouchement vous est si delicieux, sont les monoyes de vogue, & de mise pour trafiquer auec le Monde, la Chair, & le Diable. Iugez quelle marchandise ils vous peuuent vendre, & quel profit vous en peut reuenir. Ie veux que vous ayez vn cofre tout plain de Diamans, & de Perles. Ces thresors ne peuuent qu'apauurir vostre ame, dans vostre connoitise, & la rendre si miserable, que ie crains, qu'elle mendie dans les enfers, durant vne Eternité, vne seule goute d'eau pour estancher sa soif. Ie vous parle sans flaterie.

Mais supposons, encore qu'il y aye quelque sorte de plaisir en l'admiration de ces chef-d'œuures de bouë, qui par vne secrete magie naturele, ensorcelent les ames par les yeux. Ce sont tous-jours des objectz de misere, & de mort, puis qu'ils ne sont animez que d'vne vie mourante, & d'ennuis, & de nouuelles peines. Ce sont des meches d'vne lampe presque estainte, dont les dernieres lueurs estincelent plus vifuement. Ce sont de ces feux errãs, qui n'esclatẽt, qu'en tombant. Ce sont en fins de ces petits vermisseaux, qui esclairẽt les sombres solitudes des foretz, au plus fort de la nuict. Ils ne subsistent, qu'en leur fuite, puis que leur sort, n'est qu'vne vicisitude continuele, qui les fait rouler sans cesse dans leur neant. Et toute la lumiere, dont ils se parent, n'est qu'vn foible rejalissement de cete adorable Clarté, qui ne luyt que de soy mesmes, &

& par soy mesmes, comme estant infinie. De maniere qu'en les admirant on s'en doibt seruir, comme des lunetes, pour contempler au trauers de leur verre transparant, la beauté infinie de leur Cause Independente. Ie veux dire, que toutes ces beautez, où la Nature anime ses plus rares merueilles, ne nous peuuent representer, si l'on les met à leur jour, qu'vne petite goute d'eau de cet Ocean, qui n'a ny riue, ny fondz; encore est-ce vne eau qui s'est corrumpue en tombant du ciel. Ce qui nous doit accroistre la soif de nostre genereuse ambition, ne viuant plus que d'impatience de nous pouuoir desalterer vn jour dans sa viue source. Nous n'auons rien des Graces icy-bas, que le nom: & ce qu'on apelle charme apas, & douceur, n'est autre chose qu'vn image de nostre foiblesse, & le dernier effect de la premiere reue-

rie qui nous trauaille l'esprit, dans les accez d'vne fiebure d'amour. Il n'est rien d'admirable sur la terre. Pensez vous que les fruitz de la beauté puissent croistre cõme les champignons sur le fumier du monde. Le Ciel est leur terrouer, & l'Eternité leur element. Qu'on vise donc à ce Ciel, & que dores-en-auant nos paroles, nos actions, nos desirs, nos esperances, & nos pensées, soient autant de traitz & de sagetes, pour tirer à la Gloire eternele, qui en est le but, & la recompence.

Que les Iardins aussi ne produisent jamais que des fleurs de complaisance, & des fruitz de delices, selon vostre opinion. Ie me seruiray de la consequence de vostre argument, pour preuuer de nouueau vostre foiblesse: car si leurs beautez de neige, attirent mille regards d'idolatrie. Quels sacrifices ne debuez vous

pas

pas rendre à cete Souueraine Beauté tousiours adorable, comme tousiours permanente. Plantez, plantez donc desmaintenant tous les fruitz de vos pensées dans ce beau jardin du Ciel, & arozez les des larmes de vostre repentance. L'oracle de la verité vous en promet vne moisson de felicitez infinies.

Que les Magnificences d'vn Palais Royal contentent egalement, & l'esprit, & la vuë, je l'aduoueray, mais ce sera pour vous faire confesser vostre erreur, puis que iusques à aujourdhuy vous auez fossoyé inutilement la terre de vostre ambition, sans leuer jamais la teste en hault, pour contempler aux trauers de ces rideaux d'air, de feu, & de lumiere, les richesses nonpareilles de ce palais de l'Eternité, où l'Eternel fait sa demeure. Ne sçauez vous pas que tout le monde ensemble n'est qu'vn estable à porceaux, &

que toutes les maisons en sont les bauges, où l'on se soule du sõ des malheurs, & des miseres. A ce Ciel, à ce Ciel je ne puis viure ailleurs, c'et l'vnique sesjour qui m'agree; le veux encore que l'harmonie des voix, la melodie des instrumens, les fanfares des trompetes, & le tintamarre des tambours soient autant de charmes delicieux, qui vous rauissent l'esprit de joye, tousjours fault il considerer la nature des voix, la qualité des chantres, & l'artifice trompeur de ces diuers vieleux de porte, qui ne font qu'vne musique de vent dans l'air. Et sur cete considera-tion preter l'oreille de l'ame aux diuins concertz de musique, qui se font dans le Ciel, où chasque esprit heureux tiẽt sa partie, & où Dieu bat la mesure. O quelles voix que celles des Seraphins! ô quels instrumens, que ceux dont les Cherubins jouent! ô quelles trompetes, que celles des Archanges! ô quels

ô quels Tambours que ceux dont les Anges ſonnent ! ô quelle Melodie en fin reſonne eternelement dans ce ſesjour glorieux de l'Eternité. Il faut auoir le cœur de pierre: car vn cœur de chair n'y ſçauroit reſiſter.

Il n'y a point d'aparãce auſſi de vous contredire pour ſi peu de choſe : ſuppoſons encore, que les delices des feſtins ſoyẽt fecondes & obondantes, en douceurs, toutes extremes; il faut tousjours confeſſer qu'on s'en ſoule ſouuent, & que le plaiſir de l'apetit a de longues interuales, où les douleurs du degouſt ſe gliſſent, pour faire vne ſauce d'amertume, dans les derniers metz qu'on nous preſente. Et apres cete confeſſiõ, acõpaignée d'vn genereux meſpris de cete boüe, dont le monde nous repait, Nous ſerons ſans doubte, preſſez d'vne nouuelle faim, pour nous raſaſſier de ces metz delicieuſement glorieux, glorieuſemẽt eternels

& eternelement seruis, sur la Table du Paradis, où de toute Eternité, nos places sont preparées.

Que les odeurs ayent leurs apas particuliers, & leurs plaisirs differents, suiuant vostre premiere opinion. Et que L'ambre, le Musc, la Ciuette, & tout ce que l'Arabie produit d'odoriferant, vous facent goutter mille douceurs nouuelles. C'et tousiours vn encens pour l'autel profane du corps, & pour l'idole criminelle de l'Odorat, D'où vient aussi qu'auec de la fiente, ou parfume de la bouë. Car les ames nobles sont esleuées par dessus la regiõ de cet air infecté, & ne viuant que dans l'element de feu de leur amour diuine, elles ne respirent que l'air embaumé du Ciel. O quel odeur! si Dieu mesme en est la matiere, & la cause. Sans mẽtir toutes les fois, que j'y pense, il me semble que toute l'Arabie heureuse est contenuë dans le mesme lieu qui me con-

contient ; tant mes esprits sont embaumez des celestes odeurs, par la seule force de la foible imagination que j'en ay.

En fin pour finir, je vous accorderay, sans consequence, que les Richesses, & les Grãdeurs sont deux nouueaux elemens, aussi necessaires, que les quatre autres, pour la vie, & que ceux qui en jouissent abondament, se peuuent dire en quelque fasson heureux & contans. Ne publiez pas cete menterie trop haut : car mille temoings d'vne experience contraire, vous fairoient rougir de la honte de l'auoir aduancée ; mais les suppositions sont permises dans l'Echole, venons au point. Qu'est ce que c'et d'estre riche, & d'estre grand en ce monde, si la couronne de son Empire, ne vaut pas le ramasser de terre, cõme estant de bouë? D'ailleurs on n'y peut regner qu'vn jour, & de ce jour encore les heures,

les minutes & les momens, en sont egalement partagées aux infortunes, & aux miseres, qui sont affectées à nostre condition. N'est ce pas estre bien riche de n'auoir rien que du fumier à vendre, durant vne seule journée de marché? O Veritez si claires, que ne nous dessillez vous les yeux! ô veritez si sensibles que ne nous touchez vous le cœur de mille attaintes de regret, affin de pleurer & de soupirer le reste de nostre vie pour en auoir fait ecouler les plus beaux iours, à la suite des vanitez. Que le ciel donc dores en-auant soit nos Indes Orientales, où nous trafiquions pour deuenir riches, & grands infiniment. Ie dy Riches, non pas en diamantz, mais en estoiles, pour les fouler aux piedz. Ie dy Riches, non pas en or, ny en argent, mais en felicitez sans nombre, dont la moindre ne sçauroit estre prisée par tout l'or & l'argent de

la ter-

la terre. Ie dy Grands aussi, non pas en honneur de fumée, ny en gloire de vent ; mais en des qualitez d'immortel, d'impassible, de parfaitement heureux, & d'eternelement contant. Quoy de plus pretieux que ces thresors? Quoy de plus grand, que ces dignitez? Posseder tousjours Dieu, & ne jouyr jamais que de luy mesmes. Ie dy jamais, Qui peut souhaiter d'auantage?

Redisons encore, Qu'il nous fait beau voir porter de lunetes, pour auoir trop veu de vanitez : Qu'il nous fait beau voir estre durs d'oreille, pour auoir trop attentiuement escouté la musique des demons: Qu'il nous fait beau voir sans dentz, pour auoir trop mangé de la bouë, qui les a pourries; Qu'il nous fait beau voir distiler en roupies continueles ces vapeurs de musc, & de ciuiete, dont l'infection nous auroit esté si agreable. Et en fin qu'il

qu'il nous fait beau voir tous courbez, & froissez pour auoir porté de trop lourds fardeaux d'or, & d'argent, durant le chemin rabouteux de cete vie, & auec des mains tremblantes, & descharnées, comme à demy vsées à force d'auoir manié cete fauce monoye, qui damne tant de gens. Songez, songez à cela, la pensée en est assez importante.

Et pour derniere conclusion à tous ces argumens proposez, disons hardiment. O que Dieu est beau! ô que sa Voix est doucement puissante! ô que ses Metz sont delicieux! ô qu'il sent bon! ô qu'il est Riche. Qu'il est Beau, puis que sa Beauté est Infinie; Que sa voix a de douceur & de force, puis qu'elle attire les cœurs de fer, & qu'elle amolit les ames de roche. Que ses Metz sont delicieux! puis qu'ils seruẽt d'aliment à vne vie Eternele. Qu'il sent bon, puis que son Odeur embau-

me du Ciel toute la terre. Et qu'il est riche, puis qu'il donne l'Etre à toutes choses. Adjoutons y, Qu'il est tout adorable, & à mesme temps erigeons des temples, & dressons des autels à sa gloire, où nos pensées, & nos actions, rendent des continuels sacrifices d'amour, de respect, & d'obeissance; mais faisons que nos corps soyent les Temples, nos ames les Autels, & nos cœurs les Victimes, affin de trouuer l'Immortalité dans ce glorieux tres-pas.

FIN.

Iusti Lipsii Epitaphium quod sibi scripsit et suis mandavit

Quis hic sepultus quaeris? ipse edissero [illegible] o-
ratis et stilo et lingua, qui nunc silentio
loquor. Ego jam Lipsius, cui laus literae dant nomen
et tuus favor. [illegible] nomen ipse [illegible] animo
quid [illegible] ut nihil [illegible] praecinunt [illegible]
[illegible] alloquar verbo [illegible] Humana
cuncta fumus, umbra, vanitas, et scenae
imago et verbo ut absolvam, nihil.

Extremum hoc te alloquor:
Aeternum ut gaudeam precare.

Iusti Lipsii vixit annos [illegible] menses [illegible]
obiit Anno [illegible] 1606 10 Kal. Apr.

